VALEURS ACTUELLES – HORS-SÉRIE Nº 24

VALEURSACTUELLES.COM
10,90 €

VALEURS ACTUELLES

COLLECTION LE SPECTACLE DU MONDE

HORS-SÉRIE

LA LANGUE FRANÇAISE

CHEF-D'ŒUVRE EN PÉRIL

GRANDS AUTEURS / BEAUX TEXTES

REPARTIES / EXPRESSIONS

MOTS HISTORIQUES

ORTHOGRAPHE

POÉSIE

D : 11,30 € – BEL / LUX : 11,30 € – ESP/ITAL/PORT CONT : 10,70 €
GR : 12,50 € – CAN : 13,99 $CAN – DOM : 10,70 € – TOM : 1700 XPF – CH : 17,80 FS – MAR : 100 MAD – TUN : 12.00 DT

L 16553 - 24 H - F: 10,90 € - RD

LE SPECTACLE DU MONDE

CHAQUE DERNIER JEUDI DU MOIS, LE MENSUEL FAIT SON GRAND RETOUR DANS VALEURS ACTUELLES

avec le décryptage des enjeux géopolitiques et sociétaux par des grands experts internationaux

Parus en 2019

Parus en 2020

Si vous êtes abonné(e) à *Valeurs actuelles*, vous le retrouvez dans votre magazine.
Sinon vous pouvez les télécharger en version digitale à partir de 4 € par mois
ou vous abonner en un clic sur le site lespectacledumonde.fr

LE SPECTACLE DU MONDE, VOUS ÊTES AUX PREMIÈRES LOGES !

SOMMAIRE

L'honneur d'une langue
par François d'Orcival, de l'Institut 5

Alain Finkielkraut: "On lit pour avoir un cœur intelligent"
Propos recueillis par François Bousquet 6

La plus belle langue du monde

Les Français et leur langue, une histoire d'amour
par Éric Letty 14
Orthographe: bizarre, vous avez dit bizarre...
par Arnaud Folch 22
Ceux qui veulent tuer notre orthographe
par Philippe Delorme 28
Mérimée, la dictée la plus "piégeuse" de la langue française 30
"Après moi le déluge!", "avaler des couleuvres"...
par Arnaud Folch 34
Voltaire: "éloge de la langue française" 38
À chaque métier son langage
par Nicolas Gauthier 40

À l'école des classiques

Il était une fois la littérature française
par Yves Kerhuon 46
Corneille, poète discret
par Frédéric Valloire 52
Le génie de Racine
par Jean-Luc Jeener 54
Lire Molière
par Jean-Luc Jeener 56
Quoi de neuf? La Fontaine!
par Philippe Barthelet 58
Balzac, le Napoléon des lettres
par François Bousquet 62
Le style de Flaubert vu par... Marcel Proust 66
Saint-Exupéry, au ciel de la littérature
par Maurice Lemoine 68

Bretteurs, polémistes et écrivains engagés

Qu'est-ce qu'un écrivain de droite?
par Bruno de Cessole 72
Reparties, les maîtres du mot qui tue 78
Chateaubriand ou l'enchanteur ambigu
par Bruno de Cessole 82
Péguy, le croisé antimoderne
par Maurice Lemoine 86
Léon Daudet, à boulets bleu-blanc-rouge 90
Céline, la gloire du paria
par Bruno de Cessole 92
Poètes maudits
par Éric Letty 95
Être hussard, ou la vertu d'insoumission
par Patrick Buisson 96
Jean Raspail, vers le Royaume
par Laurent Dandrieu 98

JOSSE / BRIDGEMAN IMAGES ; TALLANDIER / BRIDGEMAN IMAGES

Manuscrits de Rimbaud et de Chateaubriand.

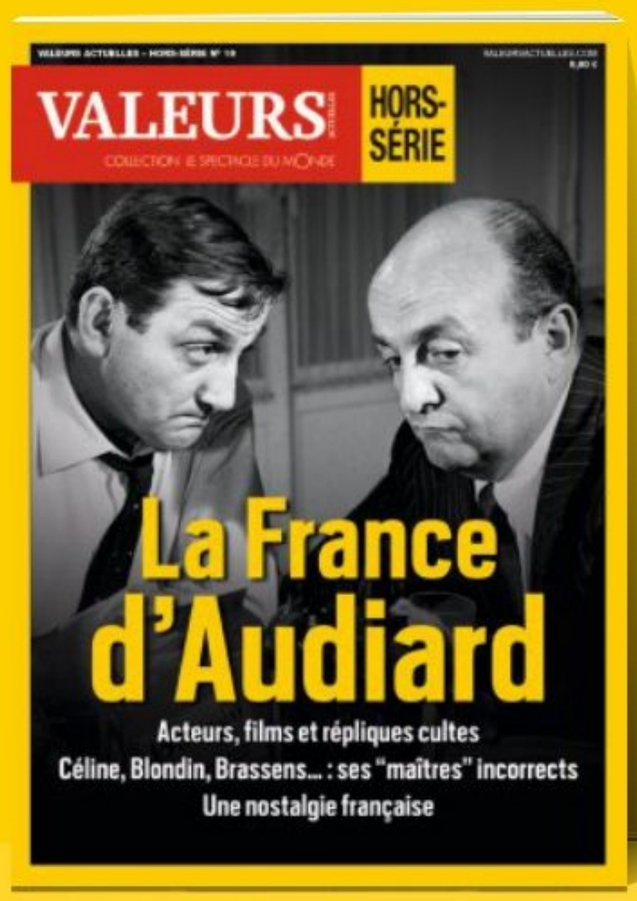
"France, ô ma France..."

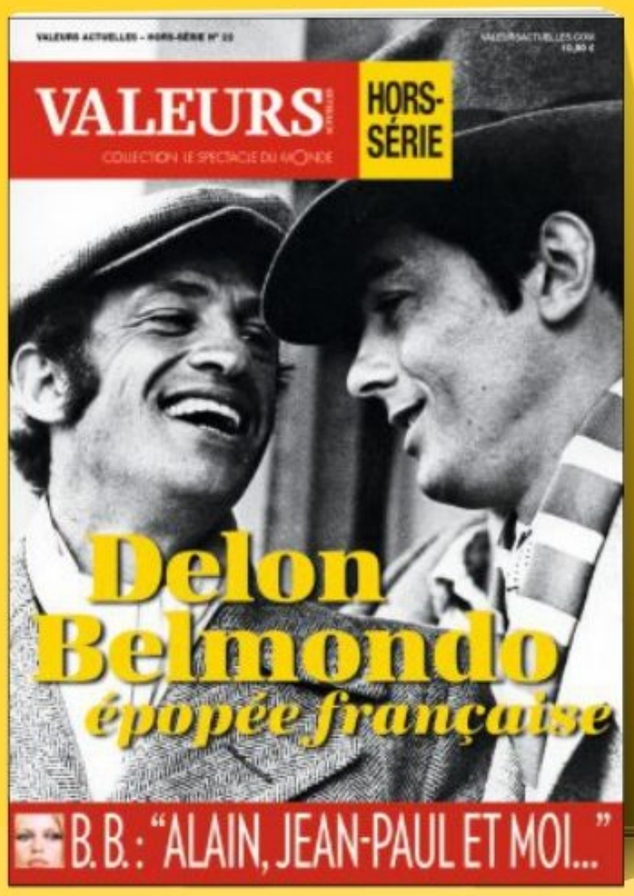
Ernest Renan: "Une nation est une âme" 104
Ces mots qui ont fait l'histoire
par Philippe Delorme 108
Maurice Barrès: "Les lieux où souffle l'esprit" 112
Maurras, romancier et poète 114
André Malraux: "Ô Jeanne de France" 116
Camus, l'Algérois 118
Jean Giono, conteur de la terre 120
À la source historique des mots
par Arnaud Folch 122
Dictionnaire des mots méconnus ou oubliés
par François Cote 126

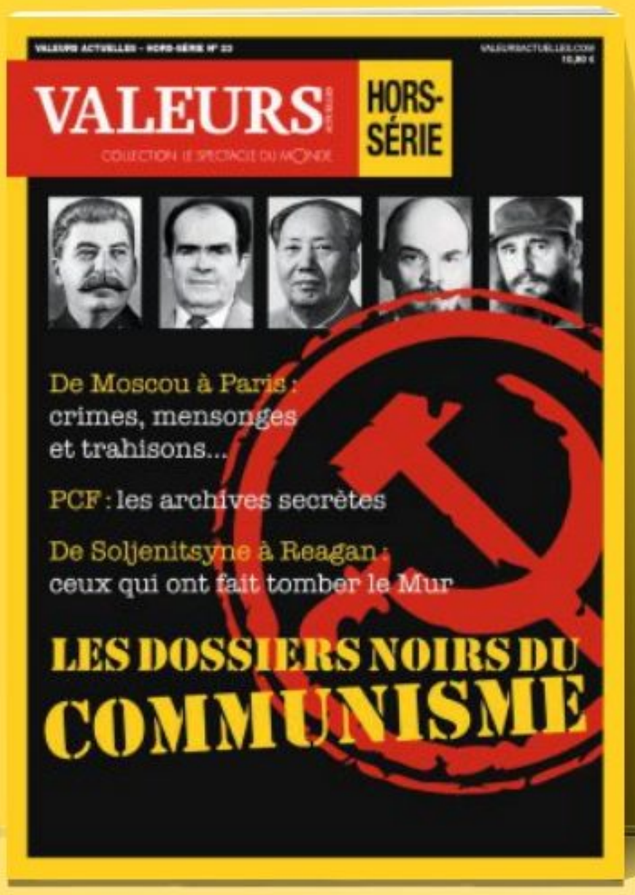
Bibliographie 130

TOUS LES 3 MOIS, VOUS ÊTES ASSURÉS DE RECEVOIR LES **HORS-SÉRIES** DE VALEURS ACTUELLES

JE M'ABONNE







✉ BULLETIN D'ABONNEMENT

Remplissez et renvoyez ce bulletin avec votre règlement sous enveloppe non affranchie à
VALEURS ACTUELLES - Libre Réponse 88754 - 59790 LILLE CEDEX 9

PGVH22

☑ **OUI !** Je m'abonne aux hors-séries de *Valeurs actuelles*

☐ **1 AN** - 4 N° pour **29,90 €** au lieu de 43,60 €*

☐ **2 ANS** - 8 N° pour **55,90 €** au lieu de 87,20 €*
(économie de **31,30 €**) **Meilleure offre !**

❑ Mme ❑ M. NOM : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_| Ville : .....

Je choisis de payer : ❑ par chèque à l'ordre de Valmonde et Cie ❑ par carte bancaire

Signature obligatoire :

N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expire à fin |_|_| |_|_| Notez les 3 derniers chiffres au dos de votre carte |_|_|_|

E-mail : .....@.....Téléphone : .....

❑ Je souhaite également recevoir les informations des partenaires de Valmonde société éditrice de *Valeurs actuelles*.
Si vous ne souhaitez pas recevoir d'informations, bons plans et autres offres de Valmonde cochez la case ci-contre ❑.

* Prix de vente au numéro. Pour l'étranger, nous consulter. Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2020. Service abonnement, téléphone 09 69 39 66 46 (appel non surtaxé) – adresse électronique : contact@valeursactuelles.fr
Les informations collectées via ce formulaire servent à la gestion de votre abonnement sous la responsabilité de VALMONDE et Cie, SAS au capital 1 410 497 € (Siège social : 24 rue Georges Bizet – 75116 Paris – Siren 775 658 412), société éditrice du magazine *Valeurs actuelles*. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement ou de portabilité de vos données. Vous pouvez vous opposer à leurs traitements par VALMONDE et Cie (ou en demander la limitation). Pour exercer vos droits, il vous suffit de nous contacter à l'adresse postale mentionnée ci-dessus ou à l'adresse électronique dpo@valmonde.fr en justifiant de votre identité. Vos données pourront être cédés à des partenaires commerciaux pour une finalité de prospection commerciale sauf si vous cochez la case ci-contre ☐.

Par **François d'Orcival,** *de l'Institut*

L'honneur d'une langue

Elle exprime l'âme de la France, elle est notre histoire et notre liturgie nationale. Elle raconte et elle guide. Elle a même été un bien commun…

Il faut s'être ruiné durant des générations à réparer le vieux château qui croule, pour apprendre à l'aimer. C'est signé Saint-Exupéry, et extrait de sa *Lettre à un otage*. En deux lignes, il dit l'essentiel : notre langue est, comme nos traditions et nos manières d'être, un *« vieux château qui croule »*. Nous ne l'avons pas vue perdre peu à peu ses pierres, se déjanter, puis bientôt se démolir. Et maintenant, combien sommes-nous pour nous en rendre compte, et vouloir qu'on apprenne à l'aimer ?

On comprend pourquoi notre ami Denis Tillinac, à qui nous devions cette *Âme française* [1] dans laquelle il avait dit l'essentiel, avant de nous quitter par surprise une nuit de septembre dernier, aimait le mot de Saint-Ex, et pourquoi il écrivait lui-même : *« On peut retaper une maison de famille, on ne doit pas toucher à ses fondations. »* Cela vaut pour notre manière de vivre et de construire, comme cela vaut pour notre langue, parlée, écrite, imprimée, affichée, pour apprendre et nous souvenir.

« On ne devient pas Français à titre partiel », écrivait aussi le cher Denis. Parce que la France est une vieille maison de famille où sont pendus aux murs les portraits d'ancêtres qui nous ont éduqués et fabriqués, nous ont ouvert les routes, planté les poteaux indicateurs, et appris les mots qui comptent. Ces ancêtres ou ces aînés illustrent les pages qui suivent et viennent nous rappeler les mots de passe sans lesquels nous sommes perdus.

Notre langue exprime l'âme de la France. Elle est notre histoire et notre liturgie. Elle raconte et elle guide. Elle est même le bien commun de la gauche et de la droite. Il suffit de relire l'éditorial de Jean Jaurès dans le numéro 1 de *L'Humanité* pour illustrer la qualité de son écriture : *« Le prolétariat,* écrivait-il de son public, *verra bien, je l'espère, que ce souci constant et scrupuleux de la vérité même dans les plus âpres batailles, n'émousse pas la vigueur du combat… »* Mais on verra aussi comment cette langue a été progressivement dévoyée, parfois même démolie, par les artifices d'une génération de gauchistes qui s'est acharnée, depuis Mai 1968, dans la renonciation aux héritages que lui laissaient ses prédécesseurs.

Quels héritages ? Soixante-dix ans plus tôt, seulement soixante-dix ans avant Mai 1968, pas un siècle ou deux, on jouait les premières de *Cyrano* à Paris. Et le public écoutait ceci :

> ***La France est une vieille maison de famille où sont pendus aux murs les portraits d'ancêtres qui nous ont éduqués et fabriqués…***

« Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances,
Je ne m'attife pas ainsi qu'un freluquet,
Mais je suis plus soigné si je suis moins coquet,
Je ne sortirais pas avec, par négligence,
Un affront pas très bien lavé, la conscience
Jaune encor de sommeil dans le coin de son œil,
Un honneur chiffonné, des scrupules en deuil… »

Ces élégances, on va avoir le plaisir de les relire ici, de retrouver la langue des Racine et Chateaubriand, des Stendhal et Zola, mais aussi des Rostand et La Varende, des Bodard et Raspail… Et c'est Tillinac qui suggérait de ne jamais oublier l'apostrophe de Péguy quand celui-ci écrivait : *« Tout commence en mystique et finit en politique. »* ●

[1] Albin Michel, 252 pages, 18,90 euros.

Patrick Iafrate. Crédit de couverture : Angelo Seminara

Alain Finkielkraut: “On lit pour avoir un cœur intelligent”

Le célèbre philosophe et essayiste défend la notion de transmission et de culture classique, contre le tout-culturel et le tout-multiculturel. Entretien avec l’auteur d’“Un cœur intelligent”, consacré, notamment, à son amour de la littérature. La vraie.

Propos recueillis par François Bousquet

Où vous situez-vous par rapport à la modernité?

À l’intérieur, bien sûr, comme tout le monde. Mais chemin faisant, je me suis rendu compte que je ne pouvais plus adhérer aux slogans des années 1960 et 1970, du type “Cours camarade, le vieux monde est derrière toi!”, parce que je suis moi-même issu d’un vieux monde, le monde juif notamment, en voie de disparition. C’est sans doute la raison profonde de mon allergie, sinon à la modernité, du moins à l’amour éperdu de l’avenir et à la détestation du passé qui l’accompagne. Le mot d’ordre de Rimbaud — *« Il faut être absolument moderne »* — a perdu pour moi toute valeur. Je dirais plutôt, avec Albert Camus, que si chaque génération se croit vouée à refaire le monde, la tâche de la nôtre est différente: elle consiste à empêcher que le monde ne se défasse.

Que mettez-vous derrière ce mot de modernité?

Il importe de ne pas tomber dans le piège d’une vision trop univoque des temps modernes. Les temps modernes, c’est à la fois l’humanisme de la Renaissance et le subjectivisme cartésien. L’humanisme de la Renaissance pose le principe que l’homme accède à la connaissance de lui-même par le détour des signes d’humanité déposés dans les œuvres de culture. Les premiers Modernes font donc allégeance aux Anciens et affirment la dette des vivants à l’égard des morts. Le subjectivisme cartésien dit autre chose: c’est le *« Je pense, donc je suis »*, qui ouvre la voie de la maîtrise et de l’émancipation en dispensant le sujet de toute référence au passé et à la culture. D’où d’ailleurs la querelle des Anciens et des Modernes, mais c’est une querelle inhérente à la modernité. Les Anciens, au sens de Swift, sont des Modernes. La part de l’humanisme ne cesse de se réduire, alors que celle du subjectivisme ne cesse de grandir, au point que nous sommes dans la situation du baron de Mün- ➤

“Il y a deux sortes d’ouvrages : ceux qu’on a lu et ceux qu’on lit tout le temps.”
Alain Finkielkraut

HANNAH ASSOULINE/OPALE/LEEMAGE

chhausen qui, pour sortir de la mare où il s'est embourbé, se tire lui-même par les cheveux. Voilà à quoi nous convie l'extrême modernité : ne compter que sur nos propres forces pour nous sauver de la noyade.

Les titres de vos livres traduisent un certain pessimisme : *L'Ingratitude*, *Le Mécontemporain*, *La Défaite de la pensée*, *L'Humanité perdue*… Tenez-vous un discours sur la décadence ?

Ce n'est pas un mot que j'utilise. Il renvoie à des écoles de pensée qui ne sont pas les miennes. Je ne parle ni de décadence, ni de déclin. J'exprime une certaine inquiétude. Je reconnais volontiers éprouver de la nostalgie. Pour autant, je ne crois pas que la nostalgie soit un sentiment réactionnaire. La modernité, c'est le moment où l'Europe a reconnu la culture comme valeur suprême. Ce n'est plus le cas. Quelque chose s'est produit quand on a cessé de penser la culture au singulier. Tout est alors devenu culturel. Si donc la modernité constitue le moment où la culture s'est émancipée de la religion, la postmodernité serait celui où la culture s'est abolie dans le culturel.

Le projet moderne aurait-il échoué ?

On ne peut pas dire qu'il a échoué. Il est devenu moins un projet qu'un processus et moins une utopie qu'un destin.

Mais malgré tout, quelque chose a déraillé, non ?

L'analyse est difficile à faire. Peut-être la lecture de Tocqueville pourrait-elle nous éclairer. Nous assistons aujourd'hui à l'emballement des grandes idées démocratiques de liberté et d'égalité, avec le passage de la démocratie à l'hyperdémocratie. Le grand principe d'égalité a cessé de régir seulement le domaine politique pour s'emparer de tous les domaines de l'existence. Si nous sommes tous égaux, l'idée de valeur sombre dans l'équivalence. Le jugement est comme frappé d'interdit. Or, je pense que la culture n'est rien d'autre que l'art de juger.

Le grand outil de la transmission de la culture, c'est l'école, en particulier cette école républicaine à laquelle vous êtes particulièrement attaché…

JOSSE / BRIDGEMAN IMAGES

C'est parce qu'elle m'a beaucoup donné. Sans elle, je n'aurais eu aucun moyen d'accéder à l'héritage classique, ni de devenir authentiquement français. Je ne l'aurais été que de manière superficielle. Le passage de la carte d'identité à l'identité s'est fait pour moi par l'école, mais je le dis le cœur serré parce que cette école a été peu à peu détruite.

« L'école m'a beaucoup donné. Mais je le dis le cœur serré parce que cette école a été peu à peu détruite. »

Alain Finkielkraut

Dans votre livre *Un cœur intelligent*, vous faites la part

“En classe, le travail des petits”, par Géo Geoffroy (1889, ministère de l’Éducation nationale).

belle à quelques grandes œuvres. Qu’est-ce qui a présidé à leur choix?

Une grande fréquentation. Il y a deux sortes d’ouvrages: ceux qu’on a lus et ceux qu’on lit tout le temps. Les œuvres qui forment le recueil d’*Un cœur intelligent* sont celles auxquelles ma propre actualité me ramène constamment. Je lis Milan Kundera, Philip Roth ou Henry James comme je lis Arendt ou Lévinas, avec la même gravité et la même confiance. Ce sont des œuvres qui font autorité sur moi, au même titre que les grands textes philosophiques.

La philosophie n’apparaît pourtant pas dans *Un cœur intelligent*, sauf à travers la figure de Camus, et encore il est situé aux marges de la philosophie. Pourquoi cette absence?

La philosophie est sous-jacente. Sans doute ai-je eu besoin d’une forte armature philosophique pour mieux saisir l’importance des romans que je lisais et commentais. J’ai d’abord fait des études de lettres, puis le charme de la pensée de Lévinas m’a fait dériver vers la philosophie. Je reviens aujourd’hui, pour ainsi dire, à mes premières amours, mais sans ce long détour par la philosophie, je ne les aurais sûrement pas aussi bien comprises.

Vous évoquez Vassili Grossman, l’auteur de *Tout passe* et de *Vie et Destin*. Son œuvre fait mentir la phrase d’André Gide: *« Ce n’est pas avec de bons sentiments qu’on fait de la grande littérature »*. Vous montrez au contraire que le génie de Grossman, c’est de faire triompher la bonté…

Grossman est un miracle. Jamais, avant lui, on n’a su parler aussi bien de la bonté. Il est l’écrivain qui libère la bonté du kitsch. Son originalité, ce n’est pas de l’avoir opposée au mal, au nom d’un manichéisme primaire et sentimental, mais au bien. ➤

UN TRÉSOR EN PÉRIL

PATRICK IAFRATE

Au XX^e siècle, le bien s'est avéré comme un objectif politique désastreux. Que reste-t-il de ce naufrage ? La petite bonté, dit Grossman.

Pourquoi ce titre, *Un cœur intelligent*, tiré du premier Livre des Rois ?

J'ai découvert cette formule (et cela en dit long sur mon inculture religieuse) dans un texte de Hannah Arendt, qui, elle-même, se réfère à une prière adressée par le roi Salomon au Roi des rois. Il adjurait Dieu de lui accorder *« un cœur intelligent »*. Depuis longtemps, cette formule trottait dans ma tête. Il me semble qu'elle fixe le programme de la littérature. Certes, ce n'est jamais gagné d'avance, mais on lit pour avoir un cœur intelligent. Ce programme a d'autant plus de valeur que nous sortons d'un siècle où l'on a pu éprouver ce que pouvait produire d'horrible le développement d'intelligences purement fonctionnelles.

À tout seigneur, tout honneur, c'est Milan Kundera, avec son roman *La Plaisanterie*, qui ouvre votre livre…

La grande question de Kundera dans *La Plaisanterie* est celle-ci : quelle est la place de l'humour dans une société poststalinienne, toujours en proie au sérieux révolutionnaire ? Face à l'esprit de sérieux politique, Kundera semble faire l'éloge du rire, mais qu'en est-il pour nous, qui vivons dans un temps où règne sans partage l'hilarité ? D'où ma question naïve : Kundera aurait-il gagné la partie ? La plaisanterie triompherait-elle aujourd'hui ? Non, assurément. L'humour n'est pas seulement menacé par ce que Kundera appelle, après Rabelais, les "agélastes" — les hommes au masque sévère —, il l'est par une certaine forme du rire. Si *« le rire est le propre de l'homme »*, pas l'humour. Lui n'est le propre que de l'homme civilisé, ou de l'homme moderne, au sens noble du terme, celui qui met en doute ses propres certitudes. Car la modernité, c'est aussi cela. C'est certes Descartes affirmant sa prétention à la maîtrise, mais c'est aussi Cervantès découvrant la relativité des opinions humaines et la sagesse du principe d'incertitude. À cet égard, l'humour marque une rupture avec le rire originel, lequel n'est que l'expression effrayante de la suffisance barbare de l'homme en bonne santé face à l'homme disgracié, à l'homme différent, à l'homme malade. Nous assistons aujourd'hui, sous couleur de plaisanterie, à un retour à ce rire originel. C'est l'époque d'un réensauvagement du monde par le rire. Ou, pour le dire autrement, c'est une mensongère homonymie que d'évoquer l'humour à propos du rire contemporain. L'humour a disparu dans un gigantesque éclat de rire. Le bouffon du roi est devenu le roi.

Plus rien n'est sacré…

Plus rien ne vaut. On observe même un acharnement particulier contre toute forme de sublimation, de dépassement, de transcendance. Triomphe aujourd'hui l'Idéal de la "désidéalisation".

Partant de Kundera, vous distinguez deux types de révolte : une révolte prométhéenne, radicale, et ce que vous appelez, à la suite de Kundera, *« la révolte des modérés »*, dont on pourrait dire que c'est une révolte contre la révolte prométhéenne…

Kundera distingue ce que nous étions habitués à confondre (c'est cela, la pensée : elle introduit la complexité là où règne la schématisation) : Mai 68 et le Printemps de Prague. Nous avions tendance à considérer, et certains continuent de le faire, ces deux événements comme issus d'une même matrice. Or, Kundera nous dit qu'ils sont aux antipodes l'un de l'autre. Que fut 68 ? Une explosion de lyrisme révolutionnaire. Que fut le Printemps de Prague ? Un moment de scepticisme postrévolutionnaire. C'est là que Kun-

La bibliothèque de l'Assemblée nationale.

dera forge cette expression déconcertante de révolte populaire des modérés. En unissant les deux mots apparemment contradictoires de révolte et de modération, Kundera s'inscrit, contre la tradition issue de Rousseau, dans la lignée de Montaigne, lequel disait : *« C'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif. »* Montaigne incarne, à l'époque des guerres civiles religieuses, la révolte du scepticisme contre le fanatisme.

Si on vous dit que la fonction première de la littérature, c'est de nous apprendre à devenir des hommes, que répondez-vous ?

Je dirais plutôt que la fonction première de la littérature, c'est de répondre à la question : qu'est-ce que l'homme ? Je ne crois pas qu'on puisse répondre à cette question par un traité philosophique. Mais on peut le faire au travers d'œuvres de fiction qui mettent des hommes aux prises avec leur destin impossible.

Et la beauté, littéraire ou non ? Sauvera-t-elle le monde, pour parler comme Dostoïevski ?

C'est une phrase dont Soljenitsyne a fait une exégèse absolument extraordinaire dans son discours de réception au Nobel, en 1970. Elle est un peu galvaudée, mais elle signifie que les hommes sont irrémédiablement enfermés dans leur propre expérience, quel que soit leur niveau d'information. La seule voie pour eux d'échapper à cette prison intérieure, c'est la littérature. Grâce à elle, ils peuvent connaître intimement une expérience qui leur est étrangère. C'est, selon Soljenitsyne, le sens qu'il faut donner à la formule dostoïevskienne. La beauté sauvera le monde, parce que, par la beauté littéraire, les hommes peuvent réellement entrer en contact les uns avec les autres, sinon ils n'ont que l'information ou bien l'abjecte communion autour de Michael Jackson, le héros tragique de l'indétermination. Quant à savoir si cela suffira au salut des hommes, c'est une autre question. ●

Interview réalisée pour Le Spectacle du monde (n° 559, septembre 2009).

« La fonction première de la littérature, c'est de répondre à la question : qu'est-ce que l'homme ? »

Alain Finkielkraut

La plus belle langue du monde

De sa naissance aux origines historiques de nos plus belles expressions, en passant par les plus surprenants particularismes de notre orthographe, témoins de sa richesse, retour aux sources de cet exceptionnel patrimoine commun qu'est la langue française.

“Le Château de Saint-Goarshausen” dans la vallée du Rhin.
Dessin et manuscrit de Victor Hugo.

MAISONS DE VICTOR HUGO/ROGER-VIOLLET

Les Français et leur langue, une

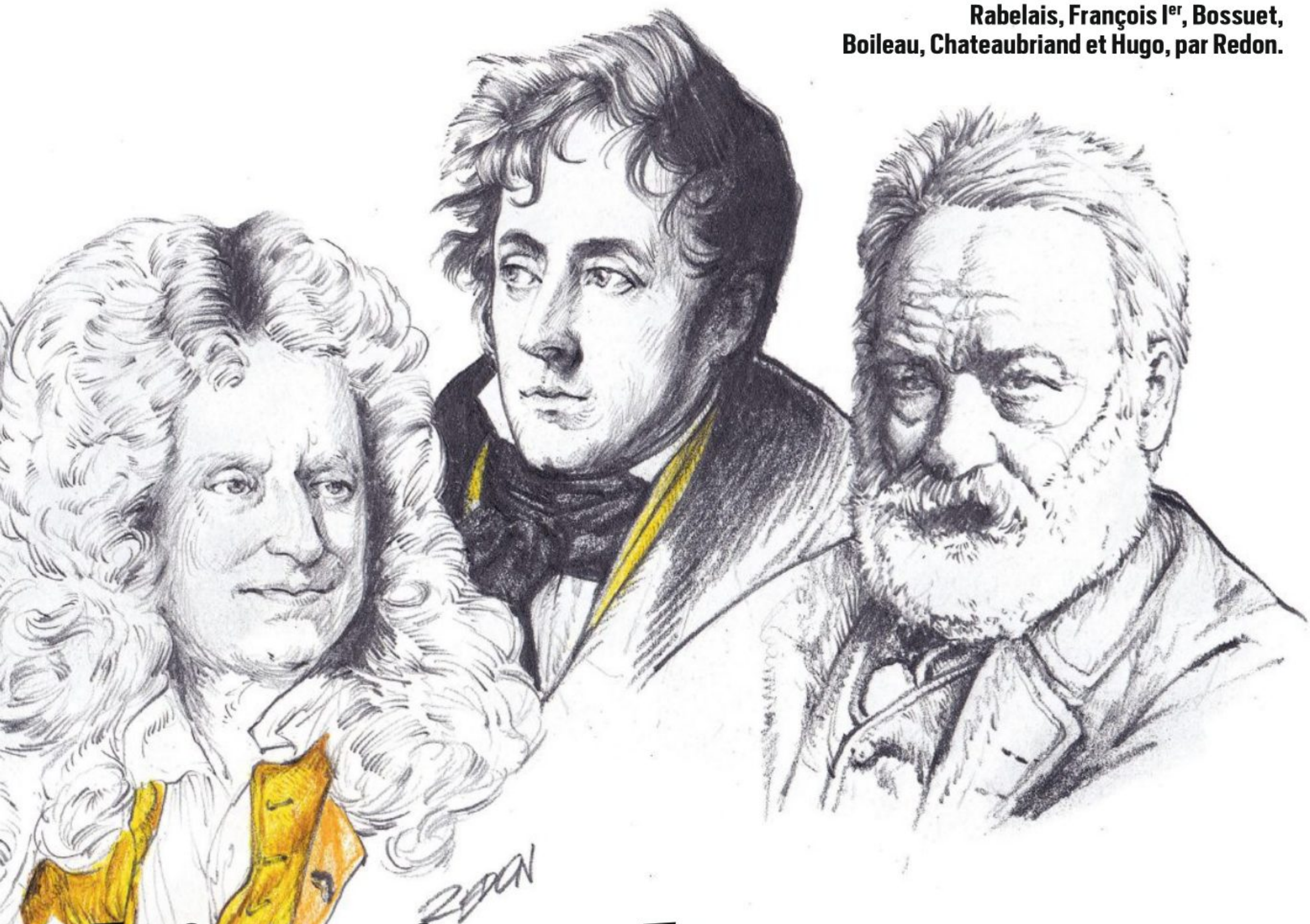
Du Serment de Strasbourg, premier texte officiel en roman, aux "hussards noirs" de la IIIe République en passant par l'ordonnance de Villers-Cotterêts de François Ier prescrivant l'usage du français, défile, à travers notre langue, toute l'histoire de la France. Et d'une part essentielle de notre identité.

Par Éric Letty

Aux sources d'un trésor national

La langue française a reçu son certificat de naissance sur le front des troupes, le 14 février 842. Ce jour-là, Charles le Chauve et Louis le Germanique, fils de Louis le Pieux, s'allient contre leur frère Lothaire en prêtant devant leurs soldats les Serments de Strasbourg, chacun dans la langue de l'autre: Charles en tudesque, Louis en roman *(lire encadré 16)*.

Cette langue romane est issue du latin populaire apporté en Gaule par les soldats romains et *« mastiqué en bouillie sonore par nos aïeux »*, écrit Paul Guth dans son *Histoire de la littérature*, avant d'être mâtiné d'apports germaniques après les invasions barbares. Au IXe siècle, son usage s'est suffisamment répandu pour qu'en 813 le Concile de Tours demande aux prêtres d'en privilégier l'emploi dans leurs homélies, *« afin que tous puissent plus facilement comprendre ce qui*



Rabelais, François Ier, Bossuet, Boileau, Chateaubriand et Hugo, par Redon.

histoire d'amour

est dit ». Le latin ne disparaît pas pour autant. Au Moyen Âge, il reste la langue de l'Église, celle des clercs et des savants, de l'enseignement et du droit, dans laquelle de nombreux écrivains et poètes continuent d'écrire, et dont se sert Héloïse pour correspondre avec Abélard au XIIe siècle.

Mais, dès le IXe siècle apparaît, à Paris, l'ancien français. Moins proche du latin que le roman, il en conserve néanmoins certaines caractéristiques — notamment le maintien de deux cas de la déclinaison (cas sujet et cas régime). Dans cette forme primitive de notre langue sont écrites, au XIIe siècle, les chansons de geste, premières œuvres profanes de notre littérature, que les jongleurs déclament en s'accompagnant à la vielle. Selon les distinctions opérées par les linguistes pour caractériser les étapes de l'évolution de la langue, le "moyen français" lui succède aux XIVe et XVe siècles. La langue devient alors analytique, les survivances de la déclinaison latine disparaissent, l'usage des articles, des prépositions et des conjonctions se développe et le vocabulaire s'enrichit considérablement. La progression se poursuit vers le français classique des XVIe et XVIIe siècles, sans cependant s'imposer partout en France, ni de la même manière.

En effet, les populations progressivement intégrées au royaume continuent à parler en patois (le mot est forgé au XIIe siècle pour désigner le parler des paysans) ou en langues régionales — comme le basque et le breton, qui ne sont pas issus du latin. Le sud de la France s'exprime en langue d'oc, tandis que le Nord parle différents patois de langue d'oïl : normand, picard, bourguignon, champenois, lorrain, poitevin. En 1533, le philosophe Charles de Bovelles écrit qu'il existe en France *« autant de coutumes et de langages humains que de peuples, de régions et de villes ».*

DE AGOSTINI / LEEMAGE

LE SERMENT DE STRASBOURG

En 842, Louis le Germanique contracte une alliance avec Charles le Chauve, qu'il prononce en roman. C'est le premier texte connu dans cette langue qui donnera naissance au français:

« Pro deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di in avant, in quant deus savoir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo, et in adiudha, et in cadhuna cosa, sicum om per dreit son fradra salvar dift. »

En voici la traduction en français contemporain:

"Pour l'amour de Dieu et pour le salut commun du peuple chrétien et le nôtre, dorénavant, autant que Dieu m'en donne savoir et pouvoir, je défendrai mon frère Charles, ici présent, et par aide et en chaque chose, comme on doit par droit défendre son frère." É. L.

Charles le Chauve, protagoniste du Serment de Strasbourg, en 842. Son frère Louis le germanique le prononça en langue romane et lui en langue tudesque.

Quand la langue du roi prend le pas sur le latin

L'idiome en usage dans le domaine des Capétiens — Paris, Senlis, Orléans et leurs alentours —, que les linguistes du XIXe siècle ont appelé "francien", est à l'origine un dialecte de langue d'oïl parmi les autres; mais c'est la langue du roi, ce qui assure son prestige, sa diffusion et sa prééminence à mesure que le pouvoir royal s'étend et s'affermit. Ainsi, *« les pays de langue d'oïl ont été soumis très tôt à l'influence unifiante de Paris, centre politique dont le rayonnement intellectuel ne cessera de s'accroître aux XIIe et XIIIe siècles »*, écrit Jacques Chaurand, professeur à l'université Paris XIII, dans son *Histoire de la langue française* (PUF, collection "Que sais-je?", 1969).

Aux XVe et XVIe siècles, le français prend le pas sur le latin – langue de l'Église – dans la rédaction des actes officiels. Par l'ordonnance de Moulins, en 1490, Charles VIII prescrit ainsi de recourir au *« langage françois ou maternel »* dans les interrogatoires et procès-verbaux en Languedoc. En 1510, Louis XII ordonne que les procès criminels et enquêtes *« seront faites en vulgaire et langage du pays »*, ce que François Ier confirme en 1535 par l'ordonnance d'Is-sur-Tille. Et au mois d'août 1539, le Roi-Chevalier publie l'ordonnance de Villers-Cotterêts *« sur le faict de justice »*, par laquelle il commande que les arrêts et procédures des cours souveraines ou subalternes, ainsi que les actes et exploits de justice, *« soient prononcez, enregistrez & délivrez aux parties en langage maternel françoys, et non autrement »*. Le français devient ainsi la langue juridique et administrative, à l'exclusion du latin et des langues régionales.

En littérature aussi, une concurrence s'engage au XVIe siècle entre les partisans d'une poésie néo-latine, dédaigneux du français, et les poètes de la Pléiade, qui veulent donner à cette langue ses lettres de noblesse. En 1549, dans *Défense et illustration de la langue française*, Du Bellay reproche aux *« blanchisseurs de murailles »*, de tenir pour *« divine » « la langue grecque et latine »*, tandis que la langue française serait réputée *« inhumaine, incapable de toute érudition »*. Pour l'enrichir, la Pléiade recommande de s'inspirer des auteurs antiques, de recourir aux métaphores, allégories et comparaisons, d'augmenter le vocabulaire français en recourant aux latinismes, aux hellénismes, aux néologismes et aux archaïsmes, d'emprunter au langage des métiers ou aux *« mots plus significatifs des dialectes de nostre France »*, comme le conseillera Ronsard en 1665 : *« Car plus nous aurons de motz en nostre langue, plus elle sera parfaicte. »* Vingt ans plus tard, Montaigne le déclarera lui aussi: *« Que le gascon y aille, si le françois ne peut aller »*... ➤

1635

C'est l'année de l'officialisation de l'Académie française, créée l'année précédente par le cardinal de Richelieu dans le but de *« normaliser et perfectionner la langue française »*. Première des cinq académies de l'Institut de France, elle se compose de 40 membres élus par leurs pairs. Depuis son origine, l'Académie française a accueilli plus de 700 membres (733 en 2019).

"ENFIN MALHERBE VINT..."

Référence majeure, le poète François de Malherbe (1555-1628) est celui à qui l'on doit le passage de la magnificence du style baroque au plus grand dépouillement du goût classique. Dans son Art poétique (1674), Nicolas Boileau (1636-1711) le loue avec ferveur dans ce célèbre poème.

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée. (...)
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément. (...)
Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

La langue des gens de qualité et de la bonne société

Au début du XVII[e] siècle, Malherbe veut au contraire *« dégasconner la langue »*. Poète officiel d'Henri IV puis de Louis XIII, il proscrit les audaces de la Pléiade. Après lui, Vaugelas puis Boileau iront dans le même sens : *« En vain vous me frappez d'un son mélodieux,/ Si le terme est impropre ou le tour vicieux »*… La royauté entend elle aussi veiller à la pureté de la langue — un goût hérité de la tradition humaniste, remarque Jacques Chaurand — et, en 1634, le cardinal de Richelieu crée à cet effet l'Académie française, qui publie en 1694 un *Dictionnaire* consacrant à la fois le bon usage de la langue et l'orthographe.

1870 : LA DERNIÈRE CLASSE EN FRANÇAIS, PAR ALPHONSE DAUDET

Extrait des *Contes du lundi*, d'Alphonse Daudet. Après la défaite française de 1870, l'instituteur d'un village alsacien, M. Hamel, donne sa dernière leçon de français avant d'être remplacé par un maître allemand.

(…) Alors d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide: qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison… Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup. (…) Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angélus. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres… M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.
« Mes amis,* dit-il, *mes amis, je… je… »
Mais quelque chose l'étouffait.
Il ne pouvait pas achever sa phrase.
Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put: *« VIVE LA FRANCE! »*
Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main il nous faisait signe: *« C'est fini… allez-vous-en. »*

Le château de Villers-Cotterêts, où a été signée l'ordonnance (août 1539) instituant le français comme langue exclusive dans les faits de justice.

DANIEL THIERRY / PHOTONONSTOP VIA AFP

LE BRETON, VOILÀ L'ENNEMI !

Sous la IIIe République, la gauche anticléricale combat avec une virulence particulière la langue bretonne, suspecte de maintenir les populations dans la foi chrétienne. En 1902, le très anticlérical président du Conseil Émile Combes interdit au clergé de prêcher et catéchiser en breton, sous peine de suspendre le traitement des prêtres. Une cinquantaine d'ecclésiastiques seront sanctionnés. Les évêques objectant que les fidèles ne comprennent pas le français, Combes demande à ses préfets de faire une enquête. Il en ressort qu'en basse Bretagne quelques familles seulement par village comprennent le français — ce qui n'empêchera pas les Bretons de se battre et de mourir pour la France, douze ans plus tard. Après la Grande Guerre, la persécution linguistique n'en reprendra pas moins dans les écoles. É. L.

L'Académie *« jette un pont entre la littérature et les "honnêtes gens" »*, écrit Paul Guth. Le français est, en effet, la langue des gens de qualité et de la bonne société — celle de Paris, d'abord. En 1680, dans son *Dictionnaire français contenant les mots et les choses*, Pierre Richelet critique avec quelque mépris les *« personnes* [qui] *parlent comme les Provinciaux qui ne savent pas parler »*. Et Molière se moque du Bourgeois gentilhomme, Monsieur Jourdain, qui voudrait s'élever en apprenant le beau langage d'un maître de philosophie gagé…

Le français rayonne alors à travers toute l'Europe lettrée. Sous le règne du Roi-Soleil, les traités de Westphalie (1648) et de Rastadt (1714) l'imposent comme langue diplomatique internationale. Son prestige ne faiblit pas au siècle suivant : Catherine II de Russie, Frédéric II de Prusse, s'expriment en français et en 1784, Rivarol obtient le prix de l'Académie de Berlin pour son *Discours sur l'universalité de la langue française*. Mais le parler populaire parisien diffère notablement de cette langue aristocratique. Quant aux patois, ils sentent la cambrousse. Rabelais, ou Molière encore, en tirent des effets comiques. Mais Racine, séjournant à Uzès en 1661, écrit à son ami l'abbé Le Vasseur : *« Je suis en danger d'oublier bientôt le peu de françois que je sais; je le désapprends tous les jours, et je ne parle tantôt plus que le langage de ce pays, qui est aussi peu françois que le bas breton. »*

Cette différence entre le français littéraire des élites et le langage du peuple, au contraire exclu de la littérature, conduit le linguiste Claude Duneton, dans *La Mort du français* (Plon, 1999), à comparer notre langue à *« une plante en pot »*, poussée hors sol et soignée par des jardiniers auxquels elle doit son aspect, sa grâce et son odeur — mais d'autant plus fragile qu'elle ne s'enracine pas dans un terroir : *« On peut dire que le français est une fleur de lys, à laquelle s'attachent d'autant plus de fantasmes que le propriétaire du lys a été zigouillé »*, écrit-il.

La Révolution veut tuer les langues locales

Les "zigouilleurs" vont se montrer aussi intolérants en matière linguistique que la monarchie avait été libérale. Sous l'Ancien Régime, l'instruction était souvent délivrée en langues locales dans les écoles de village. À l'inverse, les Frères des écoles chrétiennes, congrégation fondée en 1684 par saint Jean-Baptiste de La Salle pour éduquer les enfants pauvres, accordaient en revanche une grande place à l'enseignement du français. La Révolution entend s'occuper de l'enseignement, mais ses projets éducatifs prennent une connotation nettement idéologique. Pour établir *« dans une République une et indivisible, l'usage unique et invariable de la langue de la liberté »*, l'abbé Grégoire, député à la Constituante, commande en 1790 une vaste enquête sur les dialectes du royaume, dont il ressort qu'un quart des Français ne comprennent pas la langue nationale et qu'un dixième seulement la parlent couramment. ➤

LA PLUS BELLE LANGUE DU MONDE

Un Comité d'instruction publique, institué en octobre 1791, est chargé d'organiser un réseau d'écoles primaires sur l'ensemble du territoire de la République pour enseigner aux jeunes citoyens la langue des droits de l'homme.

Mais la situation prend un tour menaçant après la mort du roi. Le 27 janvier 1794 (8 pluviôse an II), à la Convention nationale, Barère de Vieuzac, membre du Comité de salut public, déclare la guerre aux langues bretonne, alsacienne, corse et basque: *« Le fédéralisme et la superstition parlent bas breton; l'émigration et la haine de la République parlent allemand; la contre-révolution parle l'italien et le fanatisme parle le basque. Cassons ces instruments de dommage et d'erreur! »* Au plus fort de la Terreur, le 4 juin 1794 (16 prairial an II), l'abbé Grégoire remet à la Convention un nouveau rapport *« sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française »*. Les robespierristes vont jusqu'à envisager de déporter ou d'exécuter tout citoyen ignorant le français. Heureusement, la chute de l'Incorruptible, le 9 thermidor, écarte cette menace.

Une composante majeure de l'identité des Français

La lutte reprendra un siècle plus tard, sous la IIIe République, avec le vote des lois de Jules Ferry rendant l'instruction primaire obligatoire, en 1881-1882. Car au début du XXe siècle encore, la majorité des Français parle usuellement le patois ou une langue régionale. La République engage contre ces particularismes linguistiques (le breton, en particulier) un combat féroce que livrent en première ligne ceux que Charles Péguy appelle les *« hussards noirs de la République »*: les instituteurs de

MARCEL PAGNOL ET L'APPRENTISSAGE DE LA LECTURE

Dans *La Gloire de mon père*, Marcel Pagnol, élève de son père, instituteur à l'école laïque, raconte sa classe.

Je restais assis, bien sage, au premier rang et j'admirais la toute-puissance paternelle. Il tenait à la main une baguette de bambou: elle lui servait à montrer les lettres et les mots qu'il écrivait au tableau noir, et quelquefois à frapper sur les doigts d'un cancre inattentif. Un beau matin, ma mère me déposa à ma place, et sortit sans mot dire, pendant qu'il écrivait magnifiquement sur le tableau: *« La maman a puni son petit garçon qui n'était pas sage. »* Tandis qu'il arrondissait un admirable point final, je criai: *« Non! Ce n'est pas vrai! »* Mon père se retourna soudain, me regarda stupéfait, et s'écria: *« Qu'est-ce que tu dis? — Maman ne m'a pas puni! Tu n'as pas bien écrit! »* Il s'avança vers moi: *« Qui t'a dit qu'on t'avait puni? — C'est écrit. »* La surprise lui coupa la parole un moment. *« Voyons, voyons,* dit-il enfin, *est-ce que tu sais lire? — Oui. — Voyons, voyons... »* répétait-il. Il dirigea la pointe du bambou vers le tableau noir. *« Eh bien, lis. »* Je lus la phrase à haute voix. Alors, il alla prendre un abécédaire, et je lus sans difficulté plusieurs pages... Je crois qu'il eut ce jour-là la plus grande joie, la plus grande fierté de sa vie.

“Les Écoliers dans la cour d’une école”, d’Henri Bonaventure Meunier, musée du Louvre.

BRIDGEMAN IMAGES/LEEMAGE

la “laïque”. Toutefois, au-delà d’abus évidents, l’enseignement délivré par ces derniers — mais aussi par les maîtres de l’enseignement privé —, porte du fruit. Les nouvelles générations de citoyens apprennent sur les bancs de l’école l’orthographe et la grammaire, et les élèves qui intègrent l’enseignement secondaire reçoivent une instruction de qualité (humanités, formation à la rhétorique, à la composition, à l’explication de texte, étude des classiques…).

Constitution de 1958 : le français, “langue de la République”

Les deux conflits mondiaux, le développement des transports et du tourisme, l’apparition de la radio, puis de la télévision, l’exode rural et l’urbanisation favorisent l’expansion du français, que la Constitution de 1958 consacre comme la “langue de la République”, tandis que l’usage des dialectes et langues régionales s’estompe. En 2011, selon l’Insee, 93 % des Français parlaient exclusivement la langue nationale. Paradoxalement, pourtant, son existence n’a peut-être jamais été aussi menacée qu’aujourd’hui, mise en péril par la prépondérance de l’anglais et la trahison des élites, mais aussi minée de l’intérieur par la médiocrité de l’enseignement et par l’idéologie féministe.

Nos compatriotes n’en demeurent pas moins attachés à leur langue. Si le français n’a pas été le “creuset” de l’unité nationale, comme on l’entend parfois, 9 Français sur 10 le considèrent aujourd’hui comme une composante majeure de leur identité (selon un sondage réalisé en mars 2018 par l’institut BVA pour l’association Avenir de la langue française). Sans doute est-ce aujourd’hui son meilleur atout : avec le temps, le serment de Strasbourg prêté par les fils de Louis le Pieux est devenu serment d’amour. ●

Orthographe : bizarre, vous avez dit bizarre…

Elles font partie des délices de notre langue : les bizarreries orthographiques et de prononciation. Pour nombre d'entre elles, nous les utilisons… sans les connaître. Sélection.

Par Arnaud Folch

Lettre à usage unique

"Où" est le seul mot de la langue française qui possède un accent grave sur son *u*. Autre curiosité : bien qu'à usage unique, ce *ù* bénéficie pourtant de sa propre touche sur les claviers d'ordinateur.
À noter que le Petit Larousse accepte cependant un autre mot avec *ù* : "festoù-noz", pluriel de "fest-noz".

Mots à orthographes multiples

Plusieurs mots, exprimant la même chose, ont plusieurs graphies, toutes reconnues comme justes. Exemples :
— "casher" (aliments autorisés par le rite juif), "cachère", "cascher", "kascher", "kasher" (5 déclinaisons) ;
— "boette" (appât à poissons), "boëtte", "boëte", "bouette", "boitte" (5 déclinaisons) ;
— "gnôle" (eau-de-vie), "gnaule", "gniole", "niôle", "gnole", "gnôle" (6 déclinaisons).

Mots dont on ne prononce aucune des lettres

Mots dont on ne prononce aucun des sons associés aux lettres qui les constituent : "oiseaux" (où l'on ne prononce ni le *o*, ni le *i*, ni le *s*, ni le *e*, ni le *a*, ni le *u*, ni le *x*), "oiseau", "anchois", "chouchou", "chouchous", "chouchoux". Autres mots ayant la même particularité : aient, an, anche, au, chais, champs, chant, chauds, choix, eaux, en eux, haie, hait, hanche, haut, hein, houe, houx, Huns, œufs, oie, oignons (issu du verbe "oindre"), oint, on, ou, ouche…

Plus long mot sans e

"Institutionnalisation" (21 lettres) est le plus long lipogramme en *e* de la langue française (mot ne comportant aucun *e*).

Article qui disparaît

L'article indéfini disparaît à la forme négative, laissant la place à une forme unique, le "de" (apparentée à un article partitif) : j'ai *un* livre, tu as *une* revue, il a *des* magazines, deviennent je n'ai *pas de* livre, tu n'as *pas de* revue, il n'a *pas de* magazine

NOMOPHOBE, TOKOPHOBE ET CARPOPHOBE…

Si certains mots désignant une peur particulière sont connus (arachnophobie : peur des araignées ; agoraphobie : peur des espaces vides ; acrophobie : peur des hauteurs, etc.), d'autres sont peu ou jamais utilisés :
Nomophobie : peur d'être séparé de son téléphone (de l'anglais *no mobile-phone phobia*)
Tocophobie : peur d'accoucher
Carpophobie : peur des fruits
Anuptaphobie : peur de demeurer célibataire
Alektorophobie : peur des poulets (du grec *alektoris* : poule)
Nanopabulophobie : peur des… nains de jardin.

AMELIE-BENOIST / BSIP / AFP

"Hippopotomonstrosesquippedaliophobe"

Mot (non recensé dans le dictionnaire) qualifiant un individu ayant peur des... mots trop longs!

LIVRE SANS *E*

Intitulé avec humour *La Disparition*, le célèbre livre de Georges Pérec publié en 1958 fait l'impasse sur la lettre *e*, qui ne figure dans aucune de ses 300 pages. Extrait: *« Puis, à la fin, nous saisirons pourquoi tout fut bâti à partir d'un carcan si dur, d'un canon si tyrannisant. Tout naquit d'un souhait fou, d'un souhait nul: assouvir jusqu'au bout la fascination du cri vain, sortir du parcours rassurant du mot trop subit, trop confiant, trop commun, n'offrir au signifiant qu'un goulot, qu'un boyau, qu'un chas, si aminci, si fin, si aigu qu'on y voit aussitôt sa justification. »*

À noter que dans certains chapitres, Pérec s'est ajouté une difficulté supplémentaire: la suppression du *a*! A. F.

Cédille surprise

En français, la cédille n'est utilisée que sous la lettre *c* et devant les voyelles *a*, *o* ou *u*, pour indiquer que le *c* se prononce comme un *s*.
Un seul mot échappe à cette règle, en plaçant le *ç* devant un *i*: "çivaïsme" (courant religieux issu de l'hindouisme, également orthographié "shivaïsme"). Dans ce cas, le *ç*, qui transcrit un son propre à une langue de l'Inde, se prononce *ch*.

Majuscules à l'intérieur d'un mot

Deux mots sont notamment concernés: "CinemaScope" (procédé de projection cinématographique) et "pH-mètre" (appareil pour mesurer le pH).

6

C'est le nombre de mots comportant un *u* surmonté d'un tréma: "capharnaüm" (lieu renfermant des objets en désordre), "günz" (glaciation de l'ère quaternaire), "türbe" (ou "turbeh", mausolée islamique), "volapük" (langue internationale artificielle), "würm" (quatrième période glaciaire), "würmien" (relatif à "würm").

1

C'est le nombre de mots (un seul, donc) comportant deux trémas. Il s'agit de "haïkaï" (forme poétique japonaise).

Mot à triple sens

L'utilisation du verbe "louer" peut avoir trois sens. "Je loue cette maison" peut à la fois signifier être un propriétaire qui met à disposition un bien moyennant rétribution, être un locataire qui rétribue le propriétaire, mais aussi une personne vantant les qualités de quelque chose ou de quelqu'un.

envolées

Les mots "boursoufler" et "persifler" (un seul *f*) ont la particularité de ne pas aligner leur orthographe sur les verbes qui les ont formés, "souffler" et "siffler" (double *f*).
Autres cas: combatif (différent de combattre), bonhomie (bonhomme), prud'homal (prud'homme).
À l'inverse, "imbécillité" gagne un *l* par rapport à "imbécile".

Accents inattendus

Quelques exemples: une "épistémê" (ou "épistémè", ensemble de connaissances propres à un groupe social ou à une époque); un "fillèr" (centième partie du florin, unité monétaire hongroise); la "koinè" (langue de la Grèce antique); une Korê (ou Coré, statue de jeune fille dans la Grèce antique); une pietà (représentation de la Vierge tenant sur ses genoux le corps du Christ après la crucifixion).

H *de fin*

En plus des mots se terminant en "ch" (krach, varech, sandwich, moloch) ou en "th" (bath, aneth, zénith, wisigoth, bismuth, mammouth), certains mots, pour la plupart d'origine étrangère, comportent une voyelle finale suivie d'un *h* muet.
Mots se terminant en "ah": ayatollah, bah, casbah, chah (ou shah), coprah, fellah, ouah, pajah, poussah, torah.

Mots se terminant en “eh” : keffieh, moucharabieh (balcon fermé par un grillage), sakieh (ou sakièh : noria égyptienne), turbeh (édifice funéraire musulman).
Mots se terminant en “uh” : chleuh (allemand, de manière péjorative), euh, meuh, peuh, waouh.

Prononciation inversée
Le plus de voyelles

C’est “oiseau” (6 lettres) qui est le mot le plus court de la langue française comprenant le plus de voyelles (5). Le mot “ersatz” (succédané) est le seul mot dans lequel le *s* se prononce *z* et le *z* se prononce *s*.

Saison à part

On dit en été, en automne, en hiver, mais au printemps!

Doubles consonnes
Faux jumeaux

Bien que se terminant de la même façon en “sion”, les mots “pension”, “occasion” et “confession” se déclinent différemment : pensionnaire, occasionnel et confessionnal.
À noter, aussi, que “millionnaire” prend deux *n* alors que “millionième” n’en prend qu’un.

25

C’est le nombre de lettres que compte le mot le plus long de la langue française (mots courants, non exclusivement techniques) : anticonstitutionnellement.
En 2017, il a failli être détrôné par un mot de 27 lettres qui n’a finalement pas été retenu par l’Académie : intergouvernementalisation.
À noter que le mot technique (uniquement recensé dans un dictionnaire spécialisé) le plus long comporte 41 lettres : il s’agit du composé chimique “cobaltidithiocyanatotriaminotriéthylamine”.

Hétérologique

Se dit d’un mot qui ne se décrit pas lui-même. Par exemple, “long” est un mot hétérologique en ceci qu’il n’est lui-même pas long.

Double orthographe

Certains mots français peuvent s’écrire de deux manières différentes, alors qu’ils ont exactement la même définition. Exemples : bistro et bistrot, clé et clef, cuiller et cuillère, lis et lys, laïc et laïque, rencard et rancard, loubar et loubard, orang-outan et orang-outang, paie et paye, trucage et truquage, tsar et tzar, tsigane et tzigane, yaourt et yogourt, dorade et daurade, cacahuètes et cacahouètes, etc.
En revanche, les mots fatigant et fatiguant ne constituent pas une double graphie : le premier est un adjectif, le second le participe présent du verbe fatiguer.

CES ANIMAUX QUI CROULENT, ROUCOULENT ET CARACOULENT…

Dans un passage de son livre* L’Albine, scènes de la vie en Limousin et en Périgord noir *(Fayard, 1977), Fernand Dupuy rappelle à destination des enfants, et de la plus admirable façon, les différents cris d’animaux. Extrait :

Tu le sais, bien sûr depuis longtemps, le coq chante, cocorico, la poule caquète, le chien aboie quand le cheval hennit et que beugle le bœuf et meugle la vache, l’hirondelle gazouille, la colombe roucoule et le pinson ramage. Les moineaux piaillent, le faisan et l’oie criaillent quand le dindon glousse. La grenouille coasse mais le cordeau croasse et la pie jacasse. Et le chat comme le tigre miaule, l’éléphant barrit, l’âne brait, mais le cerf rait. Le mouton bêle évidemment et l’abeille bourdonne. La biche brame quand le loup hurle. Tu sais bien sûr tous ces cris-là, mais sais-tu? Sais-tu? Que le canard nasille — les canards nasillardent! Que le bouc ou la chèvre chevrote. Que le hibou hulule mais que la chouette, elle, chuinte. Que le paon braille, que l’aigle trompète. Mais sais-tu? Que l’alouette grisolle, tu ne le savais pas. Et peut-être ne sais-tu pas davantage que le pivert picasse. C’est excusable! ou que le sanglier grommelle, que le chameau blatère et que c’est à cause du chameau que l’on déblatère!
Tu ne sais pas non plus peut-être que la huppe pupule et je ne sais non plus si on l’appelle en Limousin la pépue parce qu’elle pupule ou parce qu’elle fait son nid avec de la chose qui pue. Qu’importe! Mais c’est joli : la huppe pupule! Et encore sais-tu? Sais-tu que la souris, la petite souris grise – devine! La petite souris grise chicote. Avoue qu’il serait dommage d’ignorer que la souris chicote et plus dommage encore de ne pas savoir que le geai, que le geai cajole.

LES NÉOLOGISMES DE PROUST

Plusieurs néologismes sont nés sous la plume d'écrivains, dont Marcel Proust, qui a notamment inventé les termes "bizarroïde", "baballe", "encaoutchouté" et "jusqu'au-boutisme". Paul Claudel est quant à lui à l'origine de "badonguer" (sonner les cloches), Jean Giono de "dormioter" (somnoler), Louis Aragon de "trifurquer" (préféré à "bifurquer") et Jean Cocteau de "touchatouisme".

Toujours au pluriel

Peu nombreux, certains mots, souvent précieux, ne s'emploient qu'au pluriel: affres, annales, ambages, condoléances, honoraires, funérailles, obsèques, préparatifs, ténèbres…

De masculin à féminin

Quelques mots masculins au singulier deviennent féminins au pluriel. Exemples: délice (un délice infini, des délices infinies), amour (un amour enfantin, des amours enfantines), ou orgue (un bel orgue, de belles orgues). Curiosité: le mot "aigle" est masculin quand il s'agit d'un rapace vivant (un aigle qui vole), mais devient féminin lorsqu'il est représenté sur un blason (une aigle en héraldique)

Masculin isolé

Tous les mots se terminant en "ette" sont féminins à l'exception d'un seul: squelette. À noter aussi que malgré son "ée" trompeur, "apogée" est masculin. Pour alvéole, l'usage hésite entre les deux genres.

Des rimes qui… n'existent pas

Certains mots sont des orphelins de la rime, aucun autre ne possédant la même prononciation finale: quatorze, quinze, triomphe, belge, goinfre, pauvre, simple, pourpre, larve, meurtre, monstre, etc.

Mots sans consonne

Il existe des noms propres qui s'écrivent sans consonnes. Exemples: le fleuve Aa (Hauts-de-France), les villes d'Eu (Seine-Maritime) et Y (Somme), ou bien encore le château d'Ô (Orne). ●

PALINDROMES CONTRE ANAGRAMMES

Les palindromes sont les mots qui se lisent exactement de la même façon dans les deux sens. Exemples: ressasser (neuf lettres: le plus long de tous), non, radar, selles, coloc… Sont aussi concernés des noms de villes (Sarras, en Ardèche) ou de cours d'eau (l'Erdre, en Loire-Atlantique). Sont également considérés comme des palindromes les groupes de mots, voire texte entier, se lisant dans les deux sens: "Engage le jeu que je le gagne", "Éric (ou Luc), notre valet, alla te laver ton ciré". À l'inverse, les anagrammes sont les mots dont l'interversion des lettres compose un autre mot ("sujet" et "juste", "crâne" et "écran"). Ceux-ci donnant parfois lieu à d'étonnants rapprochements: "guérison" pour "soigneur", "niche" pour "chien", "aimer" pour "Marie"…

N°15

VALEURS

Retrouvez dans la collection "Les Secrets", tous les hors-séries de *Valeurs Actuelles* (sujets variés, passionnants) en les commandant avec ce bon de commande ou sur boutique.valeursactuelles.com

N°17 N°18 N°21 N°22 N°23

N°3 — 5,99 €

N°14 — 8,99 €

Ces 2 numéros sont seulement disponibles en version numérique (à télécharger) sur boutique.valeursactuelles.com

Version papier épuisée

BON DE COMMANDE

Remplissez et renvoyez ce bulletin avec votre règlement sous enveloppe non affranchie à VALEURS ACTUELLES - Libre Réponse 88754 - 59790 LILLE CEDEX 9

- ☐ 1 Les secrets de la Bible **7,90€** Réf. VAH001
- ☐ 2 Les secrets du Vatican **7,90€** Réf. VAH002
- 3 Les secrets des cathédrales VERSION PAPIER ÉPUISÉE
- ☐ 4 Les secrets de Versailles **7,90€** Réf. VAH004
- ☐ 5 Les secrets de la Terre Sainte **7,90€** Réf. VAH005
- ☐ 6 Les secrets de la Police **9,90€** Réf. VAH006
- ☐ 7 La France mystérieuse **9,90€** Réf. VAH007
- ☐ 8 Les secrets des océans **9,90€** Réf. VAH008
- ☐ 9 Les maîtres de l'art sacré **9,90€** Réf. VAH009
- ☐ 10 Les secrets de l'Élysée **9,90€** Réf. VAH010
- ☐ 11 Les secrets des îles **9,90€** Réf. VAH011
- ☐ 12 Les secrets de la Russie **9,90€** Réf. VAH012
- ☐ 13 Les mystères de Noël **7,90€** Réf. VAH013
- 14 La vraie histoire des colonies VERSION PAPIER ÉPUISÉE
- ☐ 15 De Gaulle-Pétain Histoires secrètes **9,90€** Réf. VAH015
- ☐ 16 Nos ancêtres les Français **9,90€** Réf. VAH0016
- ☐ 17 Nos soldats ces héros **9,90€** Réf. VAH017
- ☐ 18 Le roman noir de la Révolution **9,90€** Réf. VAH018
- ☐ 19 La France d'Audiard **9,90€** Réf. VAH019
- ☐ 20 La disparition de Jacques Chirac **7,90€** Réf. VAH020
- ☐ 21 Algérie française Les vérités interdites **10,90€** Réf. VAH021
- ☐ 22 Delon Belmondo épopée française **10,90€** Réf. VAH022
- ☐ 23 Les dossiers noirs du communisme **10,90€** Réf. VAH023

Total commande ..... € FRAIS DE PORT INCLUS VPH19001

❑ Mme ❑ M. NOM : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ⌊_⌊_⌊_⌊_⌊_⌋ Ville : .....

Je choisis de payer : ❑ par chèque à l'ordre de Valmonde et Cie ❑ par carte bancaire

N° ⌊_⌊_⌊_⌊_⌋ ⌊_⌊_⌊_⌊_⌋ ⌊_⌊_⌊_⌊_⌋ ⌊_⌊_⌊_⌊_⌋

Expire à fin ⌊_⌊_⌋ ⌊_⌊_⌋ Notez les 3 derniers chiffres au dos de votre carte ⌊_⌊_⌊_⌋

Signature obligatoire :

E-mail : .....@.....Téléphone : .....

❑ Je souhaite également recevoir les informations des partenaires de *Valmonde* société éditrice de *Valeurs actuelles*.

Si vous ne souhaitez pas recevoir d'informations, bons plans et autres offres de *Valmonde* cochez la case ci-contre ❑.

Visuels non contractuels. Dans la limite des stocks disponibles. Service abonnement, téléphone 09 69 39 66 46 (appel non surtaxé) – adresse électronique : contact@valeursactuelles.fr.
Les informations collectées via ce formulaire servent à la gestion de votre abonnement sous la responsabilité de VALMONDE et Cie, SAS au capital 1 410 497 € (Siège social : 24 rue Georges Bizet – 75116 Paris – Siren 775 658 412), société éditrice du magazine *Valeurs actuelles*. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement ou de portabilité de vos données. Vous pouvez vous opposer à leurs traitements par VALMONDE et Cie (ou en demander la limitation). Pour exercer vos droits, il vous suffit de nous contacter à l'adresse postale mentionnée ci-dessus ou à l'adresse électronique dpo@valmonde.fr en justifiant de votre identité. Vos données pourront être cédés à des partenaires commerciaux pour une finalité de prospection commerciale sauf si vous cochez la case ci-contre ☐.

Ceux qui veulent tuer notre orthographe

Notre orthographe n'a cessé d'évoluer. Objectif : plus de "rationalisation". Certains "épurateurs" appelant, eux, à faire table rase du passé…

L'emploi du français comme langue administrative, édicté par François Ier en 1539 *(lire page 14)*, va inciter les clercs à unifier une orthographe jusqu'alors anarchique. Attachés à la culture classique, ils privilégient l'étymologie au détriment de la phonétique dans l'écriture des mots, ajoutant par exemple un *p* à "temps" pour rappeler le latin *tempus*, ou un *d* à "poids" en souvenir de *pondus*. Chargée de *« connaître de l'ornement, embellissement et augmentation de la langue »*, l'Académie française officialisera cette graphie savante, quitte à accepter des amendements progressifs, en respectant l'usage établi. C'est ainsi qu'au fil des éditions de son dictionnaire, elle étendra l'usage des accents circonflexes, remplacera par un *i* l'*y* de "roi" ou de "loi", distinguera le *j* du *i* et le *v* du *u*, ajoutera un *t* au pluriel d'"enfant", imposera à l'imparfait "était" ou "mangeait" au lieu d' "étoit" ou "mangeoit", selon le vœu de Voltaire.

Mais tous n'auront pas le sage pragmatisme des Immortels ! La grammaire, comme la politique, connaît ses idéologues radicaux. Dès 1550, Louis Meigret défend l'orthographe « phonographique », afin de *« fère qadrer lé letres et l'ecriture ao voes e a la prononciacion »*. Mais la polémique prend, au XIXe siècle, une singulière ampleur. En 1829, Charles-Louis Marle lance un *« Appel aux Français »* en vue de combattre le *« féodal principe »* de l'étymologie. En 1855, Camille Pinte publie son *Trésor Nacional ô Novel alfabet de la l¥ge fr¥ceise*, prônant une *« épuration philosophique des éléments de la langue »*. Moins hardi, l'imprimeur Ambroise Firmin-Didot se contente de bannir les consonnes redoublées, les lettres muettes, ainsi que "ph", faisant du *f* une *« lettre de naturalisation à laquelle a droit tout mot devenu français »*.

Or de la réforme, pwèn de salu !

Édouard Raoux, auteur en 1865 d'*Orthographe rationnelle*, proclame : *« Or de la réforme éduqative, pwèn de salu ! »* En 1889, le Suisse Jules Ferrette signe un *Trété dekritûr fonetik*, *« èstrumàt èdispâsâbl dœ twt rœcerc filolojik seriœs… »*

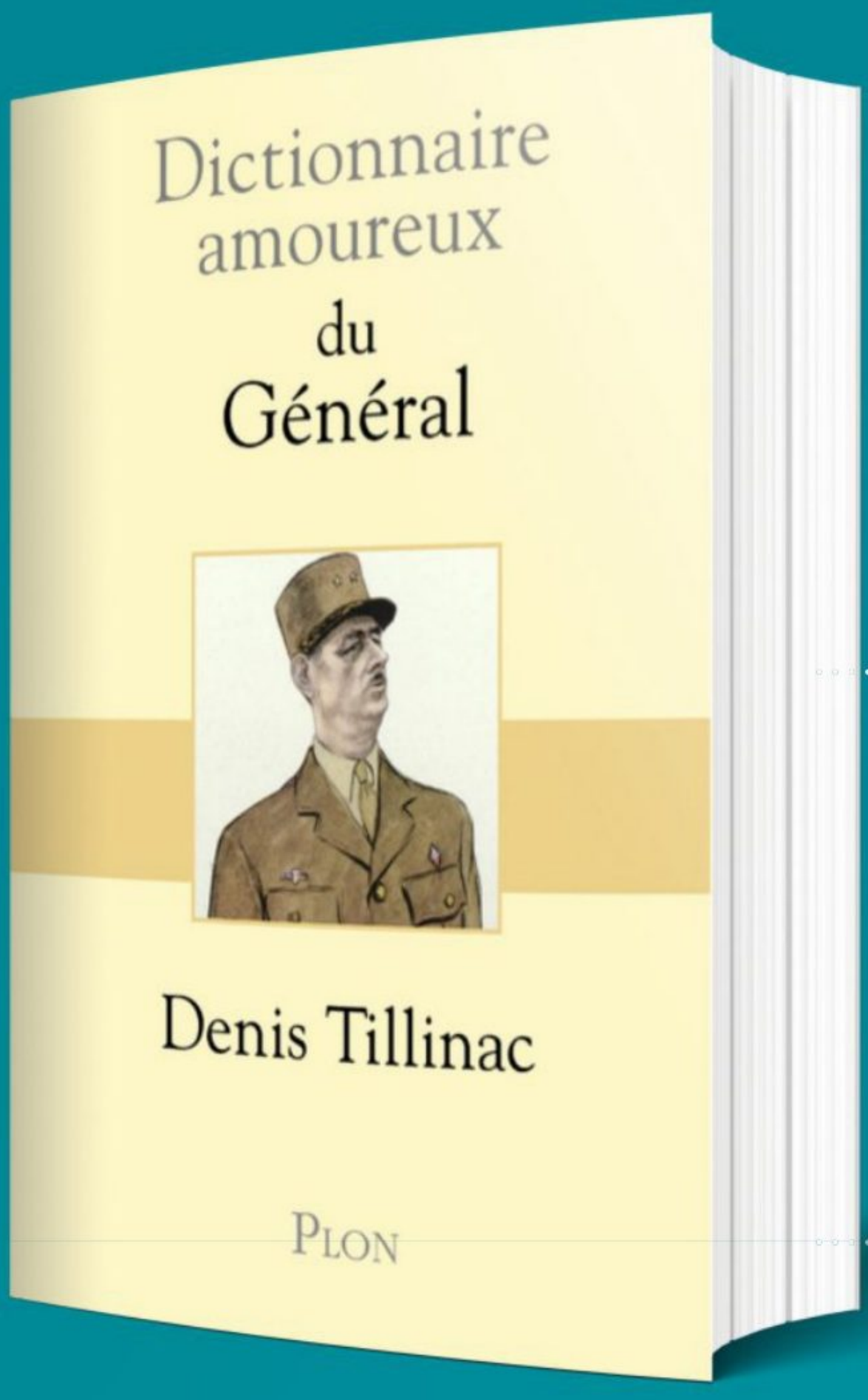
Depuis lors, néographes, phonographes et autres phonétistes — *« qui veulent qu'on écrive exactement ce qu'on entend, et rien de plus »* — n'ont cessé de rêver de changer l'alphabet et le système d'écriture… sans grand succès. ●

Philippe Delorme

"L'orthographe, voilà l'ennemi."

Slogan sur les murs de Paris, en mai 1968.

BOUTIQUE VA



© Patrick lafrate

Denis Tillinac
Journaliste
et écrivain

HOMMAGE À DENIS TILLINAC

Avec le lyrisme qu'on lui connaissait, Denis Tillinac, qui fut chroniqueur à *Valeurs actuelles*, a voulu, à travers ce *Dictionnaire*, marquer l'année de Gaulle. En 2020 ont commémorés les 130 ans de la naissance et les 50 ans de la disparition du général de Gaulle, ainsi que les 80 ans de l'appel du 18 juin, acte fondateur de la dernière saga héroïque de l'histoire de France.

13,2 x 20,1 cm, 460 pages aux éditions Plon

25 € : **FRAIS DE PORT OFFERT**

COMMANDEZ AUSSI SUR **BOUTIQUE.VALEURSACTUELLES.COM**

✉ BON DE COMMANDE

Remplissez et renvoyez ce bulletin avec votre règlement sous enveloppe non affranchie à :
VALEURS ACTUELLES – LIBRE RÉPONSE 88754 – 59790 LILLE CEDEX 9

VPV20002

☑ **OUI !** Je désire recevoir le livre **DICTIONNAIRE AMOUREUX DU GÉNÉRAL** (LI200001)
pour 25 € en ..... exemplaire(s). ➡ **Total : .....€**

❑ Mme ❑ M. NOM : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_| Ville : .....

Je choisis de payer : ❑ par chèque à l'ordre de *Valmonde et Cie* ❑ par carte bancaire

N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expire à fin |_|_| |_|_| Notez les 3 derniers chiffres au dos de votre carte |_|_|_|

Signature obligatoire :

E-mail : .....@.....Téléphone : .....

❑ Je souhaite également recevoir les informations des partenaires de VALMONDE société éditrice de *Valeurs actuelles*.
Si vous ne souhaitez pas recevoir d'informations, bons plans et autres offres de VALMONDE cochez la case ci-contre ❑.

Expédition uniquement en France métropolitaine. Aucun envoi à l'étranger et DOM TOM. Visuels non contractuels. Dans la limite des stocks disponibles. Service abonnement, téléphone 09 69 39 66 46 (appel non surtaxé) - adresse électronique contact@valeursactuelles.fr
Les informations collectées via ce formulaire servent à la gestion de votre abonnement sous la responsabilité de VALMONDE et Cie, SAS au capital 1 410 497 € (Siège social : 24 rue Georges Bizet – 75116 Paris – Siren 775 658 412), société éditrice du magazine *Valeurs actuelles*. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement ou de portabilité de vos données. Vous pouvez vous opposer à leurs traitements par VALMONDE et Cie (ou en demander la limitation). Pour exercer vos droits, il vous suffit de nous contacter à l'adresse postale mentionnée ci-dessus ou à l'adresse électronique dpo@valmonde.fr en justifiant de votre identité. Vos données pourront être cédés à des partenaires commerciaux pour une finalité de prospection commerciale sauf si vous cochez la case ci-contre ❑.

Mérimée, la dictée la plus “piégeuse” de la langue française

La dictée faisait partie des passe-temps de la cour de l’empereur Napoléon III. La plus rude : celle attribuée à Prosper Mérimée (1803-1870), regroupant les principales difficultés de notre langue. Saurez-vous les éviter ?

Pour parler sans ambiguïté, ce dîner à Sainte-Adresse, près du Havre, malgré les effluves embaumés de la mer, malgré les vins de très bons crus, les cuisseaux de veau et les cuissots de chevreuil prodigués par l’amphitryon, fut un vrai guêpier.

Quelles que soient et quelqu’exiguës qu’aient pu paraître, à côté de la somme due, les arrhes qu’étaient censés avoir données la douairière et le marguillier, il était infâme d’en vouloir pour cela à ces fusiliers jumeaux et mal bâtis et de leur infliger une raclée alors qu’ils ne songeaient qu’à prendre des rafraîchissements avec leurs coreligionnaires.

Quoi qu’il en soit, c’est bien à tort que la douairière, par un contresens exorbitant, s’est laissé entraîner à prendre un râteau et qu’elle s’est crue obligée de frapper l’exigeant marguillier sur son omoplate vieillie. Deux alvéoles furent brisés, une dysenterie se déclara, suivie d’une phtisie.

– Par saint Martin, quelle hémorragie, s’écria ce bélître !
À cet événement, saisissant son goupillon, ridicule excédent de bagage, il la poursuivit dans l’église tout entière.

BRIDGEMAN IMAGES

Prosper Mérimée.

Les principales fautes à éviter

Spécialiste des questions d'éducation, Louise Cuneo avait donné dans "Le Point" les clés de la dictée de Mérimée. Les voici.

Ambiguïté

De l'adjectif ambigu au masculin (pluriel ambigus), ambiguë au féminin (ambiguës). Depuis la réforme orthographique de 1990, le tréma est déplacé sur le *u* officiellement, pour "éviter" les difficultés de lecture).

Dîner

L'orthographe "diner" est désormais autorisée depuis la réforme de 1990.

Sainte-Adresse

"Saint" ou "Sainte" est relié au nom qui suit par un trait d'union dans les noms de rues, de places, de villes. Lorsqu'il s'agit d'un saint, le trait d'union est supprimé.

Embaumés

Effluve est un nom masculin, "embaumés" est un participe passé employé comme adjectif qui s'accorde en genre et en nombre avec effluves.

Cuisseau

C'est la partie du veau, coupée en deux, qui prend en dessous de la queue et va jusqu'au rognon, et comprenant le quasi, la culotte, la noix pâtissière, la sous-noix et le jarret.

Cuissot

C'est la cuisse de gibier de forte taille ("cuissot" de cerf, de chevreuil, de sanglier.) La réforme de l'orthographe a mis fin à la plus grande difficulté de cette dictée en autorisant la graphie "cuisseau".

Quelles que soient…

… les arrhes: "quel que" s'écrit en deux mots lorsque la locution est immédiatement suivie d'un verbe d'état. "Quelles que" est une locution conjonctive de concession, suivie du verbe être au subjonctif; "quel" s'accorde donc avec le sujet du verbe être.

Quelqu'

Quelqu'exiguës qu'aient pu paraître… les arrhes: "quelque" s'écrit en un mot devant un adjectif, un nom ou un adverbe. "Quelque… que" est une locution conjonctive de concession, suivie d'un verbe au subjonctif.

Exiguës

La réforme de l'orthographe de 1990 autorise "exigües".

ORTHOGRAPHE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Selon les règles de grammaire modernes, le texte d'origine posséderait une faute d'accord: *« lui ou elle soit censée* (…) *et s'en soit repentie »*. En effet, le genre du sujet n'étant pas défini ("lui ou elle"), c'est le masculin qui aurait dû l'emporter. Cependant, cette règle n'a pas toujours été aussi stricte. La règle semblant avoir été appliquée ici est que, avec la conjonction de coordination "ou", c'est le composant le plus proche qui l'emporte. A. F.

Bernard Pivot (avec devant lui Philippe Séguin) lors de sa dictée du bicentenaire de Mérimée, le 2 décembre 1995.

ROBINE / AFP

Paraître

Depuis la réforme de 1990, l'accent circonflexe peut être supprimé.

Marguillier

La réforme de 1990 autorise la graphie "marguiller".

Dû

Le verbe "devoir" prend un accent circonflexe lorsqu'on peut le confondre avec "du", partitif (une partie d'un tout) ou préposition (pour "de le").

Données

Dans *« les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier »*, "qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier" est une proposition relative complément de l'antécédent "arrhes". "Qu'" est donc un pronom relatif, mis pour "arrhes". Le sujet est donc "la douairière et le marguillier", et le complément d'objet direct est "que" (pour "arrhes"). "Données" est un participe passé employé avec "avoir" qui s'accorde avec "arrhes" (féminin pluriel), le COD étant placé avant "avoir données".

LA DICTÉE DE PIVOT POUR LE BICENTENAIRE DE MÉRIMÉE

Créée par Bernard Pivot, cette dictée a été lue le 28 septembre 2003, bicentenaire de la naissance de Mérimée. Napoléon III s'y exprime d'outre-tombe.

« Moi, Napoléon III, empereur des Français, je le déclare solennellement aux ayants droit de ma postérité et aux non-voyants de ma légende: mes soixante-quinze fautes à la dictée de Mérimée, c'est du pipeau! De la désinformation circonstancielle! De l'esbroufe républicaine! Une coquecigrue de hugoliens logorrhéiques! Quels que soient et quelque bizarroïdes qu'aient pu paraître la dictée, ses tournures ambiguës, Sainte-Adresse, la douairière, les arrhes versées et le cuisseau de veau, j'étais maître du sujet comme de mes trente-sept millions d'autres. Pourvus d'antisèches par notre très cher Prosper, Eugénie et moi nous nous sommes plu à glisser çà et là quelques fautes. Trop sans doute. Plus que le cynique prince de Metternich, à qui ce fieffé coquin de Mérimée avait probablement passé copie du manuscrit. En échange de quoi? D'un cuissot de chevreuil du Tyrol? »

Censés

… est un adjectif qualificatif attribut de “douairière et marguillier”, sujet inversé avec lequel il s’accorde. À noter : “censé” signifie “supposé”, alors que “sensé” signifie “avoir du bon sens”.

Infâme

… a un accent circonflexe, mais “infamie” et “infamant” n’en ont pas.

Mal bâtis

L’orthographe en un mot “malbâtis” est plus ancienne mais autorisée.

Coreligionnaires

Il n’y a pas d’accent sur le *e* de “core-”, mais on peut le prononcer “core” ou “coré”.

Quoi qu’il en soit

Pour ne pas confondre “quoi que” et “quoique”, on tente de remplacer “quoique” par “bien que”.

Entraîner

L’orthographe traditionnelle prend un accent, mais la réforme de 1990 autorise la graphie “entrainer” sans accent.

S’est laissé

« La douairière s’est laissé entraîner » : le participe passé laissé est suivi d’un infinitif, entraîner. Lorsque le sujet ne fait pas l’action de l’infinitif, le participe passé est invariable.

Exigeant

L’adjectif et le participe présent ont la même orthographe, contrairement à “divergent” (adjectif) et “divergeant” (participe présent), émergent/émergeant, convergent/convergeant…

Omoplate vieillie

“Omoplate” est un nom féminin. L’adjectif possessif “son” est ici féminin (euphonie devant une voyelle) : il remplace “sa” pour éviter l’hiatus “sa omoplate”.

Alvéoles

Ici, au masculin, ce qui justifie l’accord du participe “brisés”. La forme masculine était plus usitée jusqu’au début du XX^e^ siècle, mais le féminin est aujourd’hui plus répandu.

Dysenterie

Bien qu’il soit entre deux voyelles, le *s* ne se prononce pas [z] mais [s].

Et l’imbécillité du malheureux s’accrut

Suivie d’une phtisie *« et l’imbécillité du malheureux s’accrut »* : certaines versions de la dictée ajoutent une proposition à la fin de cette phrase. Selon l’orthographe traditionnelle, il faut bien mettre deux *l* à “imbécillité” (contrairement à “imbécile”, qui n’en prend qu’un). Mais la réforme de 1990 permet désormais de ne mettre qu’un *l*.

Par ailleurs, “s’accrut” ne prend pas d’accent circonflexe sur le *u*, car “accroître” est différent du verbe “croître”, qui prend un accent lorsqu’on peut le confondre avec le verbe croire (“il crût”). Et “il s’accrût” serait la forme du subjonctif imparfait, ce qui n’est pas le cas ici.

75

C’est le nombre de fautes qu’aurait commis à cette dictée Napoléon III, contre 62 à l’impératrice Eugénie. Alexandre Dumas fils, quant à lui, en aurait compté 24. C’est un étranger, le prince de Metternich, ambassadeur d’Autriche, qui, ce jour-là, en aurait commis le moins : 3.

Bélître

L’ancienne orthographe (jusque dans la première moitié du XX^e^ siècle) omettait l’accent aigu sur le *e*. Par ailleurs, selon l’orthographe traditionnelle, la finale “-itre” ne prenait l’accent circonflexe que dans les trois mots suivants : bélître, épître, huître. Mais la réforme de 1990 a mis fin à cette règle.

Événement

Depuis la réforme de 1990, l’accent grave sur le deuxième *e* est autorisé : “évènement”.

Tout entière

“Tout” a valeur d’adverbe, et est donc invariable. Mais, pour raison d’euphonie, “tout” devient “toute” lorsqu’il se trouve devant une consonne ou un *h* aspiré (elle est toute joyeuse, elle est toute honteuse), mais il reste invariable devant une voyelle ou un *h* muet (elle est tout étonnée, elle est tout horrifiée). ●

“Après moi le déluge!”, “avaler des couleuvres”…

Entrées dans le langage courant, nous prononçons le plus souvent ces expressions sans nous en rendre compte ni, surtout, en connaître l’origine. Retour aux sources.

Par Arnaud Folch

Après moi le déluge!

Peu importe ce qu’il va advenir (après mon action), même s’il s’agit d’une catastrophe.

Le mot serait l’œuvre de Louis XV ou de sa favorite, la Pompadour. Le “déluge” faisant référence au Déluge biblique, dont seul Noé et ses animaux sortirent vivants.

Avaler des couleuvres

Subir des affronts sans protester.

Avant d’être un serpent, le mot couleuvre désignait une insinuation perfide, difficile de contrecarrer, à l’instar de la perfidie du diable s’étant présenté à Ève sous la forme d’un serpent afin de lui faire croquer le fruit défendu. Son utilisation aurait été renforcée par sa ressemblance avec “couleur” qui, du XV^e^ au XVII^e^ siècle, désignait une apparence trompeuse, donc elle aussi perfide.

Couper l’herbe sous le pied

Contrecarrer les projets de quelqu’un en le prenant de vitesse.

L’expression trouve son origine au XIV^e^ siècle, époque où “herbes” désignait les légumes dont on consommait les feuilles (“racines” s’appliquant à ceux poussant sous terre). Par extension le mot a concerné tous les légumes, puis l’ensemble des moyens de subsistance: “l’herbe lui manque sous les pieds” s’appliquant aux individus dénués de ces derniers. Y compris ceux qui en ont été privés par autrui, alors qu’ils comptaient sur eux.

Cousu de fil blanc

Histoire ou procédé très prévisible.

Attestée depuis le XVI^e^ siècle, l’expression est issue, évidemment, du milieu de la couture: pour être la plus discrète possible, cette dernière doit être effectuée avec du fil de la même couleur que le tissu. Faute de quoi sa couture (notamment de fil blanc sur un patron sombre) saute immédiatement aux yeux.

De bon/mauvais aloi

De bonne/mauvaise qualité; Que l'on peut/ne pas apprécier; D'un usage conforme/non conforme au bon goût.

Datant du XIIIe siècle, l'expression, au départ, cite l'"aloi", issu du verbe "aloier", forme ancienne du verbe "allier", lequel désigne un alliage de métaux précieux — pouvant, donc, être surévalué, à l'instar des pièces de monnaie de mauvais alliage ne respectant pas leur teneur en or ou argent annoncée (pièces de mauvaise qualité). Par extension, aloi est ensuite devenu un synonyme de "qualité", puis d'"estimable" et de "bon goût".

Des vertes et des pas mûres

Prononcer des mots choquants, grossiers, incongrus; avoir des ennuis.

"Verts", ici, n'a rien à voir avec la couleur, mais avec le sens de (propos) crus. "Mûrs", quant à lui, est utilisé comme le synonyme d'"adultes" — dit aussi d'"âge mûr". Apparue au début du XVe siècle, la vieille expression "en bailler de belles, des vertes et des mûres", ancêtre de l'actuelle, signifiait déjà "raconter des histoires licencieuses". Proscrit et puni par l'Église, le vice s'est ensuite étendu à toutes les formes de problèmes ("en voir — ou en subir — des vertes et des pas mûres").

Devoir une fière chandelle

Être grandement reconnaissant à quelqu'un.

"Fière" est ici utilisé dans le sens de "grande", et "chandelle" dans celui de "cierge", que l'on brûle à l'église en témoignage de reconnaissance. À la fin du XVIIIe siècle, était couramment utilisée l'expression "devoir une fière chandelle à Dieu", signifiant "avoir échappé à un grand péril".

Être terre à terre

Être doté d'un esprit peu curieux, peu éclairé; être matériel, sans ambition.

Remontant au XIIe siècle, l'expression, d'origine maritime, fait référence aux bateaux naviguant "de port en port" sans trop s'éloigner des côtes (l'actuel cabotage). Une navigation prudente, frileuse, au regard des grandes traversées. ➤

Jeter de la poudre aux yeux

Présenter des apparences flatteuses de manière trompeuse.

La poudre citée ici vient de sa première signification, laquelle, issue du latin *pulvis*, et remontant au XII^e^ siècle, désignait la "poussière du sol". Dans cette expression, celle-ci fait plus particulièrement référence à celle projetée involontairement derrière eux par les coureurs de tête à l'occasion des courses à pied : leurs poursuivants, la recevant dans les yeux, étaient gênés dans leur effort. À partir du XVI^e^ siècle, l'aveuglement que peut provoquer cette poussière a été assimilé à un geste volontaire destiné à pénaliser ses adversaires, puis, d'une manière générale, à tromper autrui.

Un nom à coucher dehors

Avoir un patronyme très compliqué.

Remontant au Moyen Âge, la formule fait référence à l'obligation qui était faite d'énoncer son patronyme dans les auberges accueillant des clients pour la nuit. Celles-ci étaient rares et les aubergistes fort méfiants. Les voyageurs ne possédant pas un nom "chrétien" (habituel) se voyaient donc souvent éconduits, contraints de dormir à l'étable ou… dehors.

Promesse de Gascon

Une promesse qui ne sera pas tenue.

La formule vient du XVI^e^ siècle, époque où les natifs de la Gascogne avaient la réputation d'être de valeureux soldats, mais aussi de se vanter exagérément de leurs exploits. Et donc, par extension, de leurs engagements.

Rire jaune

Rire faux, forcé.

Si elle symbolise aussi l'opulence (l'or, donc la richesse ; le blé, donc la nourriture), cette couleur a longtemps eu une signification négative — le traître Judas étant notamment représenté habillé de jaune. Rire jaune revenant alors à rire traîtreusement.

Rond-de-cuir

Bureaucrate.

L'expression vient du petit coussin, souvent rond, et souvent en cuir, qu'installaient sur leurs chaises, afin d'être plus confortables, les individus, souvent de condition modeste (les autres disposant de fauteuils), cantonnés professionnellement à rester assis dessus la journée entière. C'est Georges Courteline, en 1893, qui a popularisé le terme dans son roman *Messieurs les ronds-de-cuir*, satire des fonctionnaires, ou bureaucrates, peu efficaces.

Payer en argent liquide

Payer avec de l'argent (pièces ou billets).

Datant du XVe siècle, l'expression vient de l'italien *liquido*, désignant des biens "non sujets à contestation, libres de dettes, donc aisément transférables d'une personne à une autre". Pouvant, donc, "s'écouler" facilement.

Sainte Nitouche

Personne qui joue faussement l'innocence.

S'appuyant sur un prénom purement inventé, l'expression remonte au langage populaire du XVIe siècle désignant ainsi une femme vertueuse à la conduite exemplaire ("on n'y touche pas"). Accolé à "sainte", le terme s'est ensuite appliqué ironiquement aux femmes feignant cette vertu, puis à tout individu dissimulant ses vices, ou ses mensonges, sous une revendication d'innocence.

Sans crier gare

Sans prévenir, à l'improviste.

Le mot "gare" n'a, en l'occurrence, aucun rapport avec celles des chemins de fer. Remontant au XIIe siècle, il s'agit d'une interjection, "gare" (ou "guar") utilisée dans le sens de "prendre garde". Crier "garde!" revient à prévenir. À l'inverse, ne pas le faire consiste à agir par surprise.

Se faire pigeonner

Se faire duper.

C'est l'étymologie du mot "dupe" qui ramène aux oiseaux. "Dupe" vient en effet de "huppe » (signifiant aussi "crête"), un volatile devant son nom à cette dernière. "Dé-hupper", plus tard contracté en "dupé", consistait à retirer sa huppe de l'animal, donc à le plumer. Par extension, un homme dépouillé de ses biens est devenu un homme plumé. Après quoi, bien plus répandu que la huppe, le pigeon a pris à partir du XVe siècle la place de l'oiseau d'origine: un pigeon privé de ses plumes devenant un pigeon pigeonné. Terme qui, par extension, s'est ensuite appliqué aux individus dupés (ou plumés).

Tirer son épingle du jeu

Se sortir habilement d'une situation périlleuse.

Remontant au XVIe siècle, la formule fait référence à certains jeux collectifs, le plus souvent d'adresse (osselets, etc.), pratiqués alors par les enfants, où le fait de gagner était récompensé par une épingle; celui qui en remportait le plus, étant celui qui s'était montré le plus adroit.

Vendre la mèche

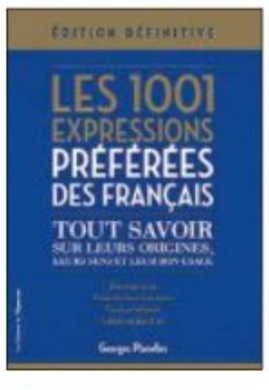
Révéler un secret.

Nul rapport avec la chevelure, mais avec la mèche des lampes à huile, laquelle servait (aussi) aux artificiers à déclencher les mines ou les pièces d'artillerie. Apparue au XVIe siècle, l'expression "éventer (ou découvrir) la mèche" faisait donc référence au fait, pour ces artificiers, d'éventer ou de découvrir à l'air une mèche ennemie afin de l'éteindre. Par la suite, le terme "éventer" a pris aussi le sens d'ébruiter ou de divulguer, puis de trouver ou découvrir. Par métaphore, "éventer la mèche" s'est mis à signifier "découvrir les dessous d'un complot" (avant qu'il n'éclate). C'est à partir du XIXe siècle que le mot "vendre", dans le sens de trahir, est venu s'y greffer pour lui donner sa signification actuelle.

Vouer aux gémonies

Accabler quelqu'un publiquement, le couvrir de honte.

L'expression fait référence aux "gémonies" de Rome (un escalier reliant le Capitole au forum), lieu où étaient exposés les corps des condamnés à mort suppliciés, avant que ceux-ci, au bout de deux ou trois jours, ne soient jetés dans le Tibre. ●



Les 1001 Expressions préférées des Français,
de Georges Planelles,
Éditions de l'Opportun, 2012,
1188 pages, 24,90 euros.

Voltaire : “éloge de la langue française”

Dans son discours d’introduction à l’Académie française (9 mai 1746), que nous reproduisons ci-dessous, Voltaire établit un comparatif entre la langue française et les autres. Lumineux.

Pourquoi Homère, Théocrite, Lucrèce, Virgile, Horace sont-ils heureusement traduits chez les Italiens et chez les Anglais ? Pourquoi ces nations n’ont-elles aucun grand Poète de l’Antiquité en prose, et que nous n’en avons encore eu aucun en vers ? Je vais tâcher d’en démêler la raison.

La difficulté surmontée, dans quelque genre que ce puisse être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choses sans de grandes peines ; et il n’y a point de nation au monde chez laquelle il soit plus difficile que chez la nôtre de rendre une véritable vie à la Poésie ancienne.

Les premiers Poètes formèrent le génie de leur langue ; les Grecs et les Latins employèrent d’abord la Poésie à peindre les objets sensibles de toute la Nature. Homère exprime tout ce qui frappe les yeux : les Français, qui n’ont guère commencé à perfectionner la grande Poésie qu’au Théâtre, n’ont pu et n’ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l’âme.

Nous nous sommes interdit nous-mêmes insensiblement presque tous les objets que d’autres Nations ont osé peindre. (…)

Si nos bons Poètes avaient su exprimer heureusement les petites choses, notre langage ajouterait aujourd’hui ce mérite, qui est très grand, à l’avantage d’être devenue la première langue du monde pour les charmes de la conversation, et pour l’expression du sentiment. Le langage du cœur et le style du Théâtre ont entièrement prévalu : ils ont embelli la langue française ; mais ils en ont resserré les agréments dans des bornes un peu trop étroites. (…)

Me désavouerez-vous donc, Messieurs, quand je dirai que le vrai mérite et la réputation de notre langue ont commencé à l’auteur du *Cid* et de *Cinna [Corneille, NDLR]* ? (…)

C’est le plus grand de vos premiers Académiciens, c’est Corneille seul, qui commença à faire respecter notre langue des étrangers, précisément dans le temps que le cardinal de Richelieu commençait à faire respecter la Couronne. L’un et l’autre portèrent notre gloire dans l’Europe. Après Corneille sont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains. Un homme s’éleva qui fut à la fois plus passionné et plus correct ; moins varié, mais moins inégal ; aussi sublime quelquefois, et toujours noble sans enflure ; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité, et plus de charmes.

“C’est Corneille, seul, qui commença à faire respecter notre langue”

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du sublime qui élève l’âme, et du sentiment qui l’attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l’un et l’autre, laborieux, sévère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le Poète de la raison, commença malheureusement par écrire des satires, mais bientôt après il égala et surpassa peut-être Horace dans la Morale et l’art poétique ; il donna les préceptes et les exemples ; il vit qu’à la longue l’art d’instruire, quand il est parfait, réussit mieux que l’art de médire, parce que la satire meurt avec ceux qui en sont victimes, et que la raison et la vertu sont éternelles. Vous eûtes en tous les genres cette foule de grands hommes, que la nature fit naître, comme dans le siècle de Léon X, et d’Auguste. C’est alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s’instruire : et grâce en partie aux soins du cardinal de Richelieu, ils ont adopté votre langue ; comme ils se sont empressés de se parer des tra-

LEBRECHT AUTHORS / BRIDGEMAN IMAGES ; GRANGER/BRIDGEMAN IMAGES

“Le français, première langue du monde pour les charmes de la conversation, et pour l’expression du sentiment.”

Jean-Marie Arouet, dit Voltaire

vaux de nos ingénieux Artistes, grâce aux soins du grand Colbert. (…)

“Le français est cultivé dans Rome, où il était dédaigné autrefois”

Le français est cultivé dans Rome, où il était dédaigné autrefois ; il est aussi familier au Souverain Pontife que les langues savantes dans lesquelles il écrivit, quand il instruisit le monde chrétien qu’il gouverne ; plus d’un cardinal italien écrit en français dans le Vatican, comme s’il était né à Versailles.

Vos ouvrages, Messieurs, ont pénétré jusqu’à cette capitale de l’Empire le plus reculé d’Europe et de l’Asie, et le plus vaste de l’Univers ; dans cette ville, qui n’était, il y a quarante ans, qu’un désert habité par des bêtes sauvages : on y représente vos pièces vos pièces dramatiques ; et le même goût naturel qui fait recevoir dans la ville de Pierre le Grand, et de sa digne fille, la musique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu’ont fait tant de peuples à nos excellents écrivains, est un avertissement que l’Europe nous donne de ne pas dégénérer. ●

À chaque métier son langage

Depuis le Moyen-Âge, les métiers ont traversé les siècles. Et leur vocabulaire avec. Exemples.

Par Nicolas Gauthier

Charpente et menuiserie : polir les mots et le bois

À tout seigneur tout honneur, le Christ, comme saint Joseph, son "père", était charpentier ; d'où l'aura que conserve, aujourd'hui encore, cette noble profession dont les mots ont perduré à travers les siècles. Pour commencer, il convient de choisir le bon bois, en grume, quand seules les branches ont été coupées du tronc, ou flacheux, s'agissant d'une poutre dont les arêtes ne sont pas trop anguleuses, ou encore cantibai, lorsque cette même poutre ne présente des imperfections que d'un seul côté. Faut-il ensuite y tracer les coupes pour l'assemblage à venir, afin que ce bois soit enfin appareillé, c'est-à-dire prêt à l'usage.

Après le gros œuvre, les ornements. C'est ici qu'interviennent l'art de la menuiserie et son cortège d'appellations poétiques. Une niche permettant d'accueillir un lit a un nom, alcôve, mot désormais passé dans le langage courant. Sous la maison, il y a souvent une cave. Afin de l'aérer, le menuisier pratique une ouverture longue et étroite dans la porte qui y mène. C'est une barbacane. Mais pour que cette porte soit plus solide, on y pose une barre de bois destinée à bien maintenir les planches entre elles. Il s'agit d'une écharpe. Pour donner un rendu plus doux au toucher, on utilise un fer de varlope, qui n'est pas une injure, mais un outil permettant de mieux polir le bois. D'autres finitions peuvent également se faire à colle, ce qui oblige à aller à la sorbonne, le lieu où l'on chauffe cette colle et non point la fameuse université.

Maçonnerie : les mots pour bâtir

Si l'usage de plus en plus généralisé du ciment et du béton armé a quelque peu fait perdre à cette profession son charme langagier, les mots de jadis sont toujours là. Ainsi parle-t-on toujours d'acrotère pour désigner une balustrade en bord de terrasse. Quant aux murs de clôture, érigés au bord des rivières, on y trouvera des chantepleures permettant de laisser entrer et sortir l'eau, en cas de débordement. Ces murs, afin qu'ils aient belle allure, auront vu leurs pierres ébousinées, c'est-à-dire soigneusement débarrassées des restes de terre et autres salissures. Pour un rendu impeccable, il est conseillé d'éviter les pierres filardeuses, car zébrées de lignes colorées, à moins, évidemment, de travailler comme marbrier. En revanche, il convient de consciencieusement gobeter l'ensemble à la truelle et au mortier, afin d'obtenir des joints impeccables.

Mais pour que les tâches soient menées à bien, encore faut-il disposer d'un bon équipage, soit l'ensemble des outils et machines nécessaires à toute construction digne de ce nom ; une moufle, par exemple, qui n'est autre que l'ancêtre des grues actuelles.

Le "louchébem" des bouchers

Depuis 1876, la corporation des bouchers, non contente d'avoir ses expressions à elle, s'offre le luxe d'une langue spécifique, le louchébem. Si l'on en croit le lexicographe (1874-1971), auteur du *Dictionnaire historique des argots français* (Larousse, 1965), le lou-

“La construction de Saint-Denis”, enluminure du XIVe siècle des “Grandes Chroniques de France”.

AKG-IMAGES / BRITISH LIBRARY

PARLEZ-VOUS LE JOURNALISTE ?

« J’ai sorti la nécro du frigo où il était au marbre; tu pourrais me le mettre en chandelle ou en rez-de-chaussée sur la der en veillant bien à lui coller un chapeau ? Je te prie de faire attention, car la dernière fois que tu as monté les légendes, tu m’as fait un mastic et deux veuves! »

À moins d’être de la profession, ce texte demande quelques explications.
Nécro: article consacré à un défunt.
Frigo: là où sont conservés les articles relatifs aux personnalités dont on sait qu’elles sont susceptibles de disparaître prochainement.
Marbre: là où sont stockés les articles écrits d’avance.
Chandelle: article mis en page sur une colonne en hauteur.
Rez-de-chaussée: article mis en page en bas de page.
Der: dernière page.
Chapeau: lignes d’introduction placées entre le titre et l’article.
Légende: phrases accompagnant les photos.
Mastic: inversion de deux phrases ou deux paragraphes.
Veuve: ligne se promenant seule en haut d’une colonne.
N. G.

AKG-IMAGES ; DEAGOSTINI/LEEMAGE

“Le boucher”, gravure du XVII^e siècle. Ci-dessous : “La boutique du tailleur”, dessin italien du XVIII^e siècle. Page de droite : apache (surnom des voyous parisiens), au début du XX^e siècle.

chébem consiste en *« une déformation des mots dans laquelle on substitue le* l *à la consonne initiale de la première syllabe ou — si le mot commence par un* l *ou une voyelle — de la syllabe suivante et rétablit, en fin de mot, la consonne étymologique avec un suffixe libre »*. Exemple: “argot” se dira largomuche et “monsieur”, lesieumic. Au bistrot, au lieu d’annoncer: “Patron, un café!”, on lancera donc: “Latronpuche, un laféquès!” Et, en sortant, n’oubliez surtout pas de laisser un louboirpem, pardon (lardopem), un pourboire…

Hormis aux bouchers, qui l’emploient encore aujourd’hui en petit comité, le louchébem a beaucoup servi dans la Résistance, afin de tromper les spécialistes allemands du décryptage.

À noter qu’il peut arriver à tout un chacun de parler louchébem sans le savoir, tel M. Jourdain et la prose. Sont ainsi passés dans le langage presque courant loucedé (en douce), larfeuille (portefeuille), loufiah (filou) ; à loilpé (à poil).

Tailleurs : une langue sans faux plis

Si le matériel du couturier peut paraître modeste — tissu, ciseaux, fil et aiguille —, les vocables permettant de pratiquer cet art sont, eux, d’une grande richesse. Rien que pour un simple pantalon, faut-il savoir que le porte-ardillon est une petite boucle de tissu au niveau de la fermeture où l’on glisse la pointe

métallique de la ceinture pour la maintenir bien en place, et que la ganse est la bande de tissu recouvrant les coutures intérieures afin de les rendre plus solides. Quant à la poche passepoilée, il s'agit d'une poche arrière dont l'ouverture consiste en une fente bordée, précisément, de ganses. Ensuite, le pantalon est ou pas carotte, soit cette coupe ample au niveau de la cuisse pour ensuite s'affiner à celui du genou. Ne reste plus que les finitions, à condition toutefois qu'elles soient sartoriales, c'est-à-dire relevant de l'excellence, à la façon des grands tailleurs italiens, *sarto* signifiant "tailleur" dans la langue de Dante.

Pour le reste, il ne reste plus qu'à décatir, soit préparer le tissu avant de le couper avant assemblage final, tout en se méfiant bien de l'embu, ce surplus de tissu qu'il faudra répartir dans la couture, afin d'éviter les plis disgracieux, et d'ensuite ranger le perroquet, cet instrument permettant de dessiner des arrondis parfaits sur le patron, terme couramment usité, c'est-à-dire le plan du vêtement.

CCI / BRIDGEMAN IMAGES

CE "VERLAN" QUI REMONTE AU… XII[e] SIÈCLE

Avant de devenir en partie l'argot des actuelles racailles, le verlan (pour mot à l'envers) a connu d'autres lettres de noblesse. Ainsi, au XII[e] siècle, le poète Béroul, auteur d'une version archaïque du *Roman de Tristan et Iseut*, transforme-t-il parfois le nom de Tristan en "Tantris". En 1690, Antoine Furetière, dans son *Dictionnaire universel*, définit de la sorte le mot "verjus": *« On dit c'est verjus ou jus vert pour dire, c'est la même chose. »* N. G.

L'argot, langue des voyous

Même s'il s'agit d'un drôle de métier, voyou en est indubitablement un. En 1596, Pechon de Ruby publie *La Vie généreuse des Mercelots, Geuz et Boesmiens*, récit qui met en scène les vagabonds d'alors, et rédigé en ce jargon qui leur permet d'échanger entre eux sans être compris du commun. Mais comme "mendier" se dit argoter, on parlera d'argot au lieu de "jargon" dès le XVII[e] siècle.

La paresse étant mère de tous les vices, ces gueux sont souvent en délicatesse avec la loi, et c'est sans surprise que l'argot devient la langue quasi officielle du peuple des voyous. D'où l'inflation de termes fleuris désignant ses préoccupations premières que sont l'argent (plus de 80 synonymes), le sexe (plus de 20) et les policiers (près de 30). Si ces derniers sont souvent affublés des sobriquets de poulets, perdreaux, poulardins ou poulagas, c'est tout simplement parce qu'avant de devenir le siège de la Police judiciaire le 36 quai des Orfèvres était l'un des plus grands marchés aux volailles de Paris.

Dans *Les Misérables*, Victor Hugo s'exclame ainsi: *« L'argot, c'est le verbe devenu forçat! »* Côté littéraire, l'argot connaît une certaine reconnaissance avec trois auteurs qui consacrent une large partie de leur œuvre à la voyoucratie: Albert Simonin, Alphonse Boudard et Frédéric Dard. Il est à noter que le père de San Antonio est le seul du trio à n'être pas passé par la case prison. ●

V O Y A
D E
E R D . C O

À l'école des classiques

Contes, romans, fables, poésies… Nulle langue n'a porté aussi loin et n'a été portée aussi haut par ses plus illustres serviteurs. Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Proust, Balzac…: rencontre avec certains des plus emblématiques de nos grands auteurs. Et de leurs œuvres immortelles.

Bibliothèque de classiques français. Un extraordinaire patrimoine national.

NATHANIEL NOIR/ALAMY STOCK PHOTO

Il était une fois la littérature française

Depuis la naissance de notre langue, à la Révolution, poètes et écrivains ont créé la littérature française, parfois au prix de débats animés. Brève histoire de notre héritage.

Par Yves Kerhuon

Les riches heures de la littérature médiévale

Les premiers textes profanes de notre littérature sont les chansons de geste, poèmes épiques chantés par des jongleurs itinérants qui s'accompagnent de la vielle. Le plus ancien qui nous soit parvenu, *La Chanson de Roland* (XIe siècle), célèbre les hauts faits et la mort au défilé de Roncevaux du comte Roland, neveu de Charlemagne, au terme d'un combat homérique opposant l'arrière-garde de l'armée franque à des centaines de milliers de Sarrasins.

À partir du XIIe siècle se développe une littérature courtoise qui fait plus de place à l'amour et où la Dame devient la suzeraine du chevalier et du poète. C'est le cas des romans "à l'antique" inspirés de personnages de l'Antiquité, tel que *Le Roman d'Alexandre*, et plus encore des romans bretons, construits autour de la légende arthurienne, qui inspirent notamment Chrétien de Troyes. C'est aussi à cette source que puise Marie de France pour composer ses lais (*Le Chèvrefeuille*, *Le Laostic*, *Les Deux Amants*…) à la cour d'Henri II d'Angleterre et d'Aliénor d'Aquitaine.

Cependant, avec l'essor des communes et l'émergence de la bourgeoisie se développe une autre littérature, souvent satirique, à travers les fabliaux, les contes moraux, et *Le Roman de Renart*. Ainsi, *Le*

Jeune filles et troubadour, par John William Waterhouse (1916).

BRIDGEMAN IMAGES

Roman de la Rose, commencé par Guillaume de Lorris sous le signe de l'amour courtois, est terminé sur un ton très différent par Jean de Meung, bourgeois misogyne, qui s'attire les critiques de la poétesse Christine de Pisan. Autre grand succès populaire, la chantefable *Aucassin et Nicolette* conte les amours d'une captive sarrasine et d'un jeune chevalier. Au XIII^e^ siècle, la poésie de Rutebeuf (*Le Dit des Ribauds de Grève*, *Le Dit des Béguines*…) annonce déjà par certains accents celle de François Villon, dont les poèmes, composés au XV^e^ siècle (*La Ballade des dames du temps jadis*, *Les Regrets de la belle heaulmière*, *La Ballade pour prier Nostre*

"Seigneurs, vous plaît-il d'entendre un beau conte d'amour et de mort ? C'est de Tristan et d'Iseut la reine. Écoutez comment à grand'joie, à grand deuil ils s'aimèrent, puis en moururent un même jour, lui par elle, elle par lui."

Tristan et Iseut (XII^e^ siècle, traduit en français contemporain).

ANCIENS CONTRE MODERNES

Le XVII^e siècle se clôt sur une querelle, celle des Anciens et des Modernes. Ces derniers, groupés autour Charles Perrault, soutiennent que les écrivains de leur époque n'ont rien à envier à ceux de l'Antiquité. Les Anciens défendent la thèse inverse. Ils sont conduits par Boileau et comptent dans leurs rangs La Fontaine, Racine, Molière et La Bruyère. Tous ces messieurs se donnent de furieux coups de plume, jusqu'à ce que le prêtre janséniste Antoine Arnaud parvienne à les réconcilier, en août 1694. La querelle rebondira et se prolongera au XVIII^e. É. L.

Dame…), comptent parmi les plus beaux de notre littérature.

Au XV^e siècle aussi, un grand seigneur s'illustre par la poésie faute d'avoir pu le faire par les armes: blessé et pris à Azincourt, Charles d'Orléans passe vingt-cinq ans en captivité en Angleterre. Ses poèmes expriment sa nostalgie du pays et l'espoir *« de voir France que mon cœur aimer doit »*.

Par ailleurs, les premiers prosateurs en langue française apparaissent, chroniqueurs et grands témoins comme Geoffroi de Villehardouin (*La Conquête de Constantinople*), Joinville (*Vie de Saint Louis*), Froissart (*Chroniques*) ou Commynes (*Mémoires*, sur le règne de Louis XI). Dans un style beaucoup plus polémique, Alain Chartier (*Le Quadrilogue invectif*) pleure sur les malheurs de la France pendant la guerre de Cent Ans.

De l'humanisme au classicisme

Les XIV^e et XV^e siècles avaient été marqués par la guerre de Cent Ans; au XVI^e, les guerres d'Italie et de Religion ont aussi des conséquences sur les arts. S'y ajoute le développement de l'imprimerie à caractères métalliques, apparue en France en 1470.

La Renaissance est marquée par les échanges avec l'Italie. La redécouverte de l'Antiquité donne naissance à l'humanisme, mouvement encouragé par François I^er qui fonde en 1530 le Collège des lecteurs royaux. Toutefois, la rupture avec le XV^e siècle n'est pas brutale et Clément Marot, poète officiel de François I^er, reste en partie l'héritier des "Grands Rhétoriqueurs". La rupture est plus nette lorsque Joachim Du Bellay publie, en 1549, *Défense et Illustration de la langue française*. La Pléiade, qu'il crée avec Ronsard et cinq autres poètes, jette aux orties les "épiceries" anciennes — rondeaux, ballades, chants royaux et virelais — au bénéfice de formes nouvelles importées d'Italie comme l'ode et le sonnet. Il s'agit de donner à la langue française un nouveau lustre, en l'enrichissant et en imitant les Anciens (Virgile, Horace…). Ronsard devient le poète officiel des rois Henri II et Charles IX.

La poésie fleurit aussi à Lyon, avec Maurice Scève, Antoine Héroët et Louise Labé, la "Belle Cordière". C'est également dans cette ville qu'en 1532 François Rabelais publie *Pantagruel*. Prêtre et médecin, Rabelais affirme que *« mieux est de ris que de larmes écrire,/Pour ce que rire est le propre de l'homme »*. Mission accomplie. Toutefois, son œuvre ne se résume pas à une farce et lui vaudra quelques déboires avec la Sorbonne. Les noms de ses héros géants, Pantagruel et Gargantua, ont été déclinés en adjectifs et les moutons de Panurge sont entrés à la bergerie des expressions françaises.

Rabelais condamnait les guerres picrocholines, absurdes et agressives. Le Périgourdin Montaigne, né en 1533, n'aime pas plus les conflits, en ce siècle où les guerres de Religion ensanglantent la France. *« Pour moi donc, j'aime la vie et la cultive telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer »*, dit-il. À l'opposé, le huguenot Agrippa d'Aubigné, né en 1552, vit et écrit la plume et l'épée à la main. *Les Tragiques* sont à son image, une œuvre de combat. Il meurt en 1630, mécontent du retour d'Henri IV au catholicisme, sans se douter qu'avant la fin du siècle sa petite-fille, la très catholique Mme de Maintenon, épouserait le roi Louis XIV.

« Enfin Malherbe vint », écrira Boileau *(lire page 17)*. Poète officiel d'Henri IV, de Marie de Médicis puis de Louis XIII, Malherbe est un technicien de la langue, aux yeux duquel l'harmonie et la clarté comptent

LE THÉÂTRE, DÈS LE MOYEN ÂGE

N'en déplaise à Boileau, qui prétendra au XVII^e siècle que *« De nos dévots aïeux le théâtre abhorré/Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré »*, le théâtre est très pratiqué au Moyen Âge. Qu'il s'agisse de mystères — scènes tirées de l'histoire sainte — ou d'un répertoire comique, soties, moralités ou farces (*La Farce de Maître Pathelin*…), c'est un spectacle populaire, joué par des acteurs d'occasion. Pas toujours sans danger: selon Paul Guth, il arrive que des spectateurs attendent Judas à la sortie pour l'étriper! É. L.

GRANGER / BRIDGEMAN IMAGES

Gargantua, illustré par Gustave Doré (1873).

plus que l'inspiration et le lyrisme. Tranchant, il récuse la Pléiade, ne conserve rien de Ronsard et ouvre la voie au classicisme du Grand Siècle. Après lui, Boileau, en 1674, taille lui aussi des croupières à Ronsard, tout en développant une vision assez sommaire du Moyen Âge: *« Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,/Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers./Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode, /Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode… »* Il fixe les règles de la beauté classique, qui dérive du vrai. Le classicisme triomphe aussi au théâtre, avec Corneille *(lire page 52)* et Racine *(lire page 54)*, la tragédie se pliant à la règle des trois unités de temps, de lieu et d'action; Molière *(lire page 56)*, quant à lui, déclare que les règles lui importent moins que l'avis du public.

À côté du classicisme, subsiste une littérature précieuse, et surtout un courant baroque auquel se rattachent des écrivains aussi divers qu'Honoré d'Urfé, auteur de *L'Astrée*, et Mathurin Régnier.

Le XVII^e^ siècle est aussi celui de La Fontaine *(lire page 58)*, de Descartes, de Bossuet, de Pascal, de Mme de Sévigné et de La Rochefoucauld, pour ne citer qu'eux. La Bruyère et Fénelon ouvrent déjà la porte sur le siècle des Lumières…

Le siècle des Lumières et de la Révolution

Au XVIII^e^ siècle comme au temps du Roi-Soleil, la France rayonne culturellement sur l'Europe; mais on change de Lumières. Ce siècle de raisonneurs n'a pas de grand poète — jusqu'à Chénier. Quelques romanciers connaissent de beaux succès, comme Lesage (*Histoire de Gil Blas de Santillane*), Marivaux (*Le Paysan parvenu*), l'abbé Prévost (*Manon Lescaut*). Mais l'époque est surtout saisie par le prurit de la "philosophie" et de la politique, qui démange les Encyclopédistes: Voltaire *(lire page 38)*, Diderot, D'Alembert, Duclos, Marmontel, Condillac, Helvétius, d'Holbach… Jean-Jacques Rousseau, en butte à l'hostilité de Voltaire, fait quelque peu bande à part. Cet asocial bâtisseur d'utopie exploite le mythe du bon sauvage corrompu par la société. Son *Contrat social*, qui s'ouvre sur une déclaration à l'emporte-pièce — *« L'homme est né libre et partout il est dans les fers »* — aboutit à soumettre l'individu à l'État.

"La raison est à l'égard du philosophe ce que la grâce est à l'égard du chrétien. La grâce détermine le chrétien à agir, la raison détermine le philosophe."

Diderot, "Encyclopédie", article « Philosophe » (1751).

Les Lumières préparent les esprits à la Révolution. À la fin du siècle, le talent littéraire est pourtant du côté des royalistes, avec Rivarol, qui publie en 1790 un *Petit Dictionnaire des grands hommes de la Révolution*. Mais le polémiste a pris la précaution d'émigrer; ce n'est pas le cas du plus grand poète du siècle, André Chénier, envoyé à l'échafaud le 7 thermidor an II *(lire page 95)*.

FRÉRON, VICTIME DE VOLTAIRE

Face aux "philosophes", les défenseurs de la monarchie et du catholicisme ne trouvent pas de soutien. Au contraire, à la demande de Voltaire, dont la tolérance est des plus limitées, Jean Fréron est persécuté par Malesherbes, directeur de la Librairie (la censure royale).
Voltaire lui avait décoché une épigramme fameuse: ***« L'autre jour au fond d'un vallon, /Un serpent piqua Jean Fréron./Que croyez-vous qu'il arriva?/Ce fut le serpent qui creva. »*** **C'est l'inverse qui se produit: en mars 1776, Fréron meurt, un mois après l'interdiction de son journal,** ***L'Année littéraire*****. É. L.**

Du romantisme au réalisme

« Ce siècle avait deux ans! Rome remplaçait Sparte,/Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte », a écrit Victor Hugo en évoquant sa propre naissance, en 1802. La littérature est pauvre sous l'Empire, mais cette année est aussi celle où Chateaubriand publie *Le Génie du Christianisme*, une œuvre déjà romantique.

C'est également au romantisme que se rattachent les quatre mousquetaires du romantisme, Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo et Alfred de Musset, enfant prodige mais blessé: *« Poète, prends ton luth; c'est moi, ton immortelle,/Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,/Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,/ pour pleurer avec toi descend du haut des cieux. »*

Deux autres grands courants irriguent les lettres françaises au XIXe siècle, le réalisme et le symbolisme.

Le premier est illustré par Balzac *(lire page 62)* et, assez différemment, par Stendhal et Flaubert *(lire page 66),* qui s'inspirent de faits réels pour construire leurs romans. Flaubert recourt même à une documentation importante pour "coller" autant que possible à la réalité.

En marge du réalisme, le naturalisme est ainsi défini par Émile Zola: *« Le roman expérimental* (…) *substitue à l'étude de l'homme abstrait, de l'homme métaphysique, l'étude de l'homme naturel, soumis aux lois physico-chimiques et déterminé par les influences du milieu. »* Maupassant, Octave Mirbeau, Alphonse Daudet et les Goncourt se rattachent aussi à ce courant, sans en donner, heureusement, une définition aussi technique…

La bonne et luxuriante langue française

Succédant au Parnasse, qui, avec Théophile Gautier, Heredia ou Leconte de Lisle, défendait la doctrine de "l'art pour l'art", le symbolisme est représenté par Jean Moréas, Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, Théodore de Banville, Barbey d'Aurevilly, Villiers de L'Isle-Adam. Dans le manifeste du mouvement, publié en 1886, Moréas souhaite revenir à *« la bonne et luxuriante et fringante langue française d'avant les Vaugelas et les Boileau-Despréaux, la langue de François Rabelais et de Philippe de Commines, de Villon, de Rutebeuf et de tant d'autres écrivains libres… »* Il quitte toutefois le symbolisme pour fonder, en 1892, l'école romane, puis se tourne vers le néoclassicisme.

Il existe bien sûr des passerelles entre ces courants, où tous les auteurs ne se retrouvent d'ailleurs pas. Le XIXe siècle foisonne d'écrivains: citons George Sand, Nerval, Jules Verne, Dumas père et fils, Edmond Rostand, Mérimée *(lire page 30)*, Lamennais, Comte, Renan, Tocqueville…; sans compter les historiens, Taine, Michelet, Sainte-Beuve, Fustel de Coulanges, Augustin Thierry. S'y ajoute encore la littérature régionaliste, avec Mistral et le Félibrige, La Villemarqué et le *Barzaz Breiz*. Et la liste est loin d'être exhaustive. André Gide fait paraître *Les Nourritures terrestres* en 1895, et Paul Claudel ses premières pièces de théâtre à la fin des années 1880. Le XIXe siècle se prolonge jusqu'en 1914. Pendant cette Belle Époque, Henri de Régnier, Francis Jammes, Paul Fort, Saint-Paul Roux, Pierre Louÿs, les Belges Maurice Maeterlinck et Émile Verhaeren, prolongent le symbolisme. Charles Maurras *(lire page 114)*, Léon Daudet *(lire page 90)* et Jacques Bainville, qui animeront l'Action française, Paul Bourget, portent les couleurs du royalisme; Maurice Barrès *(lire page 112)* publie à la charnière du siècle la trilogie du *Roman de l'énergie nationale*. Anatole France, dont la notoriété est solidement assise, fait paraître *Les dieux ont soif* en 1912.

Alfred Jarry donne naissance au père Ubu en 1896 et Apollinaire annonce déjà le "surréalisme" — en créant le mot. C'est aussi pendant ces quatorze premières années du nouveau siècle que Péguy et Proust produisent l'essentiel de leurs œuvres, qu'Alain-Fournier publie *Le Grand Meaulnes* et Barrès *La Colline inspirée*.

"Quand Gervaise s'éveilla, vers cinq heures, raidie, les reins brisés, elle éclata en sanglots. Lantier n'était pas rentré."

Emile Zola, "L'Assommoir" (1877)

AKG-IMAGES/LESSING

“Un coin de table”, par Henri Fantin-Latour (1872). Assis, de gauche à droite : Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Léon Valade, Ernest d’Hervilly, Camille Pelletan ; debout, de gauche à droite : Pierre Elzéar, Émile Blémont et Jean Aicard.

Le temps du foisonnement

La Grande Guerre interrompt cet élan littéraire, mais il est relancé après l’armistice, d’abord par les survivants de la génération du feu, à travers les romans de René Benjamin (*Gaspard*), Henri Barbusse (*Le Feu*), Drieu la Rochelle (*La Comédie de Charleroi*), Roland Dorgelès (*Les Croix de bois*), tandis que Maurice Genevoix en rapporte un témoignage poignant dans *Ceux de 14*.

L’entre-deux-guerres tient les promesses de la Belle Époque. Les nouvelles générations découvrent Proust, mort en 1922 après avoir obtenu le prix Goncourt en 1919 pour *À l’ombre des jeunes filles en fleurs*. Paul Valéry publie l’essentiel de son œuvre poétique (*La Jeune Parque*, *Charmes*…). *Les Contrerimes* de Paul-Jean Toulet, disparu en 1920, paraissent en 1921, *Débarcadères* de Supervielle en 1922. La même année, Paul Morand entre dans la carrière avec *Tendres Stocks*, préfacé par Proust.

Du côté des romanciers, Bernanos publie *Sous le soleil de Satan* (1926) et *Le Journal d’un curé de campagne* (1936). Montherlant livre ses premiers romans, tandis que François Mauriac fait paraître un livre chaque année ou presque, dont *Thérèse Desqueyroux* (1927). Le roman-fleuve est à l’honneur, avec Georges Duhamel (*Les Pasquier*), Roger Martin du Gard (*Les Thibault*), Jules Romains (*Les Hommes de bonne volonté*).

Saint-Exupéry *(lire page 68)* fait découvrir au public l’épopée de l’Aéropostale, tandis que Georges Simenon crée en 1930 le personnage du commissaire Maigret et donne ses lettres de noblesse au roman policier français. Jean Giono *(lire page 120)* publie en 1928 *Colline*, *Un de Baumugnes* en 1929 et *Regain* en 1930. *La Jument verte*, de Marcel Aymé fait scandale en 1933.

Louis-Ferdinand Céline *(lire page 92)*, qui fait paraître *Voyage au bout de la nuit* en 1932, révolutionne le style en utilisant des phrases courtes, hachées, qui semblent restituer un langage parlé et populaire. Julien Gracq ne s’y laisse pas prendre : *« Ce qui m’intéresse chez lui,* dit-il, *c’est surtout l’usage très judicieux, efficace qu’il fait de cette langue entièrement artificielle — entièrement littéraire — qu’il a tirée de la langue parlée. »*

Le théâtre n’est pas en reste, qui bénéficie aussi de ce foisonnement intellectuel et artistique, avec Sacha Guitry *(lire page 78),* Marcel Achard, Jules Romains (*Knock*), Pagnol (*Topaze*, *Marius*, *Fanny*, *César*), Giraudoux (*La guerre de Troie n’aura pas lieu*, Intermezzo), Paul Claudel. Anouilh fait jouer ses premières œuvres.

L’entre-deux-guerres est une époque conflictuelle, bousculée entre le communisme et la montée du nazisme en Allemagne, le Front populaire et la guerre d’Espagne. Parmi les écrivains qui s’engagent, Breton, chef de file du surréalisme, Aragon, Éluard, adhèrent au communisme, Malraux rejoint les républicains espagnols, tandis qu’à droite, apparaissent de jeunes écrivains comme Brasillach, Thierry Maulnier, Pierre Gaxotte.

Après la Seconde Guerre mondiale, qui divisera le monde des lettres, va éclore une nouvelle génération d’écrivains talentueux, avec les Hussard (Nimier, Déon, Blondin, Laurent, *lire page 96*), Jacques Perret ou Jean Raspail *(lire page 98)*, récemment disparu… ●

Corneille, poète discret

Ses héros allient grandeur d'âme, générosité et goût du sacrifice. Quatre siècles après sa naissance, son œuvre fascine toujours.

Par Frédéric Valloire

Pierre Corneille est, semble-t-il, passé de mode au sein de l'Éducation nationale. On peut aujourd'hui passer de la sixième à la terminale sans étudier une seule de ses pièces. Ce Normand serait-il politiquement incorrect, avec son Cid qui court sus aux Maures ? Son Polyeucte qui renverse les idoles ? Ses Curiaces et ses Horaces qui sacrifient leur vie pour leur patrie ? Son caractère était assez éloigné des modèles actuels, si l'on en juge par la description qu'en donna son neveu Fontenelle : *« Mélancolique, d'humeur brusque, et quelquefois rude en apparence, bon père, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié… enclin à l'amour, mais jamais au libertinage…, l'âme fière et indépendante, nulle souplesse, nul manège, beaucoup de probité et de droiture, beaucoup de religion. »*

Dans l'essai qu'il lui consacra, paru au début de l'année 1938, Robert Brasillach, qui voyait en Corneille *« le fondateur même de notre théâtre »*, ouvrit des pistes que d'autres, plus tard, empruntèrent : l'importance des études chez les Jésuites et des lectures de l'adolescent, le goût du romanesque, la parenté avec Shakespeare, beaucoup plus riche que le parallèle convenu avec Racine, et la réhabilitation de pièces mal connues, comédies ou tragédies : *Attila*, *Sertorius*, *Suréna*. Cela, avec une fraîcheur qui dépoussiérait le moraliste sentencieux et scolaire.

Plus récemment, Alain Niderst, professeur honoraire de l'université de Rouen, a consacré à Corneille une biographie parue chez Fayard en 2006, et rassemblé, sans afféterie, dans une langue parfaite, tout ce que l'on sait sur cet auteur à l'heure actuelle.

CORNEILLE, "NÈGRE" DE MOLIÈRE ?

La controverse a été lancée en 1919 par une série d'articles de Pierre Louÿs dans *Comœdia* et *Le Temps*. Selon l'écrivain, *« Molière est un chef-d'œuvre de Corneille »*. Autrement dit, l'auteur du *Cid* et de *Polyeucte* aurait également écrit les principaux succès du premier — comme *L'École des femmes*, *Tartuffe*, *Dom Juan*, Le Misanthrope… —, qui les aurait simplement montés, mis en scène et joués avec sa troupe. D'Henry Poulaille aux universitaires Dominique Labbé, Jean-Paul Goujon et Jean-Jacques Lefrère, nombreux sont ceux qui, depuis lors, ont creusé le sillon tracé par Pierre Louÿs. Quels sont leurs principaux arguments ? À partir de 1643, année où Jean-Baptiste Poquelin reçoit de Pierre Corneille son nom de théâtre — Moliere (sans accent) —, les destins des deux hommes ne vont cesser de se croiser, le premier jouant les pièces du second, qui l'introduira à la Cour. Comment Molière, à la fois patron de troupe, metteur en scène, interprète et courtisan, trouva-t-il le temps de composer 33 pièces ? D'ailleurs, il n'existe aucun manuscrit de celles-ci. De son côté, Corneille, qui manquait cruellement d'argent, aurait trouvé un intérêt financier à tenir la plume de Molière. Pourtant, aucun de ses contemporains, y compris parmi ses pires ennemis, ne mit en doute la paternité du théâtre de Molière. C'est que, en dépit d'incontestables emprunts, celui-ci est bel et bien unique. Du reste, remarque Michel Mourlet, comment Corneille, *« l'auteur résolument le plus chrétien de notre répertoire dramatique avec Bernanos et Claudel »*, aurait-il pu composer l'œuvre *« du moins mystique des hommes »* ? Quant aux manuscrits, l'usage était de les détruire une fois le texte imprimé. C. B.

“Le Cid”, au théâtre Marigny, en 1994, avec Christiana Réali et Jacques Spiesser.

VICTOR/ARTCOMPRESS VIA LEEMAGE

Au passage, il corrige quelques légendes, celle du Corneille épique alors qu’il souhaitait respecter la vérité historique ou celle de la mort misérable. Et ce Corneille devient complexe, plus profond, plus surprenant. On le croit tout d’une pièce. Erreur : c’est le confondre avec ses héros. Comment cet avocat de province qui ne plaida presque pas, comment cet homme timide, gauche même, s’éleva aux plaidoiries littéraires les plus sublimes et réussit une fulgurante ascension sociale ? En étant écrivain : trente-trois pièces en quarante-cinq années, où sans cesse il se renouvelle, inventant des formes nouvelles de théâtre ; et une traduction en vers de *L’Imitation de Jésus-Christ* qui connut d’innombrables rééditions. En sachant, ses préfaces le montrent, s’adapter et gagner, malgré quelques échecs, la faveur du public et des puissants. Corneille servit la politique de Richelieu, de Mazarin, de Fouquet et de Louis XIV. Non par servilité, mais parce qu’il considérait que la loi du cœur et des passions doit s’effacer devant le cours du monde et que la sagesse est d’accepter la société telle qu’elle est, avec ses rois et ses puissants que la Providence a voulus. Et s’il existe une morale cornélienne, ce serait celle-ci : garder les yeux ouverts sur les désordres et les insuffisances du réel et, malgré tout, l’accepter entièrement. Ce qui se traduit pour son héraut, que les passions ont tenté, par s’agenouiller devant le roi et devant Dieu. ●

Le génie de Racine

Pour beaucoup, l'auteur d'"Andromaque" est le plus grand poète français. Il est aussi et surtout notre plus grand dramaturge.

Par Jean-Luc Jeener

AKG-IMAGES / DE AGOSTINI PICTURE LIB. / G. DAGLI ORTI

Douze pièces, dont six absolument parfaites (*Andromaque*, *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet*, *Iphigénie*, *Phèdre*), et c'est quasiment tout pour sa gloire. Racine, l'anti-Shakespeare, c'est le sommet absolu du génie théâtral français. Il a porté au sommet — et c'est plus qu'un oxymore — la liberté dans la contrainte géniale de la règle des trois unités : de lieu, de temps et d'action. En ce sens, *Bérénice*, pour parler d'abord de celle que je mets au-dessus de tout, est un chef-d'œuvre indépassable. *Titus Berenicem invitus invitam dimisit*. Tout est dit et cela fait une pièce unique dans sa perfection : Titus quitta Bérénice malgré lui, malgré elle. Dans un lieu et dans un temps clos qui permettent une concentration dense comme une petite bombe atomique, le drame se déroule. L'évolution dramatique est dans la montée de l'émotion, qui arrive à son comble dans le dernier acte. Et puis il y a des vers qui atteignent au sublime : *« Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,/ Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?/ Que le jour recommence, et que le jour finisse,/ Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,/ Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ? »*

Un maître en psychologie et connaissance du cœur humain

On comprend alors que d'aucuns puissent le prendre pour le plus grand poète français ; et la tentation est grande effectivement de le mettre en scène en privilégiant la beauté et la musicalité des vers. Ce qui serait (et qui est) une grave erreur, car c'est alors redondant et créateur d'ennui. Racine, en effet, c'est aussi et surtout un maître en psychologie et en connaissance du cœur humain. Ses personnages pourraient être nos frères ; et s'ils s'expriment en alexandrins, c'est parce que c'est leur langue, une langue magnifique, le Racine, qui dit tout de l'homme.

Racine, avec ses vers de douze pieds, utilise très peu de vocabulaire mais avec une aussi grande précision que peuvent le faire l'italien ou le français courant. Le lire, en revanche, et même à voix haute comme le faisait, par exemple, naguère, la bonne société

Racine, par François de Troy, musée du Breuil de Saint-Germain, Langres.

anglaise, c'est savourer en priorité cette musicalité qui a fait sa gloire dès sa deuxième pièce, *Alexandre* (qui, comme *La Thébaïde* — sa première —, est bien meilleure que ce que l'on dit). Mais, répétons-le, le réduire à son génie de versificateur, c'est passer à côté de sa violence, de sa sensualité, de l'immense souffrance de ses personnages, de sa quête spirituelle aussi. Qui a mieux parlé de sensualité et même de sexe que Racine dans Phèdre, de meurtre et de folie dans *Andromaque*, d'amour paternel et de sainteté dans *Iphigénie*, de passion aveugle dans *Bajazet*? Même *Mithridate*, plus bavard, moins abouti, nous parle intelligemment de politique.

Racine arrête d'écrire du théâtre après *Phèdre*. Il est devenu historiographe du roi et, après une vie quelque peu dissolue, cherche son salut et fait un retour vers la foi janséniste dans laquelle il a été éduqué. Douze ans après (1689), ses deux pièces religieuses de commande, *Esther* et *Athalie*, malgré de très beaux vers, sont bien loin de son génie… ●

"PHÈDRE" OU L'AMOUR INTERDIT

Croyant que son époux le roi Thésée est mort, Phèdre déclare son amour à Hippolyte, né de l'union de Thésée et d'une reine des Amazones et rival potentiel de son propre fils pour le trône d'Athènes.

Et je vais… Ah, cruel! tu m'as trop entendue!
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Eh bien! connais donc Phèdre et toute sa fureur:
J'aime! Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison;
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang;
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé:
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé;
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins?
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins;
Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché dans les feux, dans les larmes:
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder…
Que dis-je? cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire?
Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
Je te venais prier de ne le point haïr:
Faibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime!
Hélas! je ne t'ai pu parler que de toi-même!
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour:
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'Univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte!

Phèdre, *Jean Racine.*

"Tous mes moments ne sont qu'un éternel passage de la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage."

Jean Racine, "Bérénice", V, 4 (1670)

Lire Molière

S'il faut aller voir ses pièces jouées au théâtre, son œuvre, en tout cas une partie de celle-ci, peut et doit aussi s'apprécier par la lecture. Un plaisir de gourmet…

Par Jean-Luc Jeener

C'est évidemment une lapalissade que de dire que le théâtre est fait pour être joué. Le verbe sert à l'incarnation d'un personnage qui prend vie sur scène. Et c'est le rôle du metteur en scène que d'aider à ce passage. Mais un metteur en scène, on l'oublie trop, c'est d'abord un lecteur qui a rêvé sa mise en scène avant qu'elle puisse s'incarner. Ainsi, chaque lecteur de théâtre — et c'est une expérience formidable à faire — est-il son propre metteur en scène. Et, avec Molière, c'est pain bénit. Il n'y a pas une réplique, pas une situation, pas un personnage qui n'incite pas à rêver et à voir.

On lit, par exemple, la scène extraordinaire de l'acte IV du *Misanthrope* entre Alceste et Élimine et on voit ce qui se passe : l'intelligence et la rouerie de Célimène (mais aussi sa modernité), le désespoir amoureux d'Alceste et sa profonde tendresse. C'est d'une telle vérité, d'une telle évidence que chacun peut projeter ce qu'il connaît de la vie, et parfois même ce qu'il a vécu.

Il peut le lire tout haut ou avec un ou une partenaire et, tout de suite, le verbe prend chair, une situation s'impose, les personnages existent. Mais même en lecture muette, le génie du verbe de Molière fait son œuvre : des images naissent, le sens s'éclaire. Ce peut être encore — disons-le aussi —, pour le lecteur habitué du théâtre, l'occasion de retrouver des évidences psychologiques et de balayer de son souvenir quelques mises en scène que l'on peut qualifier d'escroqueries, comme celle d'Antoine Vitez ou, plus récemment, de Peter Stein…

Tartuffe, L'Ecole des femmes, L'Avare, Dom Juan…

Bref, lire Molière au coin du feu, c'est un plaisir de gourmet, celui de s'émouvoir et de rire tout seul comme seuls de très rares auteurs le permettent. Cela étant dit, toutes les pièces de Molière ne se prêtent pas de la même façon à la lecture. Va pour les chefs-d'œuvre : *Le Misanthrope*, donc, *Tartuffe*, *L'École des femmes*, *Dom Juan*, *Les Femmes savantes*, *La Critique de l'École des femmes*. Voire *George Dandin* et

"PESTE SOIT DU BARAGOUINEUX !"

Dans* Les Fourberies de Scapin*, celui-ci, valet de Léandre, se venge du père de ce dernier, Géronte, en le persuadant de se cacher dans un sac pour échapper à de prétendus spadassins. En profitant pour appliquer sur le sac des coups de bâton, il feint de dialoguer avec un bretteur basque imaginaire dont il imite le patois…

« Dites-moi un peu fous, monsir l'homme, s'il ve plaist, fous savoir point où l'est sti Gironte que moi cherchair ?
— Non, Monsieur, je ne sais point où est Géronte.
— Dites-moi-le vous frenchemente, moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulemente pour li donnair un petite régal sur le dos d'une douzaine de coups de bâtonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de son poitrine.
— Je vous assure, Monsieur, que je ne sais pas où il est.
— Il me semble que j'y fois remuair quelque chose dans sti sac.
— Pardonnez-moi, Monsieur.
— Li est assurément quelque histoire là-tetans.
— Point du tout, Monsieur.
— Moi l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans sti sac.
— Ah ! Monsieur, gardez-vous-en bien. (…)
— Toi faire le trôle. (Donnant des coups de bâton sur le sac et criant comme s'il les recevait.)
— Ahi ! ahi ! ahi ! Ah ! Monsieur, ah ! ah ! ah !
— Jusqu'au refoir. Lêtre là un petit leçon pour li apprendre à toi à parlair insolentemente.
— Ah ! peste soit du baragouineux ! Ah ! »

Molière, si présent dans notre littérature que l'on parle du français, "langue de Molière".

LEONARD DE SELVA/BRIDGEMAN IMAGES

Les Précieuses ridicules. Là, le bonheur est complet. La qualité littéraire offre un socle indiscutable à la lecture.

Avec de grandes œuvres comiques comme *L'Avare*, *Le Bourgeois gentilhomme*, *Le Malade imaginaire* et même *Les Fourberies de Scapin*, la dimension scénique l'emporte et la lecture risque déjà d'être un peu plus décevante. C'est encore plus vrai avec les farces comme *Le Médecin volant*, *La Jalousie du Barbouillé*, *Le Docteur amoureux* ou *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*. Et, bien sûr, avec les féeries à grand spectacle, souvent des commandes de Louis XIV, comme *La Princesse d'Élide*, *Les Amants magnifiques* ou même *Monsieur de Pourceaugnac*.

En revanche, il y a des pièces comme *Amphitryon* (même si, récemment, la mise en scène de Stéphanie Tesson n'était pas mal du tout) ou *Dom Garcie de Navarre* qu'on a certainement plus de plaisir à lire qu'à voir jouer tant, dans l'écriture, la littérature l'emporte sur le théâtre. D'ailleurs, *Dom Garcie de Navarre* — et ce n'est pas un hasard — n'est quasi jamais mis en scène. On pourrait le dire aussi — même si c'est injuste — avec *L'École des maris*. Molière écrit comme s'il faisait la mise en scène. C'est la marque des très grands dramaturges, qui ont une connaissance charnelle du théâtre et de ses non-dits. Et c'est peut-être pourquoi, paradoxalement, on peut le lire avec facilité. Comme s'il nous avait mâché le travail, en quelque sorte… ●

"L'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus."

Molière, "Dom Juan" (1665).

"Le Corbeau et le renard", par Dagnielie, Tjienke.

Quoi de neuf? La Fontaine!

Il est le poète français le plus aimé. Mais aussi l'un de ceux dont la vie nous est la plus méconnue. Que savons-nous exactement du fabuliste du "Corbeau et le Renard"?

Par Philippe Barthelet

Notre Homère, disait Sainte-Beuve, et c'était tout dire. Quelques-uns — Taine, Giraudoux, André Siegfried… — ont gardé de lui ce qu'ils ont pu, au risque de le réduire aux préjugés de leur époque; il suffit pourtant de le prendre au sérieux, ce sérieux homérique qui faisait voir à Pierre Boutang dans ses fables un traité de *« politique sortie du bois »*. Du bois, et non de la cour d'école, car le pire dommage que l'on puisse infliger au premier de nos poètes (avec naturellement les meilleures intentions du monde) est bien cette réduction pédagogique. Mais s'il faut à tout prix parler d'école à son sujet, qu'elle soit au moins buissonnière…

"École" en grec veut dire loisir, repos, et quels meilleurs maîtres que les arbres, ceux des jardins dont La Fontaine est un amateur, comme son roi et comme son ami Fouquet, plus que ceux du *« fond des forêts »* où son loup emporte l'agneau, car, s'il nous propose un art de vivre ensemble — une "politique", dit le philosophe —, c'est en effet une politique sortie du bois; les bois ne sont que l'horizon des jardins, comme à Versailles où il n'ira jamais. Charles-Albert Cingria, voulant qualifier d'un mot La Fontaine, hasarde *« truculent »* et le mot tombe juste: *trux*, en latin "sauvage", soit *silvaticus*, ce qui nous ramène aux forêts. Les mots en savent plus long que nous — et ce n'est pas Erik Orsenna, qui occupe à l'Académie le fauteuil de Littré, qui nous dira le contraire. Dans son livre *La Fontaine, une école buissonnière* (Stock-France Inter, 2018), il nous rappelle que celui-ci, comme son père, a été maître des eaux et forêts de Château-Thierry, et qu'il quittera sa charge *« avec soulagement »*. Les eaux et forêts dont il sera le maître sont d'une nature plus fabuleuse — les dieux lui réservaient cette petite ironie.

Quand, au début du XX^e siècle, sur les rives du Léman, de jeunes poètes voulurent, comme chaque génération poétique, faire chanter la langue pour la rendre de nouveau habitable, le titre qu'ils donnèrent à leur revue fut *Les Pénates d'argile*: c'est Ramuz qui l'ira chercher dans *Philémon & Baucis* de La Fontaine: *« Saluez ces pénates d'argile:/Jamais le ciel ne fut aux humains si facile/ Que quand Jupiter même était de simple bois. »* Cette familiarité, ce plain-pied avec le ciel, la nature en est le témoin, pour jadis comme pour aujourd'hui: ce temps héroïque dont Virgile après Homère fut le chroniqueur, et La Fontaine après Virgile, c'est le temps des héros, soit les demi-dieux, les hommes tenant des dieux d'un côté, et de l'autre des bêtes; *« du temps que les bêtes parlaient »*, de ce temps-là, La Fontaine est le dernier scribe.

Héroïque à sa manière (qui détestait l'emphase et les trompettes), La Fontaine le fut, quand il

240

C'est le nombre de fables écrites par La Fontaine. Le loup y est l'animal le plus présent. Selon un sondage Sofres-*Figaro Magazine* publié en 1995, les trois plus connues des Français sont cependant *Le Corbeau et le Renard*, *La Cigale et la Fourmi* » et *Le Lièvre et la Tortue*.

BRIDGEMAN IMAGES

Buste de La Fontaine, par Houdon, au château de Vaux-le-Vicomte.

défendit jusque devant le roi le surintendant Fouquet disgracié. C'était son mécène et son ami ; le poète avait chanté les nymphes de Vaux d'une plume un peu contrainte, ce Vaux-le-Vicomte qui vaudra à Fouquet le cachot — et à la France, Versailles : Louis XIV se sera royalement revanché. Dans *Le Vicomte de Bragelonne*, Dumas montre La Fontaine à Vaux, attendant le souper en troussant des épigrammes. Serait-ce trop hasarder que de croire que c'est l'animal en Fouquet qui l'a retenu, soit l'écureuil ("*foucquet*" en gallo) qui figure dans ses armes, avec la trop fière devise, ou trop impertinente : "*Quo non ascendet ?*" ("Jusqu'où ne montera-t-il pas ?") Quand Jupiter le foudroie, le ministre trop haut monté se retrouve seul : *« Tous trahirent Fouquet, même les arbres »*, note Erik Orsenna, qui rappelle que ce sont les arbres de Vaux que le roi fit arracher et replanter le long du Grand Canal.

AKF IMAGES / CDA / GUILLEMOT

Il n'est pas nécessaire qu'un écrivain soit lâche, ni servile

Tous, sauf La Fontaine, qui n'ira pas se replanter à Versailles et encourra jusqu'à la ruine — la perte de sa pension — la vindicte du nouveau favori Colbert. Après tout, il n'est pas nécessaire qu'un écrivain soit lâche, ni servile ; "galant" veut dire (toujours selon Littré, le prédécesseur académique de M. Orsenna) *« aimable auprès des dames »* (homme galant) et *« qui a de la probité et de l'honneur »* (galant homme). Au Moyen Âge, "galant" voulait dire brave, ce que l'anglais nous a conservé. La Fontaine était galant dans tous les sens. La vie d'un grand auteur est une leçon de vocabulaire.

Son autre amie et protectrice, Mme de La Sablière, est la destinataire d'un *Discours sur l'âme des animaux* que La Fontaine place à la fin du livre neuvième de ses fables : il est bien dommage qu'il soit à ce point méconnu, nos indignations "animalistes" ou "antispécistes" y trouveraient à se fonder en raison. La Fontaine raille les cartésiens, et leur théorie de l'animal-machine : *« L'animal se sent agité/De mouvements que le vulgaire appelle/Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle/Ou quelque autre de ces états./Mais ce n'est point cela ; ne vous y trompez pas./Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose. »* Les exemples qu'il donne du cerf aux abois, de la perdrix qui feint la blessure, des castors bâtisseurs, de la guerre des furets et des blaireaux et encore, dans *Les Souris & le Chat-Huant*, du hibou nourrissant les souris estropiées sont autant de rappels d'une "raison" qui nous est commune et ne se ramène pas à la raison raisonnante. *« Sur tous les animaux enfants du Créateur/J'ai le don de penser, et je sais que je pense. »* Le cartésianisme résumé en deux vers aboutit à cette *« métaphysique humaniste et subjectiviste »* que décrivait Heidegger et dont les animaux-machines de l'industrie agroalimentaire (l'élevage en batterie, les abattoirs industriels) font aujourd'hui les frais. L'œuvre d'une philosophe comme Élisabeth de Fontenay, *Le Silence des bêtes*, peut s'entendre comme un lointain et savant écho du souci de La Fontaine de défendre les animaux *« enfants du Créateur »*, un enfant, *infans*, étant celui qui ne parle pas, et comment le défendre mieux qu'en lui donnant la parole ? ●

"La Fontaine, une école buissonnière", d'Érik Orsenna, Stock-France Inter, 2018, 210 pages, 17 €.

LA FACILITÉ… À FORCE DE TRAVAIL

Loin d'être un auteur "facile", La Fontaine écrivait et réécrivait ses fables. C'est ainsi, raconte Erik Orsenna, que *« Le 1er septembre 1693, un an et demi avant sa mort, paraît le dernier recueil de ses fables. Par on ne sait quelle négligence coupable de l'éditeur, les manuscrits ont pu être consultés. Et là, coup de tonnerre, stupéfaction ! Ratures, refontes, suppression de paragraphes entiers, réécritures, une fois, dix fois, essais, remords, reprises… Bref, du travail. Un travail immense et méticuleux. (…) Ceux qui s'intéressent à la quantité avaient déjà noté que, pour un "paresseux", La Fontaine avait quand même beaucoup écrit… »* Ph. B.

Les morales méconnues de La Fontaine

Tout le monde, ou presque, connaît les morales de ses fables les plus connues, mais qui connaît les autres? En voici quelques-unes. À méditer.

La méfiance est mère de la sûreté.
Le Chat et un vieux Rat

Laissez dire les sots, le savoir a son prix.
L'Avantage de la science

Le Peuple s'étonna comme il se pouvait faire Qu'un homme seul eût plus de sens Qu'une multitude de Gens.
Testament expliqué par Ésope

Le trop d'attention qu'on a pour le danger Fait le plus souvent qu'on y tombe
Le Renard et les Poulets d'Inde

Il se faut entraider, c'est la loi de nature.
L'Âne et le Chien

Garde-toi, tant que tu vivras, De juger les gens sur la mine.
Le Cochet, le Chat et le Souriceau

Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la Terre, Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.
Le Lièvre et les Grenouilles

Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands Seigneurs:

Où la Guêpe a passé, le Moucheron demeure.
Le Corbeau voulant imiter l'Aigle

En toute chose il faut considérer la fin.
Le Renard et le Bouc

Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi S'abandonner à quelque puissant Roi, Que s'appuyer de plusieurs petits Princes.
Le Bassa et le Marchand

La Mer promet monts et merveilles; Fiez-vous-y, les vents et les voleurs viendront.
Le Berger et la Mer

Ni mon grenier, ni mon armoire Ne se remplit à babiller.
La Mouche et la Fourmi

Et souvent la Perfidie Retourne sur son auteur.
La Grenouille et le Rat

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami; Mieux vaudrait un sage ennemi.
L'Ours et l'Amateur des jardins

Que de tout inconnu le Sage se méfie.
Le Renard, le Loup et le Cheval

Les jours donnés aux Dieux ne sont jamais perdus.
Les Filles de Minée

Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.
La Matrone d'Éphèse

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir. La vieillesse est impitoyable.
Le Vieux Chat et la Jeune Souris

Quiconque est Loup agisse en Loup; C'est le plus certain de beaucoup.
Le Loup devenu berger

Concluons que la Providence Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.
"Jupiter et le Métayer"

Quant aux ingrats, il n'en est point Qui ne meure enfin misérable.
Le Villageois et le Serpent

Laissez-leur prendre un pied chez vous, Ils en auront bientôt pris quatre.
La Lice et sa compagne

Et partout importuns devraient être chassés.
Le Coche et la Mouche ●

Honoré de Balzac, par Louis Boulanger, musée des Beaux-Arts de Tours.

Balzac, le Napoléon des lettres

“Créer, toujours créer ! Dieu n’a créé que pendant six jours !”, confiait-il dans sa Correspondance. Démiurge infatigable, Balzac ne défia pas seulement l’état civil, mais la création.

Par François Bousquet

"Ce que Napoléon a entrepris par l'épée, je l'accomplirai par la plume."

Honoré de Balzac.

Quel tableau que *La Comédie humaine*! Un demi-siècle d'histoire nationale, de la Révolution à l'Empire, de la Restauration à la monarchie de Juillet. Il n'y manque rien, ni les institutions, ni les métiers, ni la religion, ni la politique, ni la vie, ni la mort. Honoré de Balzac peint, cartographie, explore la société. Son sujet, c'est la réalité dans toutes ses dimensions. *« Tous ses livres ne forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir, et marcher et se mouvoir, avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine »*, dira Victor Hugo, qui porta son cercueil jusqu'à sa dernière demeure — le Père-Lachaise.

Balzac veut accomplir avec la société ce que Buffon avait entrepris de faire au siècle précédent avec les mondes animal et végétal. *La Comédie humaine* sera son Jardin des Plantes: elle rassemble l'ensemble des espèces, des types, des caractères. Ayant trop d'énergie pour se contenter d'une vie, il en crée des milliers, en les faisant revenir d'un roman à l'autre à partir du *Père Goriot*, chef-d'œuvre qui offre en raccourci tous les grands thèmes balzaciens. Grâce à quoi, *La Comédie humaine* fait société.

Boutiquiers, banquiers, secrets d'alcoves…

Pas moins de 2500 personnages, dont 573 sont présents dans au moins deux romans. Des "lions" — ces grands carnassiers qui sont à la Restauration ce que les colonels d'Empire furent à l'époque précédente — aux grands manipulateurs du réel, à l'instar de Vautrin, le forçat devenu chef de la Sûreté, comme Vidocq avant lui, en passant par les boutiquiers et les banquiers, les femmes abandonnées et les filles à marier, les bourgeois enrichis par la vente des biens nationaux et "le milliard aux émigrés". Rien n'est oublié, ni les secrets d'alcôve, ni les ténébreuses affaires, ni les hôtels du faubourg Saint-Germain, ni les pensions sordides de la montagne Sainte-Geneviève. La Révolution a redistribué à grande échelle les cartes du jeu social; Balzac s'empare de cette immense transformation pour en faire le levain de son œuvre.

L'homme est au roman ce que Napoléon fut à la guerre. Même si, en vieillissant, Balzac s'affichera légitimiste, l'Empereur reste le premier modèle (et le rival). *« Ce qu'il a entrepris par l'épée,* écrit-il, *je l'accomplirai par la plume. »* Un mot le résume: la profusion. Tous les soirs à minuit, il enfile sa robe de chambre et s'installe à sa table d'écrivain jusqu'au petit matin, emporté par son énergie titanesque, Vulcain dans sa forge engloutissant des litres de café. Là, il conçoit tous les destins du monde. Son bureau s'élargit aux dimensions de l'Univers. *« Alors,* dit Théophile Gautier, *commençait une lutte plus terrible que la lutte de Jacob avec l'ange, celle de la forme et de l'idée. »* À 8 heures du matin, il déjeune, avant de se glisser longuement dans sa baignoire, comme Napoléon. À 9 heures, il corrige les épreuves, annotant, amendant, réécrivant, une fois, dix fois. À midi, collation. Après ➤

LUISA RICCIARINI / BRIDGEMAN IMAGES

FORCES OCCULTES ET PUISSANCE DE L'ESPRIT

Balzac croit aux forces occultes et aux puissances de l'esprit, comme il croit aux sociétés secrètes (*L'Histoire des Treize*), par goût des choses cachées. De *Louis Lambert* à *Séraphîta*, jamais il ne renonce à sa veine illuministe. Grâce à elle, il s'imagine pouvoir accéder à l'unité secrète du monde. Dans *La Recherche de l'absolu*, Bernard Palissy caresse le fol espoir de découvrir le principe de l'Univers, sacrifiant les siens à sa quête, comme le peintre Frenhofer dans *Le Chef-d'Œuvre inconnu* poursuivant la beauté idéale. F. B.

quoi, il reprend ses corrections et rédige son interminable correspondance. Le soir, épuisé, il réclame quelques heures de sommeil à son œuvre, avant d'enchaîner sur une nouvelle nuit de travail. *Prométhée ou la vie de Balzac*, comme l'appela André Maurois dans sa biographie.

C'est un ogre rabelaisien, boulimique et sensuel, un moine bénédictin qui a l'appétit de Falstaff, un alchimiste qui transforme le plomb des existences individuelles en lettres d'or. Tout génial qu'il est, il reste sentimental en amour, naïf en affaires et fanfaron en société, court après les succès faciles, l'Académie, la fortune, rêvant de particule, de fiacres et de duchesses, s'exhibant à l'Opéra ou aux Bouffes dans des tenues baroques et ridicules, couvert de boutons en or massif, avec sa canne à pommeau turquoise, ses dents abîmées qu'il cure avec un couteau, ses ongles sales et son rire "hénaurme". *« Il était impossible de n'être pas gai avec lui; un enfantillage réjoui, c'était le caractère de cette figure »*, témoigna Lamartine. Il promène ses rondeurs dans les salons littéraires, où il côtoie Vigny, Musset, Hugo — qui ne cessa de l'admirer —, Sainte-Beuve — qui ne cessa de le dénigrer —, Chateaubriand, Benjamin Constant. C'est lui qui est à l'initiative de la Société des gens de lettres.

Il est à lui seul la France en miniature, un garçon de province parti défier les gens de la capitale, comme Rastignac. *« À nous deux, maintenant! »* Son père, Bernard-François Balssa, fils de laboureurs installés à la frontière du Rouergue et de l'Albigeois, était fournisseur aux armées lors de la naissance d'Honoré, en 1799, à Tours. C'est le père qui a transformé le nom et ajouté la particule. Sevré d'amour maternel, le fils trouvera refuge auprès de femmes mûres. Son premier amour, Mme de Berny, de vingt-deux ans son aînée, demeurera "la Dilecta", l'élue, dépeinte sous les traits de Mme de Mortsauf dans *Le Lys dans la vallée*. Ensuite, il y a la duchesse d'Abrantès, puis la duchesse de Castries et enfin Évelyne Hanska, qu'il épouse juste avant de mourir.

Mais avant d'en arriver là, le jeune Honoré fait ses gammes d'écrivain. Après une brève expérience chez un avoué, dont il tira la saisissante figure de Maître Derville, il s'installe, seul, à 18 ans, dans une mansarde, sous les toits de Paris, comme dans *La Peau de chagrin*, son premier chef-d'œuvre, génie solitaire

"Honoré de Balzac parmi les personnages de ses romans", par Grandville (Maison de Balzac, Paris).

ARCHIVES CHARMET / BRIDGEMAN IMAGES

mettant à profit ces années de réclusion pour écrire de mauvais livres sous des noms d'emprunt. En 1825, lassé par l'insuccès, le jeune homme se lance dans l'édition, l'imprimerie et la "fontéréotypie", procédé d'impression révolutionnaire. Trois projets, autant de banqueroutes, qui laissent à la famille 100 000 francs de dettes.

"Le secret de ceux qui réussissent est un crime oublié"

En 1829, il fait paraître sous son nom *Le Dernier Chouan ou la Bretagne* en 1800, qui intégrera plus tard *La Comédie humaine* sous le titre *Les Chouans*. Le livre passe alors à peu près inaperçu, mais est suivi de *Physiologie du mariage* qui, lui, rencontre le succès. Balzac vient de trouver son public. Il n'en faut pas plus pour que sa prodigieuse fécondité trouve enfin de quoi s'employer. Et quelle fécondité! Une centaine de romans, vingt à trente chefs-d'œuvre, dont l'énumération triomphale évoque les victoires de Bonaparte en Italie.

Balzac ne décrit pas seulement son temps, il décrit le passage d'un monde héroïque à un monde prosaïque à la manière d'un chemin de croix. La société n'est souvent chez lui qu'une coalition d'intérêts, d'ambitions étriquées, de desseins médiocres. Et le tombeau des illusions pour les âmes bien nées: le colonel Chabert, enterré vivant à Eylau, trahi par sa femme, ancienne prostituée devenue la comtesse Ferraud; le cousin Pons, dépouillé de son fabuleux héritage; César Birotteau, le parfumeur ruiné. Si ces personnages sont si déchirants, c'est que leur créateur y a jeté sa somme de rêves enfouis, d'espoirs déçus, de chimères inabouties. Il n'y a pas chez Balzac de réussites innocentes. *« Le secret de ceux qui réussissent est un crime oublié parce qu'il a été proprement fait »*, clame Vautrin.

Balzac voit tout, le visible et l'invisible, le naturel et le surnaturel. Baudelaire le tenait pour un *« visionnaire passionné »*. Le réalisme n'est chez lui qu'un prétexte, un préambule, plutôt. Il ne plante pas le décor, c'est le décor qui plante les personnages. L'extérieur préfigure l'intérieur. D'où son attachement à la physiognomonie, "science" d'après laquelle les traits du visage donnent un aperçu de notre caractère, mais aussi sa croyance en les forces occultes *(lire encadré page 64)*.

2 500

C'est le nombre de personnages qui apparaissent, au total, dans les romans de Balzac. Parmi eux, 573 sont présents dans au moins 2 romans.

L'auteur de *La Comédie humaine* fut sans nul doute l'un des plus prodigieux greffiers de "l'humaine comédie", mais le secret de son œuvre, son noyau, est à chercher ailleurs. Balzac ne veut pas changer le monde, il aspire à le sauver. C'est ce qui fonde la grandeur vertigineuse de son œuvre, cette grandeur des vaincus qui rachète la laideur sociale. S'il n'y a plus guère de place pour la grandeur et la bonté dans le siècle de fer qu'ouvre la révolution industrielle, il serait faux de croire qu'elles sont pour autant vouées l'une et l'autre à disparaître. En vérité, elles travaillent dans le secret des cœurs, comme dans *L'Envers de l'histoire contemporaine*, roman clé de *La Comédie humaine*. Hors du monde, il y a ainsi des gens qui prient pour le salut du monde, exactement comme des ordres religieux.

Ainsi fut Honoré de Balzac, dont la vie fut un tourbillon et qui se voyait vivre centenaire. *« 80 ans, c'est la fleur de l'âge! »*, se risquait-il à dire. Titan boursouflé et vaincu, il mourut cependant d'épuisement en 1850, la cinquantaine passée, appelant à son chevet, selon la légende, Horace Bianchon, le grand médecin de *La Comédie humaine*. La vie rejoignait alors la fiction, ce qui faisait dire à Proust *« La vraie vie, c'est la littérature »*, dont Balzac fut le plus puissant des thaumaturges. ●

Le style de Flaubert vu par… Marcel Proust

C'est en réponse à un article critiquant Flaubert que Proust décida de publier dans la NRF, en 1920, ce texte prenant la défense de l'auteur de "Madame Bovary". Difficile, pour un écrivain, d'avoir meilleur avocat ! Extraits.

Je lis seulement à l'instant (ce qui m'empêche d'entreprendre une étude approfondie) l'article du distingué critique de *La Nouvelle Revue française* sur *« le Style de Flaubert »*. J'ai été stupéfait, je l'avoue, de voir traiter de peu doué pour écrire un homme qui, par l'usage entièrement nouveau et personnel qu'il a fait du passé défini, du passé indéfini, du participe présent, de certains pronoms et de certaines prépositions, a renouvelé presque autant notre vision des choses que Kant, avec ses Catégories, les théories de la Connaissance et de la Réalité du monde extérieur. (…)

Il n'est pas possible à quiconque est un jour monté sur ce grand Trottoir roulant que sont les pages de Flaubert, au défilement continu, monotone, morne, indéfini, de méconnaître qu'elles sont sans précédent dans la littérature (…). Le rendu de sa vision, sans, dans l'intervalle, un mot d'esprit ou un trait de sensibilité, voilà en effet ce qui importe de plus en plus à Flaubert au fur et à mesure qu'il dégage mieux sa personnalité et devient Flaubert. (…)

Le subjectivisme de Flaubert s'exprime par un emploi nouveau des temps des verbes, des prépositions, des adverbes, les deux derniers n'ayant presque jamais dans sa phrase qu'une valeur rythmique. Un état qui se prolonge est indiqué par l'imparfait. Toute la deuxième page de *L'Éducation* (page prise absolument au hasard) est faite d'imparfaits, sauf quand intervient un changement, une action, une action dont les protagonistes sont généralement des choses (*« la colline s'abaissa »*, etc.) Aussitôt l'imparfait reprend : *« Plus d'un enviait d'en être le propriétaire »*, etc. Mais souvent le passage de l'imparfait au parfait est indiqué par un participe présent, qui indique la manière dont l'action se produit, ou bien le moment où elle se produit. (…)

Cet imparfait sert à rapporter non seulement les paroles mais toute la vie des gens. *L'Éducation sentimentale* est un long rapport de toute une vie, sans que les personnages prennent pour ainsi dire une part active à l'action. Parfois le parfait interrompt l'imparfait, mais devient alors comme lui quelque chose d'indéfini qui se prolonge : *« Il voyagea, il connut la mélancolie des paquebots, etc., il eut d'autres amours encore »*, et dans ce cas par une sorte de chassé-croisé c'est l'imparfait qui vient préciser un peu : *« mais la violence du premier les lui rendait insipides »*. (…)

La conjonction "et" n'a nullement dans Flaubert l'objet que la grammaire lui assigne. Elle marque

PHOTOS : AKG-IMAGES ; PVDE / BRIDGEMAN IMAGES ; GRANGER/BRIDGEMAN IMAGES

Gustave Flaubert, par Raymond Moretti. Page de gauche : Marcel Proust en 1892.

Chez lui comme chez Leconte de Lisle, on sent le besoin de la solidité, fût-elle un peu massive, par réaction contre une littérature sinon creuse, du moins très légère, dans laquelle trop d'interstices, de vides, s'insinuaient. D'ailleurs les adverbes, locutions adverbiales, etc., sont toujours placés dans Flaubert de la façon à la fois la plus laide, la plus inattendue, la plus lourde, comme pour maçonner ces phrases compactes, boucher les moindres trous. M. Homais dit: *« Vos chevaux, peut-être, sont fougueux. »* Hussonnet: *« Il serait temps, peut-être, d'aller instruire les populations. » « Paris, bientôt* [aurait] *été. »*

Les "après tout", les "cependant", les "pourtant", les "du moins" sont toujours placés ailleurs qu'où ils l'eussent été par quelqu'un d'autre que Flaubert, en parlant ou en écrivant. (...)

une pause dans une mesure rythmique et divise un tableau. En effet partout où on mettrait "et", Flaubert le supprime. (...) En revanche, là où personne n'aurait l'idée d'en user, Flaubert l'emploie (...). En un mot, chez Flaubert, "et" commence toujours une phrase secondaire et ne termine presque jamais une énumération. (...)

"Un besoin de solidité, fût-elle un peu massive"

Puisque nous sommes avertis du génie de Flaubert seulement par la beauté de son style et les singularités immuables d'une syntaxe déformante, notons encore une de ces singularités: par exemple, un adverbe finissant non seulement une phrase, une période, mais un livre. (Dernière phrase d'*Hérodias*: *« Comme elle était très lourde* (la tête de saint Jean), *ils la portaient alternativement. »*)

Pour la même raison, Flaubert ne craint pas la lourdeur de certains verbes, de certaines expressions un peu vulgaires (en contraste avec la variété des verbes que nous citions plus haut, le verbe avoir, si solide, est employé constamment, là où un écrivain de second ordre chercherait des nuances plus fines: *« Les maisons avaient des jardins en pente. » « Les quatre tours avaient des toits pointus. »*) (...)

Je ne me lasserais pas de faire remarquer les mérites, aujourd'hui si contestés, de Flaubert. (...) ●

Saint-Exupéry, au ciel de la littérature

Aviateur et écrivain, acteur de l'épopée de l'Aéropostale, Antoine de Saint-Exupéry est l'auteur de langue française le plus traduit au monde.

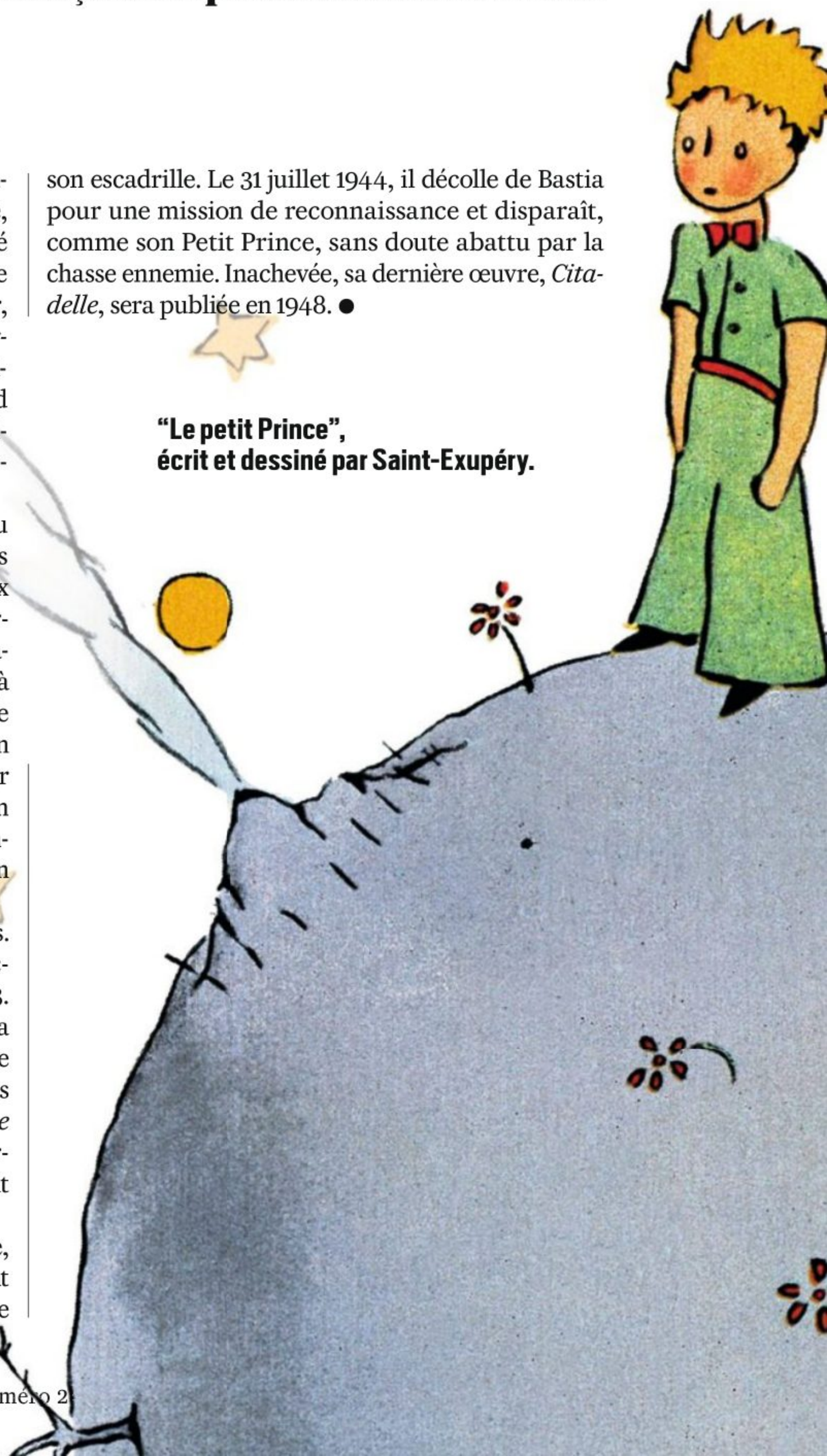
Par Maurice Lemoine

Saint-Exupéry a 26 ans lorsqu'il est embauché en 1926 par la compagnie Latécoère, future Aéropostale. D'abord employé comme mécanicien, il se voit confier le courrier sur la ligne Toulouse-Dakar, expérience qui lui inspirera son premier roman, *Courrier Sud* (1929). Il se lie alors avec Mermoz, Reine, Guillaumet… Nommé chef de poste à Cap-Juby, il y apprend à aimer le désert, qui lui inspirera des pages magnifiques dans *Terre des hommes*, et ou commence l'histoire du *Petit Prince*.

En 1929, "Saint Ex" est nommé en Amérique du Sud, directeur de l'Aeroposta Argentina. Deux ans plus tard, il publie *Vol de nuit*, qui obtient le prix Femina. Mais, en 1933, l'Aéroposta en faillite est absorbée par Air France. Saint-Exupéry quitte la ligne, réalise des documentaires, multiplie les reportages (à Moscou en 1935, en Espagne pendant la guerre civile en 1936), écrit pour le cinéma et continue à voler. En décembre 1935, un raid Paris-Saïgon se termine par un accident d'avion dans le désert de Libye, où son mécanicien et lui manquent mourir de soif. Il racontera cette aventure dans *Terre des hommes*, publié en 1939.

La déclaration de guerre le trouve aux États-Unis. Il rentre en France, obtient, non sans mal, son affectation au Groupe de reconnaissance aérienne 2/33. Une mission au-dessus d'Arras en flammes lui vaut la croix de guerre avec palme. Après la défaite, il gagne New York pour tenter de convaincre les Américains d'entrer dans le conflit et y publie *Pilote de guerre* (1942) — qui paraît aussi à Paris, avant d'y être interdit par les Allemands. C'est aux États-Unis qu'il écrit aussi *Le Petit Prince*.

En février 1943, Saint-Exupéry part pour l'Algérie, où les gaullistes, qu'il a refusé de rejoindre, interdisent ses livres. Grâce à l'appui des Américains, il réintègre son escadrille. Le 31 juillet 1944, il décolle de Bastia pour une mission de reconnaissance et disparaît, comme son Petit Prince, sans doute abattu par la chasse ennemie. Inachevée, sa dernière œuvre, *Citadelle*, sera publiée en 1948. ●

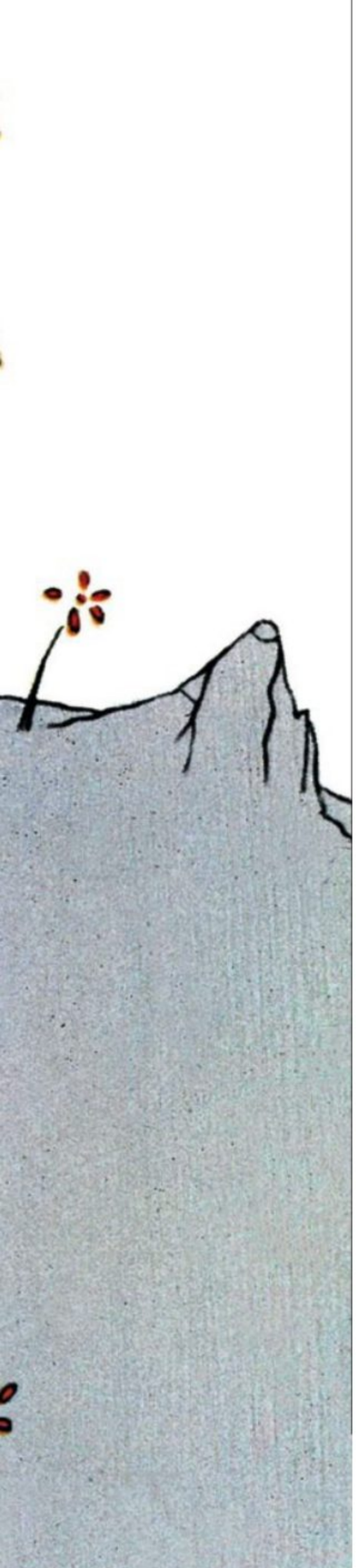


"Le petit Prince", écrit et dessiné par Saint-Exupéry.

IBERFOTO/ROGER-VIOLLET - DR

Saint-Exupéry : “Ce que j’ai fait, jamais aucune bête ne l’aurait fait”

Dans “Terre des hommes”, Saint-Exupéry raconte le périple de son ami Guillaumet dont l’avion, pris dans la tempête, s’est écrasé dans la cordillère des Andes et qui a marché cinq jours et quatre nuits dans la montagne pour survivre.



Boxeur vainqueur, mais marqué des grands coups reçus, tu revivais ton étrange aventure. Et tu t’en délivrais par bribes. Et je t’apercevais, au cours de ton récit nocturne, marchant, sans piolet, sans cordes, sans vivres, escaladant des cols de quatre mille cinq cents mètres, ou progressant le long de parois verticales, saignant des pieds, des genoux et des mains, par quarante degrés de froid. Vidé peu à peu de ton sang, de tes forces, de ta raison, tu avançais avec un entêtement de fourmi, revenant sur tes pas pour contourner l’obstacle, te relevant après les chutes, ou remontant celles des pentes qui n’aboutissaient qu’à l’abîme, ne t’accordant enfin aucun repos, car tu ne te serais pas relevé du lit de neige.

Et en effet, quand tu glissais, tu devais te redresser vite, afin de n’être point changé en pierre. Le froid te pétrifiait de seconde en seconde, et, pour avoir goûté, après la chute, une minute de repos de trop, tu devais faire jouer, pour te relever, des muscles morts.

Tu résistais aux tentations. *« Dans la neige,* me disais-tu, *on perd tout instinct de conservation. Après deux, trois, quatre jours de marche, on ne souhaite plus que le sommeil. Je le souhaitais. Mais je me disais: “Ma femme, si elle croit que je vis, crois que je marche. Les camarades croient que je marche. Ils ont tous confiance en moi. Et je suis un salaud si je ne marche pas.” »*

(…) Une fois cependant, ayant glissé, allongé à plat ventre dans la neige, tu renonças à te relever. Tu étais semblable au boxeur qui, vidé d’un coup de toute passion, entend les secondes tomber une à une dans un univers étranger, jusqu’à la dixième qui est sans appel. (…) Les remords vinrent de l’arrière-fond de ta conscience. Au songe se mêlaient soudain des détails précis. (…) Ton corps, l’été venu, roulerait avec cette boue vers une des mille crevasses des Andes. Tu le savais. Mais tu savais aussi qu’un rocher émergeait à cinquante mètres devant toi: *« J’ai pensé: “Si je me relève, je pourrai peut-être l’atteindre. Et si je cale mon corps contre la pierre, l’été venu on le retrouvera.” »*

Une fois debout, tu marchas deux nuits et trois jours.

« Ce que j’ai fait, je le jure, jamais aucune bête ne l’aurait fait. » Cette phrase, la plus noble que je connaisse, cette phrase qui situe l’homme, qui l’honore, qui rétablit les hiérarchies vraies, me revenait à la mémoire. ●

145

C’est, en millions, le nombre d’exemplaires du *Petit Prince* vendus dans le monde depuis sa sortie en 1943. L’ouvrage est le livre de littérature le plus vendu de l’histoire, et le plus traduit après la Bible.

Antoine de Saint-Exupéry

Bretteurs, polémistes et écrivains engagés

De Chateaubriand à Jean Raspail, de Péguy à Céline, des portraits au vitriol de Léon Daudet au désenchantement des Hussards, voyage à travers la France des auteurs de conviction ayant mis leur plume au service de leurs idées. Et d'une certaine idée de la France.

Duel entre le journaliste Jacques Landau et Charles Maurras (à gauche), le 7 décembre 1909.

MAURICE-LOUIS BRANGER/ROGER-VIOLLET

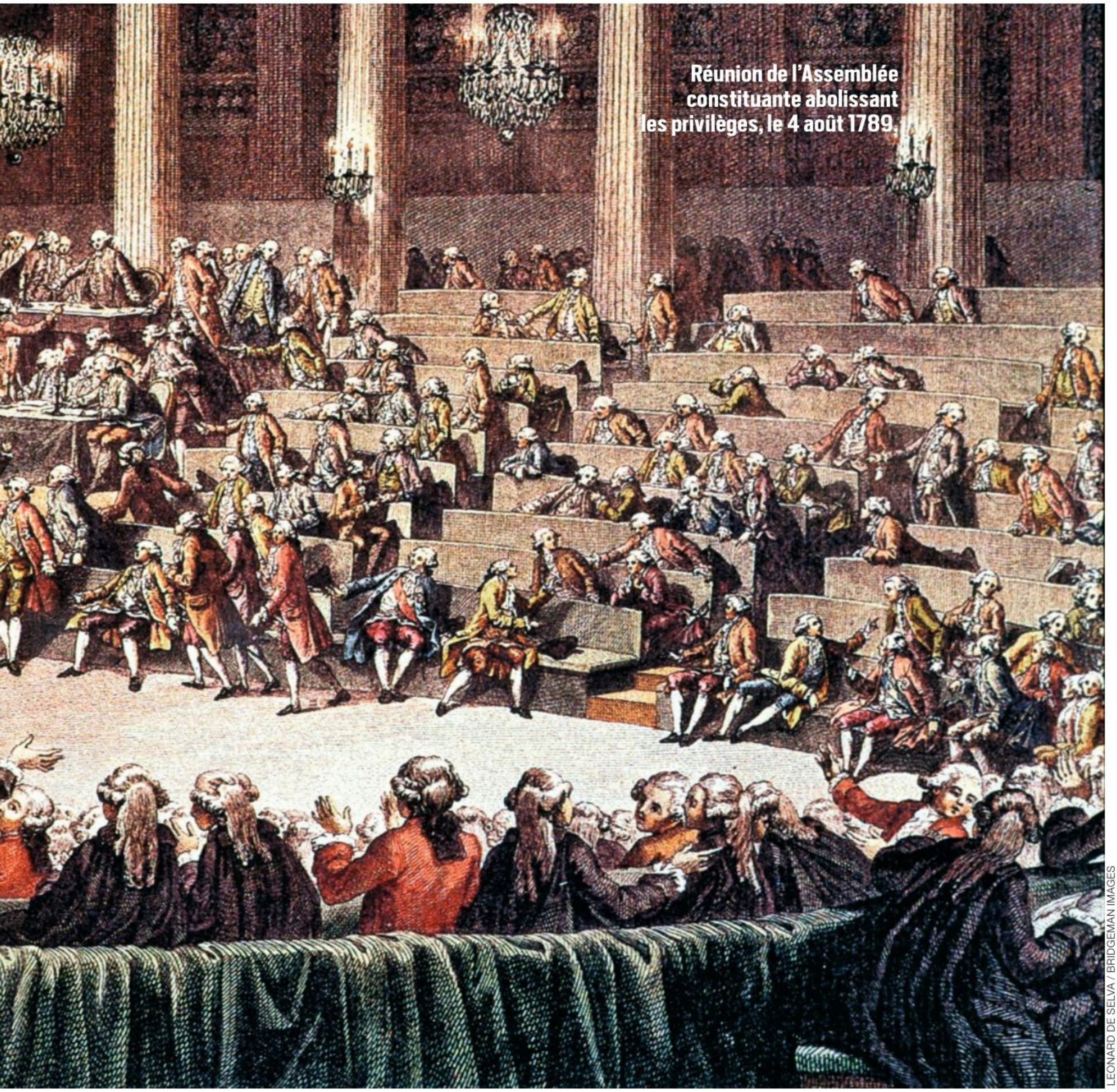
Qu'est-ce qu'un écrivain de droite ?

Petit tour d'horizon historique, sémantique et généalogique sur la question… Un exercice d'autant plus ardu que si nombre d'auteurs se revendiquent de "gauche", très rares sont ceux, y compris dans l'autre camp, à se revendiquer de "droite"…

Par Bruno de Cessole

Ils nous qualifient d'écrivains de droite pour faire croire qu'il existe des écrivains de gauche! Ainsi ironisait Antoine Blondin à propos de l'équipe des *Temps modernes* qui, autour de Jean-Paul Sartre, perpétuait, dans les années 1950, la guerre civile franco-française du temps de l'Occupation. Boutade certes, mais boutade qui en dit long sur les rapports de la littérature et de la politique, sur la relation inégalitaire de la droite et de la gauche, et sur la prétention des écrivains "droitiers" à porter seuls l'étendard de la (bonne) littérature.

À sa façon, cavalière comme il se doit, l'auteur de *L'Europe buissonnière* faisait écho au célèbre critique de l'entre-deux-guerres Albert Thibaudet, qui, détournant une pensée d'Alain, assurait dans *La République des professeurs* et dans son *Histoire de la littérature française* que, depuis la Révolution, la pente politique de la France et celle de la province inclinaient à gauche tandis que, par contrepoids, celle de la république des lettres et de Paris penchait à droite. Thibaudet ajoutait même que les plus grands écrivains français — à quelques exceptions près (parmi lesquelles on rangerait Michelet, Vallès, Hugo et Zola) — appartenaient tous à la sensibilité de droite voire d'extrême droite. Quant à l'apolitisme ou la négation de l'antagonisme gauche-



Réunion de l'Assemblée constituante abolissant les privilèges, le 4 août 1789.

LEONARD DE SELVA / BRIDGEMAN IMAGES

droite, il signerait, selon Alain, une posture typique de la droite… Depuis, la première assertion de Thibaudet sur le sinistrisme immanent de la vie politique française a été quelque peu corrigée par les faits. Avec la naissance de la Ve République, la droite équilibre la gauche dans l'exercice du pouvoir et la capitale, après avoir longtemps voté gaulliste, est passée du côté socialiste. Pour autant, la littérature en est-elle moins droitière ? Il ne le semble pas, pour des raisons qui tiennent, en partie, à la sociologie de la vie littéraire, même si celle-ci n'est plus ce qu'elle était à la fin du XIXe siècle et dans les premières décennies du XXe — des institutions comme les salons littéraires ont disparu, d'autres, comme l'Académie française, ne sont plus, ou de moins en moins, des bastions de la tradition et du conservatisme. Mais aussi, d'autre part, pour des motifs qui ressortissent à une constante psychologique.

Esprit conservateur ou réactionnaire

Si l'on admet que le clivage droite-gauche peut être repéré en dehors de l'arène politique, ce clivage est-il pertinent depuis la naissance des deux familles politiques françaises ou bien peut-il s'appliquer à des époques de l'Histoire où ces étiquettes ➤

Joseph de Maistre, l'un des pères de l'écriture contre-révolutionnaire.

BRIDGEMAN IMAGES

n'étaient point légitimes? Autrement dit, est-il loisible de repérer à travers les siècles une sensibilité littéraire de droite ou de gauche, postulant une psyché intemporelle, ou bien ne faut-il reconnaître en la droite et la gauche que des positions relatives, historiquement situées et datées, partant sujettes à disparaître ou à resurgir en fonction des circonstances? De même qu'il existe un esprit progressiste ou révolutionnaire, aux multiples incarnations, on ne saurait nier l'existence d'un esprit conservateur ou réactionnaire, que l'on qualifiera par commodité de "droite", dont on pourrait dresser la généalogie depuis l'Ancien Testament, avec Caïn et Abel, ou l'Antiquité, avec Épiméthée et Prométhée.

Au nom de Dieu et du roi

Pour ne pas verser, cependant, dans l'anachronisme psychologique, nous nous cantonnerons dans l'époque où les notions de droite et de gauche ont acquis droit de cité et structuré notre vie politique.

Soit depuis la Révolution française, ou, pour suivre Jean Touchard dans son *Histoire des idées politiques*, et René Rémond dans son *Les Droites en France*, depuis 1815. Dans l'ancienne France, antérieure à 1789, le régime naturel des idées et des sensibilités politiques correspondait en gros à ce que nous appelons depuis un peu plus de deux siècles la droite. Rares étaient les esprits rebelles — les libertins, par exemple — qui contestaient ou daubaient la légitimité de la monarchie, le bien-fondé de l'ordre social, et l'empire de la religion.

Au XVIII[e] siècle, la philosophie des Lumières, liée à la montée en puissance de la bourgeoisie, commença d'ébranler ces deux colonnes du temple. L'esprit d'examen prétendit soumettre les sujets les plus intouchables au questionnement du doute et de la raison, des mots "nouveaux" furent mis en circulation : nature, vertu, bonheur, progrès, peuple, citoyen, liberté, égalité, utilité. Ce vocabulaire appelait une réforme de la grammaire politique que la Révolution devait mettre en œuvre. Joseph de Maistre l'a souligné avec force : *« la Révolution ne fut pas un simple événement, ce fut une époque du monde »*, qui bouleversa l'ordre métaphysique autant que politique. À l'ancien ordre vertical et hiérarchique qui subordonnait l'homme au sacré (Dieu et le roi) se substituait un ordre horizontal et démocratique à l'intérieur duquel la souveraineté était dévolue au sujet et au citoyen.

Comme l'on sait, la généalogie politique de la droite et de la gauche remonte à l'Assemblée constituante de 1789, lorsque les partisans du veto royal choisirent de siéger à droite de l'Assemblée tandis que ses adversaires prenaient place à gauche. De cette banale et fortuite répartition géographique des forces en présence découle notre système politique bipartite, avec les valeurs, les mythologies, qui sont attachées à chacune de ces deux familles d'idées, étant entendu, avec Thibaudet (toujours) que *« la politique, ce sont d'abord des idées »*. D'emblée, la gauche s'était adjugé le beau rôle. Être le porte-parole d'un projet radicalement neuf, d'une vision du monde qui rompait en visière avec un passé chargé de tous les maux, laissant aux représentants de la droite la position inconfortable de défenseurs d'un ordre ancestral et "dépassé", apanage d'une minorité de privilégiés.

Depuis deux siècles, la droite acculée sur des positions défensives

Il en résulte que, sans cesse acculée à se justifier, la droite campe depuis un peu plus de deux siècles sur des positions défensives. Ce complexe de vaincu désabusé, ironique, aigri ou de vainqueur plus souvent honteux que cynique, n'a pas manqué de retentir sur la littérature et les écrivains de droite. Comme toutes les étiquettes et les classifications, celles-ci n'ont qu'une valeur opératoire. Et sans doute est-il plus aisé de définir un écrivain et une littérature de gauche, aux positions revendiquées sans vergogne, que ceux catalogués à droite, ondoyants et divers, et généralement définis par leurs adversaires plus que par eux-mêmes.

Commençons par déblayer le terrain et lever quelques hypothèques. Première hypothèque : toute littérature n'est-elle pas, sociologiquement et économiquement, de droite ? Depuis la plus haute Antiquité, dirait Vialatte, la littérature est le fruit du ➤

"Notre terre nous donne une discipline et nous sommes le prolongement de nos morts."

Maurice Barrès.

"LABELS" DE DROITE ET DE GAUCHE

Au fil de l'histoire de la littérature, il serait amusant, et un peu vain, d'attribuer un label idéologique à tel ou tel écrivain, et même de distinguer entre les diverses familles de la droite ou de la gauche : ainsi Platon serait plutôt de gauche et Aristote plutôt de droite, Xénophon d'extrême droite et Démosthène centre gauche, Villon, gauchiste soixante-huitard et Charles d'Orléans traditionaliste, Corneille réac et Racine féministe, Rousseau démocrate et Voltaire libéral… B. de C.

Paul Déroulède (1846-1914), auteur des “Chants du soldat” : l’archétype du poète engagé à droite.

HERITAGE IMAGES / FINE ART IMAGES / AKG-IMAGES

loisir, et l'apanage d'un groupe social suffisamment aisé pour dilapider son temps à des activités non rémunératrices, comme la réflexion et l'écriture. Il suffit de parcourir les manuels d'histoire littéraire pour constater que la majorité des écrivains — et surtout les plus grands — appartenaient aux classes dites supérieures, l'aristocratie et la bourgeoisie. Les *« fruits étranges et brillants de l'art »* (Virginia Woolf) et tout spécialement de la littérature sont avant tout des fruits de serre. Bien sûr, on peut être aristocrate ou bourgeois et ne pas être solidaire des intérêts et des idées de sa classe d'origine. À l'encontre de ce que prétend le matérialisme historique, la littérature ne se réduit pas à une simple superstructure. Retenons donc que par ses conditions d'élaboration, un texte littéraire postule que son auteur appartient (ou voudrait appartenir) à une forme de patriciat. Sinon économique, du moins social et intellectuel.

La littérature engagée, plus répandue à gauche qu'à droite

Deuxième hypothèque : une littérature, un écrivain, de droite, sont-ils ceux qui expriment ou assument une idéologie, un engagement politique de droite ? Pas nécessairement. Relevons que la littérature engagée, le roman à thèse, sont plus répandus à gauche qu'à droite, et que, lorsque des écrivains de droite y recourent (Bordeaux, Bourget, Barrès…), il ne s'agit jamais du meilleur de leur œuvre. C'est plus subtilement que s'exprime l'esprit de droite en littérature, et l'on peut ranger littérairement à droite des écrivains qui ont pris des positions de gauche (Roger Vailland, Louis Aragon, etc.). Troisième hypothèque : existe-t-il une esthétique et un style de droite ? Assurément, et bien plus que par des idées — qui, depuis deux siècles, ont fait nombre de va-et-vient entre la droite et la gauche — c'est par une esthétique, une poétique et une rhétorique que se distinguent la littérature et les écrivains de droite. Qui se reconnaissent d'abord et davantage par un tempérament et une sensibilité que par des convictions ou des engagements.

> ***"On dit 'civisme' par honte de dire 'patriotisme', comme on dit 'fréquenter' par peur de dire 'coucher avec'."***
>
> *Henry de Montherlant.*

Depuis la Révolution, l'écrivain de droite se pose en s'opposant. Il est "l'esprit qui a dit non" : non aux principes de 1789, non aux Lumières, non à l'idéologie du progrès, non à l'esthétique du réalisme, non à la mythologie de la modernité, non aux modes intellectuelles, du naturalisme à l'humanitarisme en passant par le freudisme. Victime de l'inconvénient d'être né trop tard dans un monde trop vieux, nostalgique de tous les paradis perdus, il est moins attiré par la célébration que par l'exécration, par l'approbation que par l'imprécation. Assigné, depuis 1815, à siéger dans l'opposition permanente, à représenter le parti des vaincus de l'Histoire, il porte en littérature le deuil éclatant des illusions politiques perdues. ●

LES MOTS POUR MÉDIRE

Conservateur, hélas, est un mot qui commence mal, comparé à celui, éminemment valorisant, de progressiste. Quant au substantif "réactionnaire", sa connotation est vite devenue infamante alors que celui de "révolutionnaire" brille toujours d'un immarcescible éclat, en dépit des innombrables crimes commis en son nom. Dès le départ, la droite, contrainte de se définir par rapport à un adversaire historiquement et sémantiquement avantagé, réduite à emprunter à la gauche l'outillage mental lui permettant de décliner son identité, affichait un sérieux handicap. Jusqu'à une date toute récente l'homme de droite, ce n'est pas aux lecteurs de ce journal qu'on l'apprendra, nourrissait un certain complexe par rapport à l'homme de gauche, qui lui renvoyait une image dans laquelle il ne se reconnaissait pas. Celle d'un partisan de l'inégalité, suspect de n'avoir jamais vraiment accepté les "immortels principes" de 1789, et factieux en puissance, celle d'un bigot militariste, d'un conservateur rétrograde, d'un bourgeois défenseur de ses intérêts particuliers au détriment de l'intérêt général, d'un libéral hostile à la justice sociale… Bref, pour reprendre la péremptoire définition de Sartre, l'homme de droite ne saurait être qu'un "salaud". Cynique s'il assume son identité. Honteux s'il s'y refuse. B. de C.

Reparties, les maîtres du mot qui tue

Répliques du tac au tac ou “petites phrases” en réaction à un événement… Tirées de l’indispensable “Anthologie de la répartie” de Julien Colliat, petite sélection des meilleures, et souvent plus vachardes, saillies françaises.

Marcel Achard

Il reçut une invitation à dîner, libellée en ces termes:
— Mon salon sera pavé de jolies femmes.
Il adressa cette réponse:
— J’arrive ventre à terre.

Arletty (Léonie Bathiat)

En 1944, elle fut arrêtée pour avoir eu durant l’Occupation une liaison avec un officier allemand. Au début de son interrogatoire, le juge lui demande d’un ton méprisant:
— Alors Bathiat, comment vous sentez-vous ce matin?
— Pas très résistante.

Marcel Aymé

Dans un dîner, un invité fort présomptueux se vantait:
— Moi, je me suis fait tout seul.
— Vous déchargez Dieu d’une bien grande responsabilité.

Tristan Bernard

Un jour où il se promenait dans Paris en compagnie d’un écrivain très présomptueux, il passa devant la maison où vécut Huysmans (1848-1907). Admirant la plaque qui avait été dressée en l’honneur de l’auteur d’*À rebours*, son confrère songea tout haut:
— Je me demande ce que l’on inscrira au-dessus de ma porte après ma mort…
— Appartement à louer.

Marquis de Bièvre

Ayant entendu parler de la facilité avec laquelle il réalisait des jeux de mots, Louis XVI lui demanda de faire un calembour. Bièvre lui proposa:
— Sire, il faut un sujet.
— Eh bien, faites-en un sur moi.
— Sire, Votre Majesté n’est pas un sujet.

Bernard Blier

Il avait hébergé pendant plusieurs jours dans sa maison de campagne un pique-assiette qui s’était montré d’une totale incorrection durant tout le séjour. Avant de partir, le malotru ne craignit pas de dire à son hôte:
— Vois-tu, je ferais un gros reproche à ta propriété: c’est dommage que les arbres soient si petits.
— Rassure-toi, je peux te promettre que la prochaine fois que tu reviendras ici, ils auront beaucoup, beaucoup grandi.

Bernard Blier

Alfred Capus

Un écrivain médiocre lui présentait sa dernière œuvre:
— Cher ami, voici mon dernier livre.
— Le dernier? Parfait, parfait.

Paul de Cassagnac

À l’Assemblée, il invectiva un député barbu et hirsute en le traitant de “porc-épic”. Comme l’Hémicycle protestait, le président intervint:
— Retirez le mot!
— Soit, je retire “épic”.

Henri-Georges Clouzot

Une petite starlette prétentieuse vient se plaindre auprès de lui:
— Votre assistant m’a traité de petite grue!
— Mets des talons hauts.

GEORGE PIERRE / BRIDGEMAN IMAGES

Jean Cocteau

En 1928, André Maurois fit paraître *Climats*. Lors d'une réunion d'écrivains, on interroge Cocteau:
— Que pensez-vous de *Climats*?
— Cela ne me fait ni chaud ni froid.

Colette

En 1935 mourait son second époux, Henry de Jouvenel, avec lequel elle avait divorcé deux ans plus tôt. Quand on lui apprit qu'il était décédé d'un arrêt du cœur, elle soupira:
— Il en avait donc un?

Alphonse Daudet

Il discutait avec l'un de ses confrères à qui il reprochait de prendre trop de libertés avec la langue. Celui-ci protesta:
— Je sais mon français!
— Ton français oui, mais pas celui des autres.

Alexandre Dumas fils

Évoquant une femme à la réputation sulfureuse, quelqu'un rappelait:
— Autrefois, elle tenait le haut du pavé.
— C'est probablement parce qu'il n'y avait pas encore de trottoir.

BIANCHETTI - DR / BRIDGEMAN IMAGES

Alexandre Dumas (père).

Alexandre Dumas

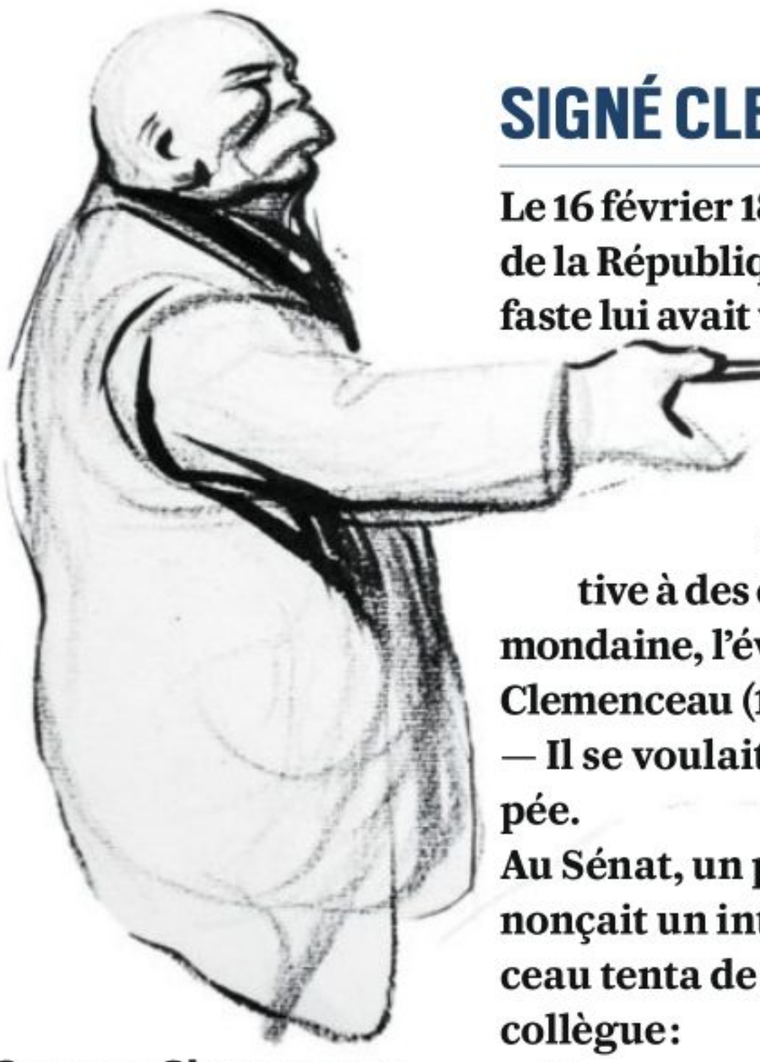
En froid, Dumas et Balzac se rencontrèrent par hasard chez un ami commun lors d'un dîner. Pendant tout le repas, ils n'échangèrent pas une parole. Avant de partir, Balzac lança une pique visant son confrère:
— Quand je serai usé, je ferai du théâtre.
— Alors commencez tout de suite!

Edgar Faure

Irritée par les regards insistants qu'il lui portait, une jeune femme se récria:
— Monsieur, pourquoi me dévisagez-vous ainsi?
— Madame, je ne vous dévisage pas, je vous envisage.

Georges Feydeau

Il eut une violente dispute avec un directeur de théâtre. À court d'arguments, ce dernier lui lança:
— Ce que vous me dites entre par une oreille et ressort par l'autre.
— Évidemment, il n'y a rien entre les deux.



Georges Clemenceau

SIGNÉ CLEMENCEAU

Le 16 février 1899, le président de la République, Félix Faure, dont le goût du faste lui avait valu le surnom de "Président-Soleil", succombait à une crise cardiaque à l'Élysée. Sa mort ayant été consécutive à des ébats amoureux avec une demi-mondaine, l'événement inspira à Georges Clemenceau (1841-1929) ce commentaire:
— Il se voulait César, il n'aura été que Pompée.
Au Sénat, un parlementaire sans talent prononçait un interminable discours. Clemenceau tenta de l'abréger en conseillant à son collègue:
— Reposez-vous!
— Je vous remercie mais je ne suis pas fatigué.
— Alors reposez-nous!
À l'Assemblée, un député l'apostrophait:
— Eh vous, bourgeois cossu!
— Merci pour la cédille!
Candidat à la présidence de la République en 1913, Antonin Dubost lui reprochait de ne pas se rallier à sa candidature:
— Vous ne me soutenez pas. Vous dites à tout le monde que je suis un imbécile. Je ne suis pourtant pas plus bête qu'un autre.
— Quel autre?
Durant la guerre, quelqu'un vint le trouver pour lui demander la grâce d'un soldat qui n'était, selon ses propres mots, *« qu'à demi coupable »*. Il trancha, impassible:
— Eh bien, six balles suffiront.

DILTZ / BRIDGEMAN IMAGES ; M. FAIZANT / CARICADOC / LEEMAGE

Louis Jouvet et Arletty, dans “Hôtel du Nord”, de Marcel Carné (1938).

Victor Hugo

Après avoir entendu à l’Académie française l’éloge du président André Dupin qu’on disait corrompu, il rétorqua:

— Je savais qu’on pouvait l’acheter, mais j’ignorais qu’on pouvait le louer.

Henri Jeanson

Lors d’un cocktail, il déclara à une comédienne:

— Comme le champagne vous rend belle, Mademoiselle.

— Mais je n’ai rien bu!

— Vous pas, mais moi oui.

Joseph Fouché

Le 14 août 1807, quelques jours après avoir quitté le ministère des Affaires extérieures, Talleyrand se vit offrir le titre prestigieux de vice-Grand Électeur de l’Empire. Cette élévation lui inspira ce commentaire:

— Il ne lui manquait plus que ce vice-là.

Louis Jouvet

Sa maîtresse lui proposait:

— Louis, nous pourrions peut-être nous marier. Qu’en penses-tu?

— Nous marier, nous? Avec qui?

Charles de Gaulle

À l’entracte d’une pièce de la Comédie-Française, il se rendit aux toilettes avec André Malraux. Alors que les deux hommes se tenaient côte à côte face aux urinoirs, le ministre déclara, enthousiaste:

— Belle pièce, mon général.

— Je vous en prie, Malraux, regardez devant vous.

Émile Littré

Un soir, sa femme le découvrit brusquement au lit avec la bonne et s’exclama:

— Oh, comme je suis surprise!

— Erreur, Madame: vous êtes étonnée, c’est nous qui sommes surpris.

Sacha Guitry

En 1924, il accueillit l’élection à l’Académie française du romancier Georges Lecomte par ce commentaire:

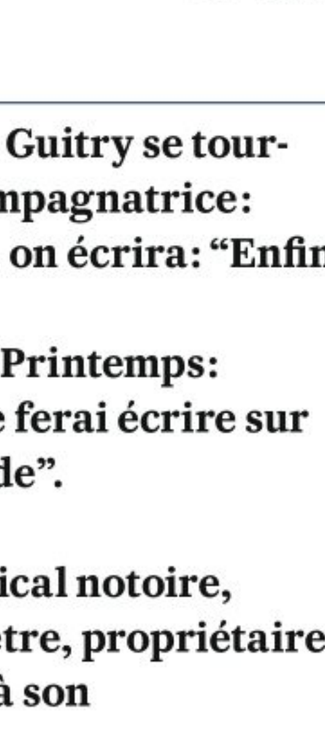
— Désormais ses livres seront d’un ennui immortel.

Jeanne Moreau

Un journaliste la questionnait:

— Quel est le point commun entre tous les hommes que vous avez aimés?

— Moi.



De Gaulle, par Faizant

BRIDGEMAN IMAGES / LEEMAGE

GARE AU RETOUR À L’ENVOYEUR

Tout auteur d’une repartie s’expose, bien sûr, à être l’objet d’une autre. Témoins ces “réparties sur réparties” renvoyées à deux des maîtres en la matière: Sacha Guitry et Georges Clemenceau.

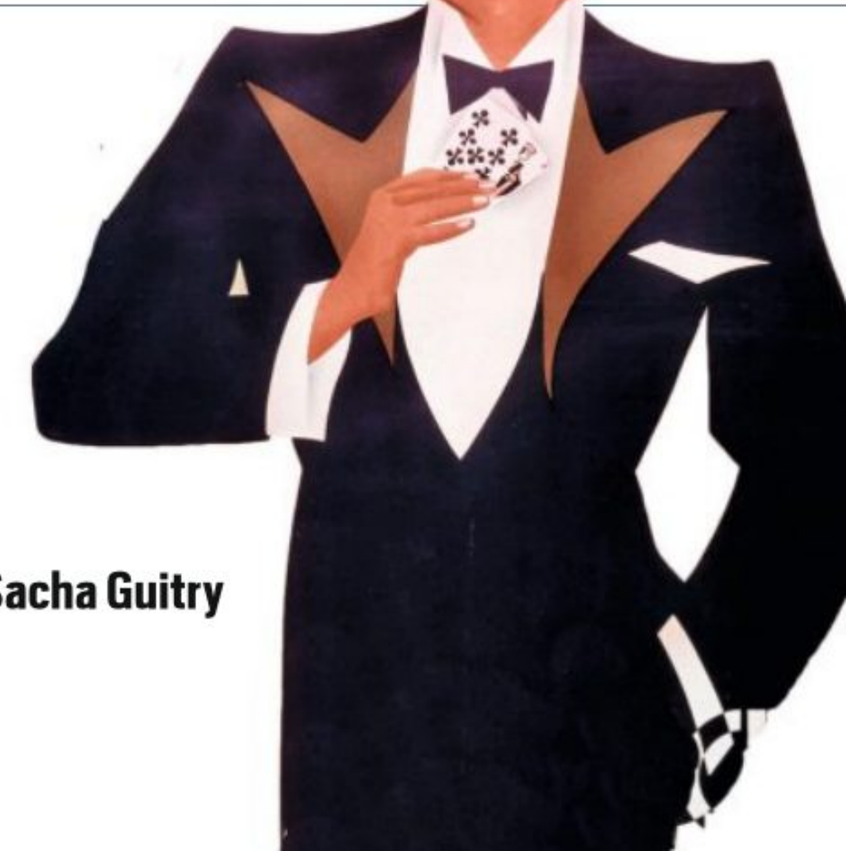
Le premier, se promenant dans un cimetière avec l’actrice Yvonne Printemps, remarque ainsi une tombe sur laquelle est inscrite l’épitaphe: “Enfin libre”. Alors Guitry se tournant vers son accompagnatrice:

— Sur votre tombe, on écrira: “Enfin froide”.

Réplique d’Yvonne Printemps:

— Et vous, Sacha, je ferai écrire sur la vôtre: “Enfin raide”.

Le second, anticlérical notoire, écrit un jour au prêtre, propriétaire du jardin attenant à son



Sacha Guitry

Raimu, par Dubout

SELA / LEEMAGE ; BRIDGEMAN IMAGES

Marcel Pagnol

Il tournait un film avec Fernandel. Dans un moment d'agacement, ce dernier maugréa:
— Bon sang, quel métier d'andouille!
— Heureusement pour toi!

Raimu

À la Libération, la priorité étant à la reconstruction du pays, il fut question de réduire les cachets des vedettes du cinéma français. Raimu, qui était d'une pingrerie extraordinaire, fit cette boutade:
— On veut remplacer les cachets par des comprimés.

cabinet de travail, pour le remercier d'avoir élagué l'arbre qui assombrissait son bureau, lui envoyant un mot commençant ainsi:
— Je puis bien vous appeler mon père puisque vous m'avez donné le jour.
En retour, le prêtre lui adressa une lettre qui débutait par:
— Je puis bien vous appeler mon fils puisque, grâce à moi, vous avez entrevu le ciel.

Jules Renard

On lui apprenait que l'un de ses amis écrivains souffrait du pied. Il répondit:
— Dame! À force d'écrire.

Antoine de Rivarol

Une vieille coquette le questionnait avec déférence:
— Monsieur de Rivarol, combien d'années me donnez-vous?
— Pourquoi vous en donnerais-je Madame, n'en avez-vous donc pas assez?

Edmond Rostand

Il demandait à un critique:
— Donnez-moi votre opinion sur ma pièce.
— Elle est absolument sans valeur.
— Je sais, mais je serais curieux de la connaître tout de même.

Marcel Pagnol, par Don

Marquise de Sévigné

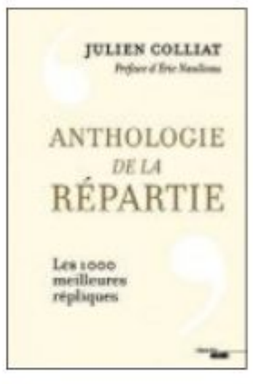
On parlait d'un courtisan pour lequel elle avait un profond mépris. Quelqu'un ne partageait cependant pas son opinion et assurait:
— Détrompez-vous, cet homme a beaucoup d'esprit.
— C'est bien normal, puisqu'il en dépense si peu.

Boris Vian

Un raseur lui disait:
— Il faut toujours voir le bon côté des choses.
— Alors retournez-vous!

Jean Yanne

En 1969, Claude Chabrol le convoqua pour lui proposer un rôle dans son film *Que la bête meure* et lui annonça:
— Ça ne te gênerait pas de jouer un pourri total?
— Je n'y vois aucune abjection. ●



Anthologie de la répartie, les 1000 meilleures répliques, de Julien Colliat, préface d'Éric Naulleau, Cherche-Midi, 2019, 286 pages, 20 euros.

Chateaubriand ou l'enchanteur ambigu

Paladin des causes perdues, le champion du traditionalisme fut le père fondateur de la littérature et de l'esprit de droite.

Par Bruno de Cessole

S'il fallait ne retenir qu'un seul nom dans le florilège de la littérature de droite, ce serait lui: François René de Chateaubriand, l'enchanteur, le magicien, le prophète, le ténébreux, le veuf, l'inconsolé, l'insupportable et irrésistible vieux dandy pour lequel on ne peut s'empêcher d'éprouver, comme Baudelaire, une « *incorrigible passion* ». Oui, Chateaubriand quand même, malgré ses innombrables défauts, ou, peut-être même à cause de ses défauts et de ses ambiguïtés.

Tout lecteur de Chateaubriand ne laisse pas de tomber sous le charme de cet ensorceleur qui sut tirer de sublimes harmonies de tout ce que la vie peut offrir d'émotions. L'amour, la religion, la nature, le pouvoir, le succès, la popularité, mais aussi, et surtout, le mal de vivre, la solitude, la mélancolie, l'ingratitude, le service inutile. Tout, y compris la politique, qui lui inspira certains de ses plus beaux accents de polémiste, d'imprécateur et de chantre des causes perdues, fors celle de la liberté. Avec Barrès et Malraux, Chateaubriand est l'un de nos rares écrivains français à avoir eu une véritable carrière politique, à avoir exercé d'importantes fonctions ministérielles, à avoir animé des journaux et s'être imposé comme l'un des grands journalistes de son siècle. Le critique Saint-Marc Girardin a pu soutenir que la passion de la politique s'insinue dans tous ses écrits: « *Ce qui fait le caractère distinctif de M. de Chateaubriand, c'est l'écriture politique.* »

Cependant, le réquisitoire le plus implacable n'a pas été prononcé par un adversaire, mais par le chef de file du nationalisme, Charles Maurras, dans *Trois idées politiques, Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve*. L'accusation est célèbre et ne laisse pas de semer le doute: « *Race de naufrageurs et de faiseurs d'épaves, oiseau rapace et solitaire*, écrit Maurras, *Chateaubriand n'a jamais cherché, dans la mort et dans le passé, le transmissible, le fécond, le traditionnel, l'éternel: mais le passé, comme passé, et la mort, comme mort, furent ses uniques plaisirs. Loin de rien conserver, il fit au besoin des dégâts, afin de se donner de plus sûrs motifs de regrets.* » Et de conclure, abruptement: « *Cette idole des modernes conservateurs nous incarne le génie des Révolutions.* »

Plus sensible aux émotions qu'à la raison, aux passions qu'à la logique

Assurément, il y a du vrai dans ce jugement sans appel, mais Maurras, aveuglé par son positivisme, n'a pas vu ou voulu voir combien le sachem du romantisme fut meilleur prophète que lui en politique, et combien la leçon de cet « *esprit dégoûté jusqu'au nihilisme, et chez qui l'orgueil se dresse comme un château dans la lande bretonne* » (Barrès) fut et reste féconde.

Oui, Chateaubriand est bien un fils des Lumières, et les débuts de la Révolution ne furent pas condamnés par lui, avant que la Terreur ne le rejette dans le camp de la Contre-Révolution. Telle fut, aussi, la position des principaux théoriciens contre-révolution-

AKG-IMAGES

"Ce qui fait le caractère distinctif de M. de Chateaubriand, c'est l'écriture politique"

Saint-Marc Girardin

Chateaubriand, par Moretti

“Vue de la bataille de Waterloo”, par Clément-Auguste Andrieu (musée du château de Versailles).

JOSSE / BRIDGEMAN IMAGES

naires, Rivarol, Sénac de Meilhan, l’abbé Barruel, Mallet du Pan, et même Maistre et Bonald…

Oui, Chateaubriand fut avant tout un individualiste et un artiste, plus sensible aux émotions qu’à la raison, aux passions qu’à la logique, et la politique fut pour lui un théâtre où son art de la mise en scène et son sens de l’effet firent merveille. De là des volte-face apparentes, qui dissimulent une indéniable unité de conduite.

Oui, malgré ses anathèmes contre les Bourbons, malgré ses blasphèmes à l’encontre de la légitimité – *« cette charogne »* — et même du royalisme — *« Pourquoi ai-je été royaliste, contre ma nature et mon instinct, dans un temps où des princes dégénérés et une misérable race de château ne pouvaient ni m’entendre ni me comprendre? »* —, Chateaubriand, ayant compris que la seule chance temporaire de la monarchie était la voie constitutionnelle et l’alliance de la liberté

LE DILEMME DE WATERLOO

Le 18 juin 1815, se promenant près de Gand où il a suivi Louis XVIII en exil, Chateaubriand entend le canon qui tonne à Waterloo.

« Un vent du sud s’étant levé m’apporta plus distinctement le bruit de l’artillerie. Cette grande bataille, encore sans nom, dont j’écoutais les échos au pied d’un peuplier, et dont une horloge de village venait de sonner les funérailles inconnues, était la bataille de Waterloo! Auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées, j’aurais été moins ému si je m’étais trouvé dans la mêlée: le péril, le feu, la cohue de la mort ne m’eussent pas laissé le temps de méditer; mais seul sous un arbre, dans la campagne de Gand, comme le berger des troupeaux qui paissaient autour de moi, le poids des réflexions m’accablait: Quel était ce combat? Était-il définitif? Napoléon était-il là en personne? Le monde comme la robe du Christ, était-il jeté au sort? Succès ou revers de l’une ou de l’autre armée, quelle serait la conséquence de l’événement pour les peuples, liberté ou esclavage? Mais quel sang coulait! chaque bruit parvenu à mon oreille n’était-il pas le dernier soupir d’un Français? Était-ce un nouveau Crécy, un nouveau Poitiers, un nouvel Azincourt, dont allaient jouir les plus implacables ennemis de la France? S’ils triomphaient, notre gloire n’était-elle pas perdue? Si Napoléon l’emportait que devenait notre liberté? Bien qu’un succès de Napoléon m’ouvrît un exil éternel, la patrie l’emportait dans ce moment dans mon cœur; mes vœux étaient pour l’oppresseur de la France, s’il devait, en sauvant notre honneur, nous arracher à la domination étrangère. »
Chateaubriand, Mémoires d’outre-tombe.

civile et religieuse, reste un défenseur du royalisme plus séduisant et même plus convaincant que le rationaliste Maurras. Et l'on peut penser, comme le suggère Marc Fumaroli dans *Chateaubriand, Poésie et Terreur*, qu'à rebours des ultras qui n'avaient rien oublié ni rien appris, seul le "Cassandre de la monarchie" aurait pu inspirer et conduire la synthèse de la vieille France aristocratique et de la nouvelle France démocratique.

"L'égalité et le despotisme ont des liaisons secrètes"

Avec une sûre prescience, il avait compris que *« le tronc flétri de l'ancienne monarchie ne refleurirait plus »*, que l'avenir appartenait à la République et à la démocratie, astre politique que cet aristocrate féru de liberté voyait se lever sans crainte, mais sans illusions. Pas plus qu'il n'avait donné dans l'utopie d'un âge d'or du passé, il ne croyait au mythe des lendemains qui chantent. Revenu de tout, il savait que *« les Français vont instinctivement au pouvoir; ils n'aiment point la liberté; l'égalité seule est leur idole. Or l'égalité et le despotisme ont des liaisons secrètes »*.

D'où le succès du bonapartisme, que Chateaubriand, pourtant, en dépit de son hostilité à l'Empire ne condamna pas complètement, sachant gré à Bonaparte d'avoir abattu la guillotine à coups de sabre et détrôné l'anarchie à coups de victoires. Contre les révolutionnaires, puis contre Napoléon, enfin contre son propre camp, il fut l'indéfectible défenseur de la liberté, civile et religieuse. Sans oublier la liberté de la presse, qui *« tient lieu de toute constitution »*. De même que l'armée de ses détracteurs n'a cessé de clabauder contre sa prétendue versatilité politique, on a jeté le doute sur sa foi religieuse et la sincérité de sa défense et son illustration du christianisme. Son premier livre, paru durant son émigration londonienne, l'*Essai sur les révolutions*, était agnostique et même anticlérical.

Revenu à la foi sous le coup de l'émotion — *« Ma conversion est venue du cœur; j'ai pleuré et j'ai cru »* —, il ne fut jamais un fort théologien et resta étranger à deux des vertus théologales du christianisme, l'espérance et la charité. Armature sociale et source d'émotions esthétiques, la religion est avant tout, pour lui, le socle de la liberté civile et le foyer de la culture occidentale. Pourtant, c'est par un acte de foi dans l'avenir du christianisme que se clôt les *Mémoires d'outre-tombe*, ce vaste cimetière des illusions perdues et des vanités humaines, où vaticine et cabotine un génial petit-neveu breton de l'Ecclésiaste. Chateaubriand quand même, disions-nous, comme il disait *« Vive le roi, quand même! »*? Car l'on ne peut réduire notre *« grand paon »* national (selon Gracq) ni au dilettantisme littéraire, ni au relativisme politique, ni à la seule chevalerie du néant. Envers et contre tout, il est l'homme qui a donné à la droite littéraire son style — tantôt sublime, tantôt pamphlétaire — et sa poésie. ●

"LEVEZ-VOUS, ORAGES DÉSIRÉS !"

« Le clocher solitaire, s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire: "Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande." "Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie!" Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur. »
Chateaubriand, René *(1802)*

ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET

Péguy, le croisé antimoderne

Poète, essayiste, politique… Ce héraut de l'inactuel célébra d'abord, envers et contre tout, l'espérance et le refus de capituler.

Par Maurice Lemoine

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,/Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre./Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre./(…) Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,/Couchés dessus le sol à la face de Dieu. (…) */Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,/Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.* Ces vers, que le troupeau bêlant des pacifistes lui a tant reprochés, le poète

Charles Péguy dans le petit bureau de sa librairie, rue de la Sorbonne, à Paris.

les a paraphés de son sang. Le samedi 5 septembre 1914, le lieutenant Péguy tombait au combat, à la bataille de l'Ourcq, en entraînant sa compagnie à l'assaut. *« Mort exemplaire d'officier, mort par devoir patriotique. (...) ; mort à l'ancienne, à la loyale et pour l'honneur, telle que Péguy l'a toujours envisagée »*, écrit l'historien Jean-Pierre Rioux dans *La Mort du lieutenant Péguy* (Tallandier, 2014).

La mort, et particulièrement la mort au champ d'honneur, efface tout. Les anathèmes et les insultes des adversaires aussi bien que les faiblesses et les contradictions du disparu. De son vivant, Péguy essuya à satiété rebuffades, critiques et échecs, tant en raison de son caractère difficile et de ses engagements en apparence contradictoires que de son œuvre, prolifique et intransigeante, et de son style, jugé répétitif, monotone, voire rebutant.

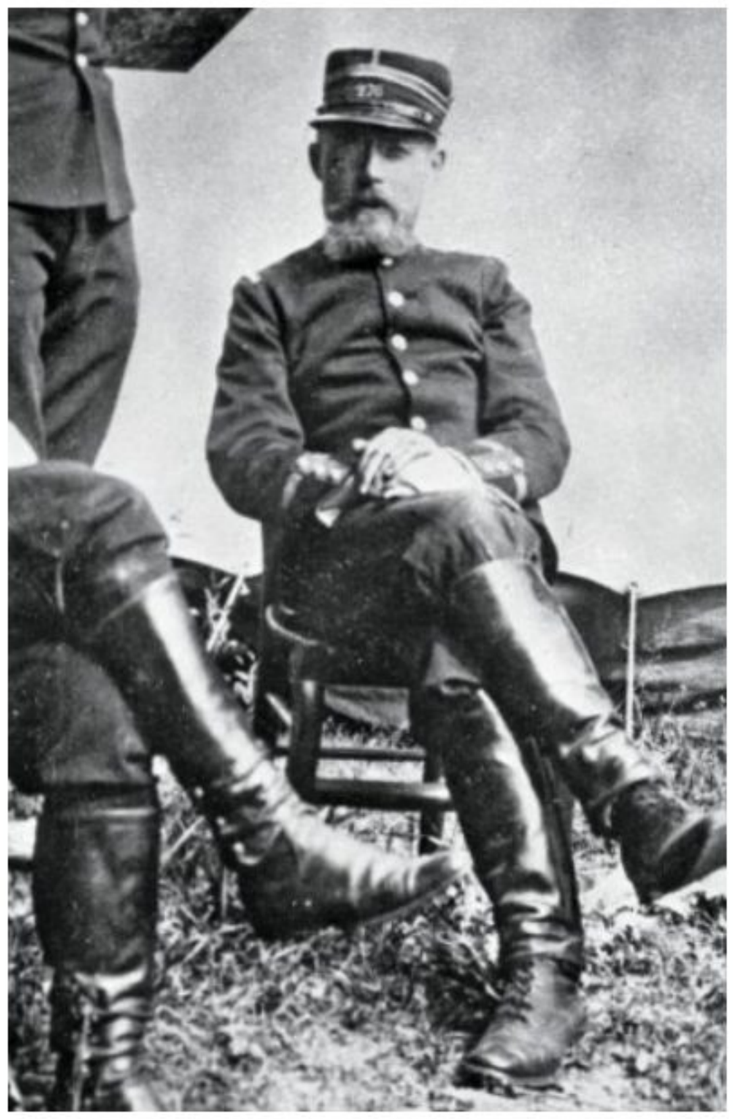
Mort, il fut statufié en consensuel héros de légende, en figure mythique, que se disputèrent la droite et la gauche, les croyants et les laïcs. Récupéré par le régime de Vichy puis réclamé par la Résistance, ce puritain affamé de justice qui exalta ces vieilleries réactionnaires — la mystique chrétienne et l'amour de la patrie charnelle, Jeanne d'Arc et les cathédrales, la vertu du travail et l'amour des traditions — fait aujourd'hui l'objet d'une réhabilitation, au prix d'une OPA tendancieuse qui s'efforce de faire passer ce croisé antimoderne, ce prédicant de l'ancienne France, pour un démocrate bien-pensant et un socialiste égalitaire. Or, aux antipodes des "clercs" qui trahissent l'intégrité de la pensée au profit des intérêts temporels, l'intellectuel véritable selon Péguy ne saurait être qu'un perpétuel apostat, un irréductible franc-tireur.

Mystique chrétienne et amour de la patrie

Énigmatique et paradoxal, inclassable et irrécupérable, Charles Péguy le fut de son vivant et le reste après sa mort. Déférant au conseil de l'écrivain lui-même, *« Suivez le texte, et qu'il n'y ait rien entre vous et le texte »*, il faut s'attacher à dégager Péguy de la gangue des exégèses, des commentaires et des pieuses images d'Épinal, pour laisser parler ses écrits, écrits qu'on ne lit plus guère, tant l'auteur est aujourd'hui admiré et loué pour une posture, ce qui économise l'effort de se plonger dans une œuvre ample et touffue, et sans doute illisible pour nombre de contemporains tant elle prend à contre-pied et à contretemps l'esprit de notre époque.

Avec sa sûre intuition, Barrès, qui l'aima et le soutint, malgré tout ce qui les séparait, a mis au jour les contradictions qui ont écartelé Charles Péguy tout au long de son existence : cette double postulation vers la terre et vers le ciel, cette tension douloureuse mais féconde entre le réalisme et l'idéalisme, cette alliance de méfiance atavique et de générosité foncière, ce contraste entre une enveloppe ingrate et terne et un rayonnement spirituel qui fit de ce maître déroutant un formidable fédérateur de talents, dont l'influence et le prestige s'exercèrent sur plusieurs générations. Dans l'humble et orgueilleux descendant d'une lignée provinciale de paysans, en qui se conjuguaient les vertus de l'homme de la glèbe, de l'échoppe, de l'artisan et du soldat, l'auteur de *La Colline inspirée* s'est plu à voir ce qui s'accor-

> ***"Le combat est contre ceux qui haïssent la grandeur même."***
>
> *Charles Péguy*



PHOTOS : JOSSE/LEEMAGE ; BRIDGEMAN IMAGES

“Charge à la baïonnette en septembre 1914”, par Jonas, musée des Deux Guerres Mondiales, Paris. À droite : Péguy, en 1913, dans son uniforme du 76e régiment d’infanterie.

dait à ses propres obsessions: plus qu’une individualité d’exception, l’aboutissement d’une race, l’héritier d’un peuple et d’une tradition millénaire, le produit achevé d’une civilisation.

Un homme du Moyen-Âge égaré au XXe siècle

Fils d’un menuisier mort quelques mois après sa naissance, élevé par une mère qui rempaillait des chaises, Charles Péguy s’enorgueillissait de son extraction populaire et d’être un homme de l’ancienne France. Par toutes ses fibres, par ses admirations, par son idéalisme et sa naïveté, ce croisé antimoderne était un homme du Moyen Âge égaré au XXe siècle. Les valeurs dans lesquelles il fut élevé avaient nom: travail, sacrifice, obstination, sérieux, application, foi.

Pur produit de l’école de la République, celle des “hussards noirs” de Jules Ferry, mais aussi du catéchisme paroissial, le jeune garçon subit la double empreinte de Corneille et de Michelet. La conception de l’honneur et de l’héroïsme du premier, la vision du peuple et de l’histoire du second ne devaient jamais l’abandonner. Sacrifiant, après avoir été reçu à Normale sup, une carrière tranquille d’enseignant, il s’engagea dans la voie incertaine de l’aventure: un mariage par devoir avec la sœur d’un ami disparu, et le service intransigeant de la vérité.

L’affaire Dreyfus fut pour Péguy l’heure de vérité qu’il attendait, le “duel judiciaire” au terme duquel la vérité devait triompher du mensonge. Sa première *Jeanne d’Arc* (1897) l’y avait préparé, et il s’engagea de toutes ses forces dans la bataille, aux côtés de Bernard Lazare, ce “saint laïc”. Avec Maurras, les points de convergence n’étaient pas moins nombreux que les points de divergence: même sacrifice d’une vocation poétique au service de la vérité et du combat intellectuel; même culture classique, même intelligence, même certitude d’avoir raison contre tous; même passion de la clarté, même refus de la résignation et de la capitulation, même aversion pour le parlementarisme et même scepticisme devant le suffrage universel, même vision de la politique comme lutte permanente contre la faiblesse humaine.

Héritier et débiteur de l’Histoire et du peuple français, Péguy, chantre de l’incarnation et mauvaise conscience de son temps, reste comme un modèle de poète dans la cité et d’intellectuel au service de la vérité. Celui qui, devant la déchéance de la cité des hommes et de la cité de Dieu, devant le désarroi des esprits et des cœurs, devant la débâcle qui vient, appelle à la plus haute des vertus, l’espérance. Et exhorte à ne jamais capituler. ●

“QUAND UNE SOCIÉTÉ NE PEUT PAS ENSEIGNER…”

« Quand une société ne peut pas enseigner, ce n’est point qu’elle manque accidentellement d’un appareil ou d’une industrie; quand une société ne peut pas enseigner, c’est que cette société ne peut pas s’enseigner; c’est qu’elle a honte, c’est qu’elle a peur de s’enseigner elle-même; pour toute humanité, enseigner, au fond, c’est s’enseigner; une société qui n’enseigne pas est une société qui ne s’aime pas; qui ne s’estime pas; et tel est précisément le cas de la société moderne. »

Gallimard, “La Pléiade”, Œuvres en prose complètes, *tome I.*

La France, les barbares, les héros et les saints

Dans ce texte profond écrit en 1910, le grand écrivain estime que le débat n'est pas entre République et monarchie. L'essentiel, selon lui, est que la mystique prime sur la politique.

Aussitôt après nous, commence un autre âge, un tout autre monde, le monde de ceux qui ne croient plus à rien, qui s'en font gloire et orgueil. Aussitôt après nous, commence le monde que nous avons nommé, que nous ne cesserons pas de nommer le monde moderne. (...) Exactement : le monde de ceux qui n'ont pas de mystique. Et qui s'en vantent.

Qu'on ne s'y trompe pas, et que personne par conséquent ne se réjouisse, ni d'un côté ni de l'autre. Le mouvement de dérépublicanisation de la France est profondément le même mouvement que le mouvement de sa déchristianisation. C'est ensemble un même, un seul mouvement profond de démystication. C'est du même mouvement profond, d'un seul mouvement, que ce peuple ne croit plus à la République et qu'il ne croit plus à Dieu, qu'il ne veut plus mener la vie républicaine, et qu'il ne veut plus mener la vie chrétienne (qu'il en a assez), on pourrait presque dire qu'il ne veut plus croire aux idoles et qu'il ne veut plus croire au vrai Dieu. (...)

N'y a-t-il point eu, par le même mouvement, n'y a-t-il point une dégradation monarchiste, une dégradation royaliste parallèle, complémentaire, symétrique, plus qu'analogue? (...) N'avons-nous pas vu pendant des siècles, ne voyons-nous pas tous les jours les effets de cette politique? N'avons-nous pas assisté pendant des siècles à la dévoration de la mystique royaliste par la politique royaliste? (...)

> ***"Le mouvement de dérépublicanisation de la France est profondément le même mouvement que le mouvement de sa déchristianisation. C'est ensemble un même, un seul mouvement profond de démystication."***
> *Charles Péguy*

Le débat n'est pas entre les héros et les saints ; le combat est contre les intellectuels, contre ceux qui méprisent également les héros et les saints. (...) Le combat est contre ceux qui haïssent la grandeur même, qui haïssent également l'une et l'autre grandeurs, qui se sont faits les tenants officiels de la petitesse, de la bassesse, et de la vilenie.. ●

""Notre jeunesse",
Les Cahiers de la quinzaine (1910)"

PEGUY EN 10 DATES

1873 Naissance à Orléans (Loiret)
1879-1885 École normale d'instituteurs d'Orléans
1894 École normale supérieure
1897 Premier article dans *La Revue socialiste*
1905 *Notre patrie*
1908 Retour au catholicisme
1910 *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*; *Notre jeunesse*
1911 *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*
1913 *L'Argent*; *La Tapisserie de Notre-Dame*
1914 Mort (pour la France) à Villeroy (Seine-et-Marne)

Léon Daudet à L'Action française, en 1932.

KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

Léon Daudet, à boulets bleu-blanc-rouge

Fils d'Alphonse, l'auteur des "Lettres de mon moulin", et l'une des principales plumes de L'Action française, Léon Daudet fut l'un de nos plus grands polémistes. Un exceptionnel manieur de mots. Qu'ont eu à subir nombre de ses adversaires.

Léon Blum

« Type classique du dupeur du peuple, chéri des salonnardes et des salonnards qu'il épate avec des manchettes étincelantes et des prédictions de Grand Soir. »

Aristide Briand

« Élevé dans un lupanar, entremetteur dès l'adolescence, outrage public à la pudeur vers l'âge adulte, renégat tout le reste du temps, Aristide Briand a une tendance naturelle, innée en quelque sorte, à ne connaître que le droit commun. »

« Tout en lui était veule, l'allure, le regard d'eau sale, avec un crapaud endormi au fond, la démarche hésitante, l'écendrement de la cibiche ou cigarette, le cheveu long et pelliculaire, l'insinuation grave et même "ah Messieurs combien grâve", avec un accent circonflexe; tout suait la vadrouille et le désordre de la chambre meublée, où le maquereau et croupier passe son habit taché et sa che-

mise souillée devant sa glace dépolie ; tout, dis-je, sauf la voix puissante, profonde, reprochante, insinuante à volonté, la contrebasse du cabot idéal. Je l'appelais, cette voix, son violoncelle, et il en tirait des effets tziganes à faire pâmer la dame du comptoir. »

Georges Clemenceau

« Une tête de mort sculptée dans un calcul biliaire. »

Alfred Edwards

(fondateur du journal *Le Matin*)

« Imaginez Priape devenu steward, à bord d'un vaisseau de flibustiers. »

Leconte de Lisle

« Il avait certes un beau masque glabre, âpre et railleur sous le monocle, mais il sentait le rond-de-cuir. C'était un fauve de bibliothèque, une sorte de fonctionnaire venu des Îles, aigri, mécontent et qui faisait des mots sur ses chefs. »

Catulle Mendès

« Sur un sentiment vrai, fait l'effet d'une limace sur un fruit. »

Arthur Meyer

(directeur du journal *Le Gaulois*)

« Un vieux tapis, qu'il convient de battre de temps en temps. Il n'en est ensuite que plus moelleux. »

Alfred Naquet

(figure radicale-socialiste)

« Pareil à une araignée de water-closet, carabosse et chevelu, qui marchait de biais, suspendu au bras de son fidèle Lockroy » (lors de l'enterrement de Victor Hugo).

Henri de Régnier

« Le pendu constipé », « cadavre au menton de galoche, oublié debout, sous la pluie, en habit d'académicien, par un assassin distrait. (…) Des vers froids, compassés, symétriques, aussi laids et vainement sonores que ceux de Heredia, un profil en mèche de lampe, une voix enchifrenée, une ironie de flanelle humide, un regard qui meurt derrière le monocle, tels sont, à mes yeux, les attraits de ce gentilhomme ».

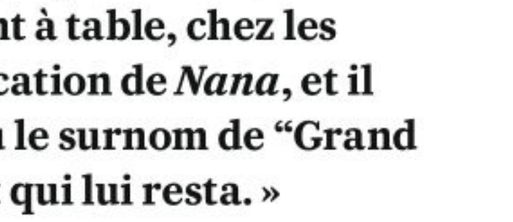
Edmond Rostand

« Versificateur ingénieux et bavard, arracheur de rimes et dents, insupportable neurasthénique juché sur le char automobile de Barnum, le bonhomme Cambo, Edmond Rostand. »

Marc Sangnier

(fondateur du "Sillon", visant à rapprocher République et catholicisme)

« Voletant à l'extrême gauche, dans le sillon du socialisme révolutionnaire, avec des ailes de plâtre rouge achetées rue Saint-Sulpice. » ●



"ÉMILE ZOLA, LE PORC ÉPIQUE"

Comptant parmi les principales têtes de Turc du polémiste, l'auteur de* Germinal, *que Daudet surnommait "le porc épique", s'est retrouvé tout particulièrement dans son viseur.

« Le fond du caractère de ce malheureux mégalomane, mâtiné de Français et d'Italien, d'imagination et de sottise, c'était l'envie : une envie tenace, bestiale, mesquine, toujours en éveil (…). Émile Zola, avec son nez bifide, sa verbosité, son langage fébrile, était le type achevé du bilieux, qui ne se complaît que dans le malheur, l'infortune d'autrui, l'excrément, le trouble sexuel, la folie et la laideur. Ce vice foncier, irrémédiable, était en lui, comme l'avarice en Harpagon et en Grandet, comme l'hypocrisie en Tartufe. Il avait le goût du déshonneur, de la déchéance et de la mort de son prochain, comme d'autres aiment le vin et les jolies filles. » « Lisez, à la lumière de cette remarque, les meilleurs scatologicons de sa série : *L'Assommoir*, *Germinal*, *Nana*, *La Terre*. Regardez-le se vautrer dans le purin, en faire dégouliner sur sa page, mirer, comme des œufs au marché, les termes vils et dégradants : "Ah ! je crois que j'en ai mis, cette fois !" s'écriait-il, en s'asseyant à table, chez les Charpentier, lors de la publication de *Nana*, et il en reniflait d'allégresse. D'où le surnom de "Grand Fécal", que je lui appliquai et qui lui resta. »

BERNARD LIPNITZKI / ROGER-VIOLLET

Céline, la gloire du paria

Près de soixante ans après sa mort, l'un des plus grands écrivains du XXe siècle demeure un objet de scandales et de polémiques. Tant mieux.

Par Bruno de Cessole

Louis-Ferdinand Céline dans sa maison de Meudon, en 1955.

Le 1er juillet 1961, dans son pavillon du 25 *ter*, chemin des Gardes à Meudon, Louis Ferdinand Destouches *alias* Céline achevait son voyage terrestre, dix ans après son retour du Danemark en France et l'amnistie dont il avait bénéficié. Il venait juste de mettre le point final à son dernier livre, *Rigodon*, dernier volet de la *Trilogie allemande*. Un an plus tard se réalisait ce qu'il aurait tant voulu voir de son vivant : la parution du *Voyage au bout de la nuit* et de *Mort à crédit* dans ce panthéon littéraire qu'est la collection de la Pléiade. Témoignage de reconnaissance de ce qu'il avait apporté à la littérature française.

Avec ce mélange d'orgueil prophétique et de bouffonnerie qui était sa marque, Céline avait proclamé, dès 1932, à la remise du manuscrit du *Voyage au bout de la nuit*, la nouveauté révolutionnaire de son œuvre : *« Une symphonie littéraire émotive.* (…) *Du pain pour un siècle entier de littérature* (…) *et le Goncourt dans un fauteuil pour l'heureux éditeur qui saura retenir cette œuvre sans pareille, ce moment capital de la nature humaine. »* En 1955, dans son désopilant *Entretiens avec le professeur Y*, où il livre les secrets de fabrication de son œuvre, il réaffirmait l'importance de la révolution dont il avait été le fourrier : *« Je suis qu'un petit inventeur, et que d'un tout petit truc!* (…) *je connais mon infime importance!* (…) *L'émotion dans le langage écrit!… Le langage écrit était à sec, c'est moi qu'ai redonné l'émotion au langage écrit!* (…) *C'est pas qu'un petit turbin je vous jure!* (…) *C'est infime, mais c'est quelque chose! »*

"Voyage", le livre de poche le plus… volé dans les librairies !

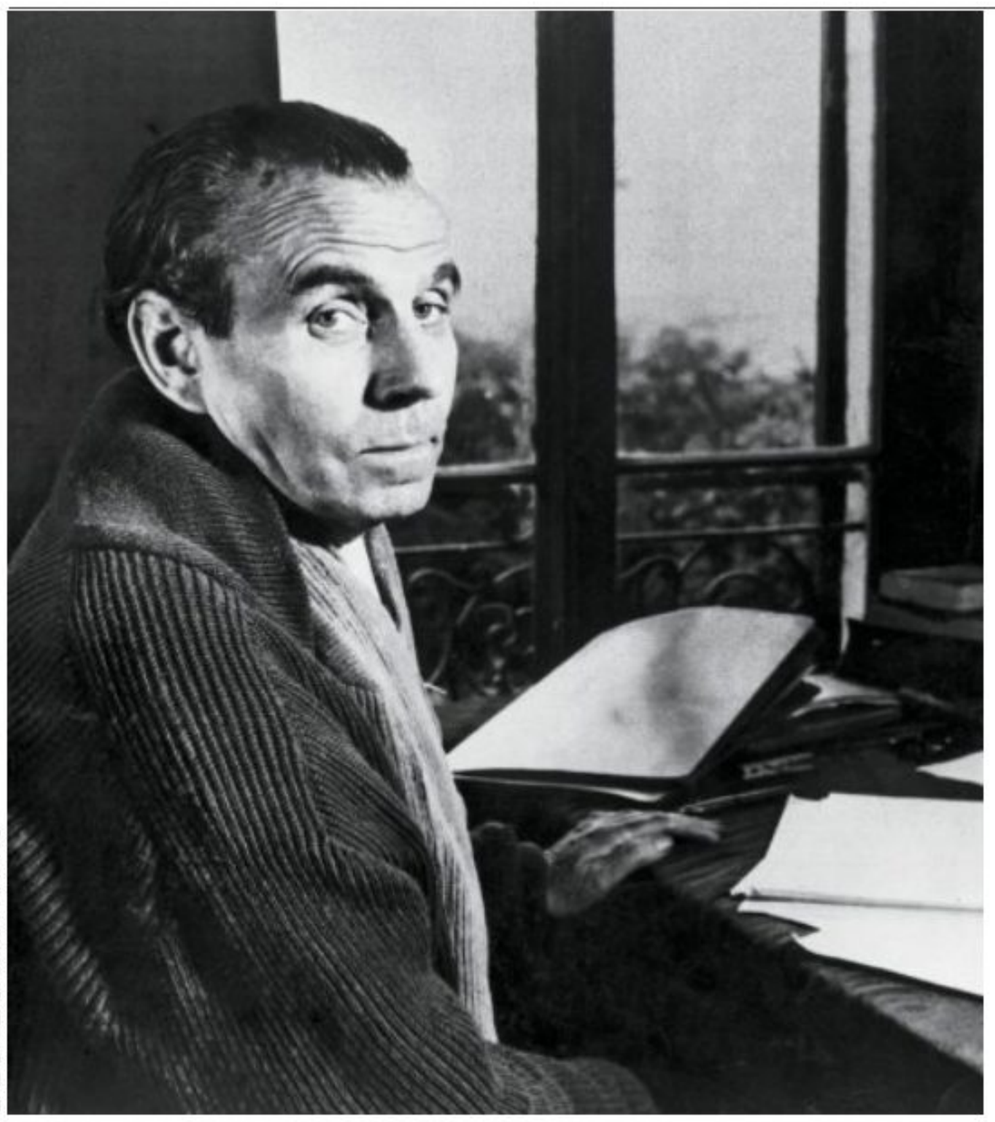
Depuis la disparition de l'écrivain, sa stature et son audience n'ont cessé de croître, à telle enseigne que Céline est l'auteur français auquel le plus grand nombre de travaux ont été consacrés, tant chez nous qu'à l'étranger, tandis que ses romans figurent parmi les plus vendus aussi bien dans la Pléiade qu'en collection de poche. À titre anecdotique, *Voyage* est le livre de poche le plus volé dans les librairies… Si l'écrivain est reconnu comme l'un des deux plus grands, avec Proust, de la littérature française du XXe siècle, l'homme suscite toujours "haines et passions", selon le titre du livre de Philippe Alméras, l'un de ses biographes et exégètes. À preuve, son éviction en 2011 des "célébrations nationales", de la part du ministre de la Culture d'alors, Frédéric Mitterrand, cédant à l'intimidation de Serge Klarsfeld, capitulation honteuse qui témoigne à la fois de l'imbécillité congénitale ou de l'inculture crasse de l'administration et de la lâcheté proverbiale de la classe politique. L'anecdote montre, si besoin était, que l'imprécateur le plus forcené de la littérature

"C'est moi qui ai redonné l'émotion au langage écrit ! C'est pas qu'un petit turbin, je vous jure ! C'est infime, mais c'est quelque chose !"

Céline,
Entretien avec le professeur Y, 1955.

DOCTEUR LOUIS-FERDINAND ET MISTER CÉLINE

Longtemps, une thèse a prévalu, celle des "deux Céline", le Céline d'avant et celui d'après *Bagatelles pour un massacre*, comme si une soudaine conversion avait, en 1937, métamorphosé l'écrivain sensible à la détresse des humbles en un antisémite enragé et paranoïaque, dénonçant la "persécution" infligée aux goyim par les futurs persécutés. Cette thèse, postulant la folie ou l'irresponsabilité d'un homme en proie à l'ébriété verbale (sans même évoquer l'accusation — gratuite — de vénalité lancée par Sartre), avait l'avantage de concilier occultation et morale sociale. Elle permettait aussi d'exonérer les admirateurs du "premier" Céline — à commencer par Sartre lui-même, qui avait inscrit en exergue de *La Nausée* une citation célinienne tirée de *L'Église* — du soupçon de complicité ou d'aveuglement. B. de C.



LABORIE/GAMMA-RAPHO

Céline à sa table d'écriture, en 1954.

française ne sera jamais l'objet d'un consensus fade, et que ce mort encombrant, soixante ans après sa disparition, est plus vivant que bien des momies contemporaines.

Pérenne sujet de scandales et d'empoignades, l'auteur de *Mort à crédit* et de *Bagatelles pour un massacre* demeure un ferment de divisions et suscite toujours une sorte de sidération. L'attestent les nombreux livres — une dizaine! — parus à l'occasion du cinquantenaire de sa disparition. Question centrale : comment concilier le génie littéraire et la morale ? Comment peut-on, à la fois, être l'auteur d'une œuvre puissamment originale, humainement bouleversante, et la bouche d'ombre sacrilège qui proféra invectives et élucubrations racistes et antisémites ?

Philippe Alméras, dont Pierre-Guillaume de Roux a réédité le livre magistral, *Céline entre haines et passions*, y répond textes à l'appui : d'une part, Céline n'a pas attendu 1937 pour verser dans le racisme ; d'autre part, on ne saurait voir dans son "délire" une sorte d'accès de folie lié à des raisons contingentes. Au vrai, l'imprécateur solitaire s'était imprégné, très tôt, de la vulgate antisémite de la Belle Époque, des textes des Toussenel, Chirac *« et autres socialisants qui dénoncent la puissance de l'or juif »*, avant que Drumont ne fasse basculer l'antisémitisme de la gauche vers la droite. Nulle originalité donc — hormis celle du style et de la mise en scène — dans *Bagatelles* et *Les Beaux Draps*, mais l'écho amplifié d'un antisémitisme largement partagé, à gauche comme à droite, que Céline laïcise dans le fond et la forme.

"Je suis qu'un petit inventeur, et que d'un tout petit truc ! Je connais mon infime importance : l'émotion dans le langage écrit."

Céline,
Entretien avec le professeur Y, 1955

Un écrivain, mi-Diogène mi roi Lear

Tel est le réel occulté qu'Alméras met au jour, révélant du même coup ce paradoxe de *« voir l'œuvre célinienne défendue contre de prétendus sympathisants par des adversaires déclarés de tout ce à quoi il a cru, incarnant tout ce qu'il a détesté »*. Dans sa postface, prenant en compte les découvertes les plus récentes, notamment l'édition en Pléiade de la correspondance, l'auteur réaffirme sa position : *« les convictions de celui qui dira n'avoir pas d'opinions et aucune idée sont en fait aussi précises que précoces »* et Céline ne les a jamais reniées, pas plus que Lucien Rebatet les siennes. À rebours du vieil idéalisme grec du *kalos kagathos*, où le beau se confond avec le bien, il faut admettre qu'un grand créateur peut aussi être un "monstre" et que la littérature et la morale peuvent faire chambre à part. Sur ce point, la majorité des céliniens interrogés par Joseph Vebret en sont d'accord : il est absurde de vouloir séparer le Céline romancier et le Céline pamphlétaire, l'auteur du *Voyage* et celui de *Bagatelles*, *L'École des cadavres* et *Les Beaux Draps*.

Prétendre cataloguer, étiqueter, et donc neutraliser Céline participe d'un vain combat. L'homme était grevé de contradictions, de même l'œuvre, immense bric-à-brac de visions hétéroclites et terrifiantes, contient tout et le contraire de tout. On n'a pas voulu voir que ce réfractaire inclassable, ce poète enragé, rebelle à toute annexion était d'abord un écrivain, mi-Diogène mi-roi Lear, visionnaire halluciné qui bouleversa, à l'égal de Joyce, la forme et l'idée même de littérature en exprimant, dans une voix jamais entendue jusqu'alors, ce que Bardèche a nommé dans une excellente formule, *« l'interdit, l'innommable, le secret tragique de la bête humaine »* et ce, *« avec des mots proscrits »*. ●

Robert Brasillach lors de son procès.

COLLECTION PERSONNELLE

Poètes maudits

Condamnés à mort, Villon (qui sera finalement gracié), Chénier et Brasillach ont mis en vers leurs derniers instants.

Au XVe siècle, l'un de nos plus grands poètes, François Villon, effectue plusieurs séjours en prison. En 1462, condamné à être pendu au gibet de Montfaucon, où les corps des suppliciés pourrissent au bout des cordes, il écrit la poignante *Ballade des pendus*:

« Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cueurs contre nous endurcis,
Car se pitié de nous povres avez,
Dieu en aura plus tost de vous mercis. [...]
La pluie nous a débués et lavés,
Et le soleil desséchés et noircis;
Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavés,
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais nul temps nous ne sommes assis;
Puis ça, puis là, comme le vent varie,
À son plaisir, sans cesser, nous charie,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de nostre confrérie;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absoudre. »

Villon, heureusement, sera gracié. Trois siècles plus tard, la Révolution se montre moins clémente envers André Chénier... Emprisonné, il dénonce, dans les *Iambes*, les jacobins terroristes:

« Comme un dernier rayon,
comme un dernier zéphyre
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye
encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour;
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés!
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire!
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance!
Pour descendre jusqu'aux enfers
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance
Déjà levé sur ces pervers!
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice!
Allons, étouffe tes clameurs;
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, Vertu, pleure si je meurs. »

● **É. L.**

"LA PETITE FILLE AUX YEUX DE MATIN..."

En 1945, Robert Brasillach attend la mort à Fresnes pour avoir choisi le mauvais camp. Dans ce *« frère au col dégrafé »*, il invoquera la mort de Chénier. Puis, deux jours avant son exécution, rédigera le poignant *Lazare*:

« Près du monument se tient invisible
La petite fille aux yeux de matin.
Tout, quand vous voulez,
Seigneur, est possible,
L'enfant Espérance a joint les deux mains.

Je remets, Seigneur, aux plis de sa robe
La peine des miens, l'étreinte du cœur:
Que l'enfant me rende, à l'heure de l'aube
Le jour de la terre, — ou, sinon, d'ailleurs. »

GEORGES DUDOGNON / ADOC-PHOTOS ; PATRICK IAFRATE

Etre hussard, ou la vertu d'insoumission

Rarement l'esprit des Hussards aura été aussi bien défini que par Patrick Buisson, dans son discours de présentation du film "Leur après-guerre ou le Roman des Hussards", diffusé sur la chaîne Histoire.

Par Patrick Buisson

Le film que vous allez voir n'est pas seulement un film sur les vertus de l'insoumission en littérature, qui viendrait rappeler à notre époque d'affaissement général que la raison d'être de celle-ci est de faire échec à tous les conformismes, qu'ils soient moraux, sociaux ou politiques.

En cela, Roger Nimier, Antoine Blondin, Jacques Laurent et Michel Déon auront parfaitement rempli leur mission d'écrivain. Ce qui leur a d'ailleurs valu de passer très tôt tous les quatre ensemble à la postérité sous le nom de Hussards, sans jamais avoir formé de groupe ni d'école, pas même une école de la désinvolture.

Le film que vous allez voir raconte aussi une autre histoire, il donne sa pleine dimension, sa dimension historique, à ce que fut la charge solitaire des Hussards, c'est-à-dire un épisode de la guerre froide culturelle et idéologique telle qu'elle s'est déroulée en France dans les années 1950. (...).

La première leçon que j'ai apprise des Hussards est une leçon d'histoire générale.

Un document exceptionnel : l'une des (très) rares photos réunissant, de gauche à droite, Antoine Blondin, Roger Nimier et Paul Morand. Manquent Jacques Laurent et Michel Déon. En bas : Patrick Buisson.

Qui mieux qu'eux, en effet, nous a parlé de la France des années 1950, de cette France d'avant, de cette France heureuse et harmonieuse de l'entre-soi, peuplée d'édifices cultuels qui s'appelaient l'atelier, l'église, le bistrot et la ferme ?

Autant de murs porteurs d'une même civilisation.

Une France où l'on n'avait pas besoin de cultiver le lien social puisque les Français trouvaient là toutes les raisons de faire société.

On ne le répétera jamais assez : le lieu, c'est le lien.

Puis les temps sont venus où l'on a liquidé les bistrots, démonté et déménagé les usines, déconstruit les églises.

Dieu, le travail, l'alcool, ce sont les plus anciennes demeures humaines qu'on a voulu fermer les unes après les autres, et parfois les unes en même temps que les autres.

Sous couvert de s'en prendre aux opiums du peuple, sous couvert, au nom de l'autonomie, de vouloir l'affranchir de toutes ses aliénations, c'est au peuple qu'on s'en est pris.

C'est le peuple qu'on a voulu dissoudre, opération communément désignée par antiphrase sous l'appellation du "vivre-ensemble".

Vivre ensemble certes… mais sans le peuple !

Aux pseudo-droits accordés aux individus ont correspondu autant de libertés ôtées aux personnes.

La France d'après, la France d'après la France est un pays où fumer est une activité coupable, boire un acte délictuel, tandis qu'enfreindre au volant les limitations de vitesse fait de vous un quasi-criminel, un fléau social que des milliers de radars sont chargés de traquer sur toutes les routes de France et de Navarre avant de vous mettre hors d'état de nuire.

Cette France-là, hygiéniste, puritaine, répressive, est devenue le pays champion du monde de la consommation de psychotropes, antidépresseurs et autres anxiolytiques : 134 millions de boîtes, soit 2 par habitant et par an. Sans parler de la consommation de cannabis et de toutes les substances hallucinogènes dont l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies nous dit qu'elle a explosé depuis dix ans, particulièrement chez les 18-25 ans et dans la population féminine adulte.

Et c'est cette France-là qui s'interroge aujourd'hui gravement, doctement, sur la disparition du lien social.

Sans doute Nimier, s'il revenait parmi nous, serait-il définitivement découragé dans ses velléités de se faire naturaliser humain.

Sans doute Blondin, l'expert en verres de contact, est-il en train de noyer son chagrin au comptoir du Père éternel devant la déferlante de ces millions d'hommes et de femmes que le port de casques, d'écouteurs, de tablettes et de téléphones a transformés en zombies frappés d'autisme social dans un siècle d'autant plus emporté par la frénésie de communiquer qu'il n'a rien ou si peu de choses à dire.

"Les vertus de l'insoumission en littérature viennent rappeler à notre époque d'affaissement général, que la raison d'être de celle-ci est de faire échec à tous les conformismes."

Ce même Blondin à qui nous devons le plus beau, le plus vibrant de tous les programmes exposé à la dernière page de *L'Humeur vagabonde* (La Table ronde), un programme dans lequel on aurait tort de ne voir que l'expression d'une nostalgie sentimentale : *« Un jour peut-être nous abattrons les cloisons de notre prison, nous parlerons à des gens qui nous répondront, le malentendu se dissipera entre les vivants ; les morts n'auront plus de secrets pour nous. Un jour, nous prendrons des trains qui partent. »*

La seconde leçon que j'ai apprise des Hussards est une leçon d'ordre à la fois tactique et stratégique.

Roger Nimier, l'archange qui roulait en Aston Martin, est mort, le 28 septembre 1962, sur l'autoroute de l'Ouest parce qu'un autre véhicule a tenté de le doubler à droite.

On a voulu voir dans cette mort une sorte d'allégorie du nouveau mal du siècle, une mort à la James Dean empreinte de fureur, d'ivresse et de vitesse, une mort marquée du sceau de la modernité.

Esprit prosaïque, j'en ai conclu pour ma part qu'on courait un péril mortel à être dépassé sur sa droite. Et c'est une leçon que j'ai eu l'occasion de beaucoup méditer par la suite. ●

Jean Raspail, vers le Royaume

À 94 ans, l'auteur du "Camp des saints" et de "Qui se souvient des hommes..." est parti rejoindre, au-delà de la mer, des rivages plus propices à sa conception de l'honneur et de la fidélité. Nous laissant, pour nous consoler, une contrée imaginaire où flotte haut la bannière de la noblesse d'âme, dont le prince était un enfant.

Par Laurent Dandrieu

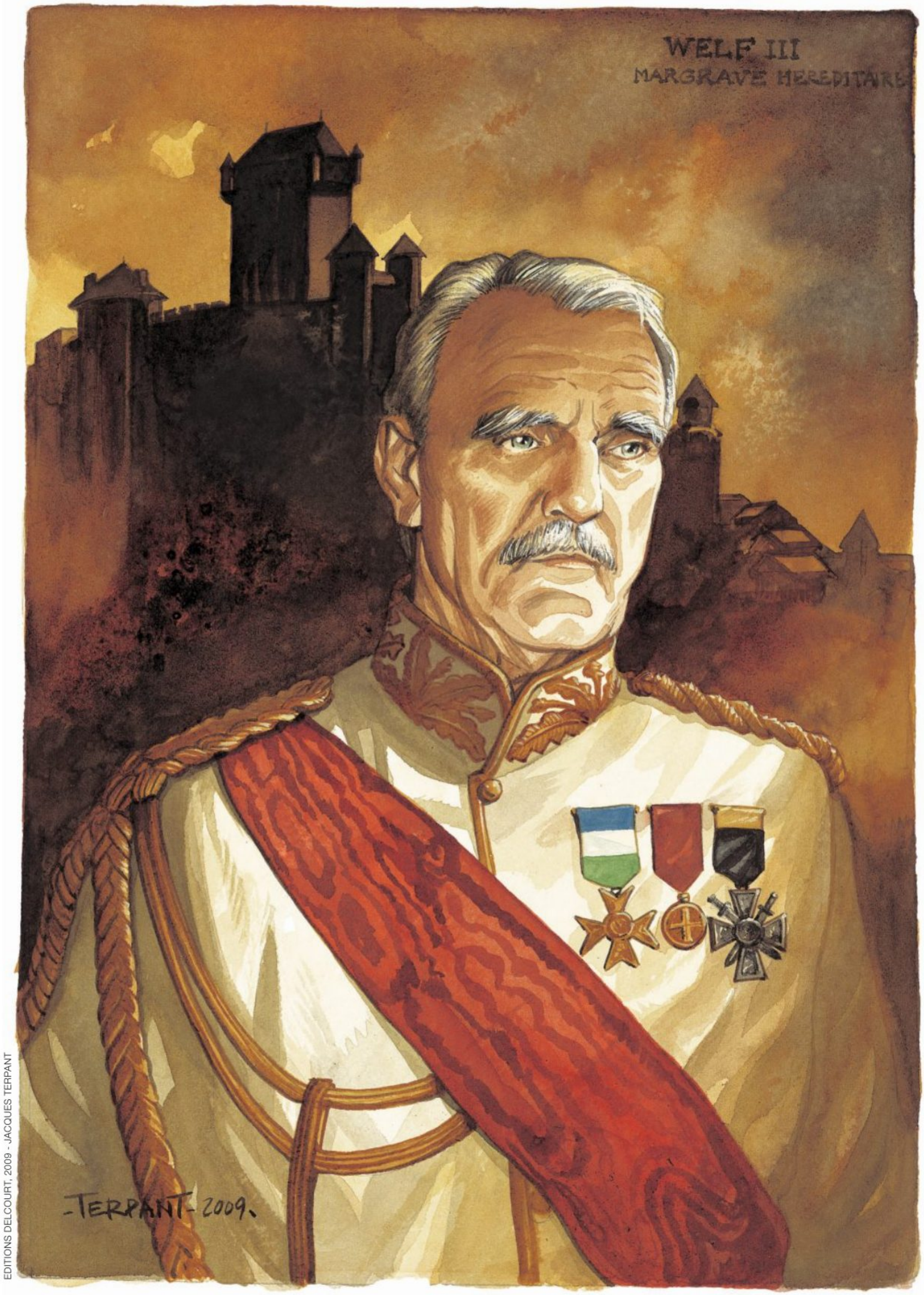
C'est l'histoire d'un enfant qui ne veut pas mourir, et a su irriguer, sa vie durant, l'âme de l'homme qu'il était devenu de ses rêves, de ses jeux, de ses enthousiasmes et de ses croyances. L'enfant avait grandi, bien sûr, était devenu un homme de grande et belle allure, à la noble moustache et au regard d'aigle, à la démarche décidée, qui aima à arpenter la Terre en tous sens comme pour en débusquer les secrets primordiaux, et à puiser dans l'alchimie des mots la formule qui transforme le plomb des médiocrités et des pesanteurs humaines en un métal précieux, celui dans lequel on forge le glaive des épopées immémoriales et des légendes fondatrices. Mais cette part enfantine n'avait jamais abdiqué en lui, et qui plongeait ses yeux en son regard, perpétuellement nimbé des brumes jamais tout à fait dissipées de songes mélancoliques et lointains, ne pouvait s'y tromper : Jean Raspail, pour qui la fidélité n'était pas un vain mot, était resté avant tout fidèle aux rêves de l'enfant qu'il fut, à son goût pour les nobles élans, les jeux qui vous exhaussent au-dessus de vous-même, les pays inaccessibles, fussent-ils imaginaires, du moment qu'ils peuvent jouer leur rôle de refuge et de royaume de liberté.

Le jeu, le royaume : il en avait fait le massif central de son existence, et celui qui était devenu monarchiste comme on reconnaît une évidence prenait ce jeu-là très au sérieux, comme le font les enfants, sans jamais se prendre lui-même au sérieux ni oublier de s'en amuser. Le "jeu du roi", il l'avait embrassé à la suite d'Orélie-Antoine Ier, ce modeste avoué périgourdin de la fin du XIXe siècle qui s'improvisa roi d'Araucanie et de Patagonie et réussit à faire reconnaître sa royauté, l'espace de quelques semaines, par les tribus indiennes de ces immenses territoires sous dépendance argentine et chilienne. Enivré par la grandeur dérisoire de cette épopée, écœuré aussi d'une France qui semblait se limiter de plus en plus à un agrégat de consommateurs sans idéal, sans ambition et sans foi, Jean Raspail, à la fin de sa version romancée de l'histoire, *Moi, Antoine de Tounens, roi de Patagonie* (1981), décida de prolonger l'aventure et de s'introniser consul général de Patagonie.

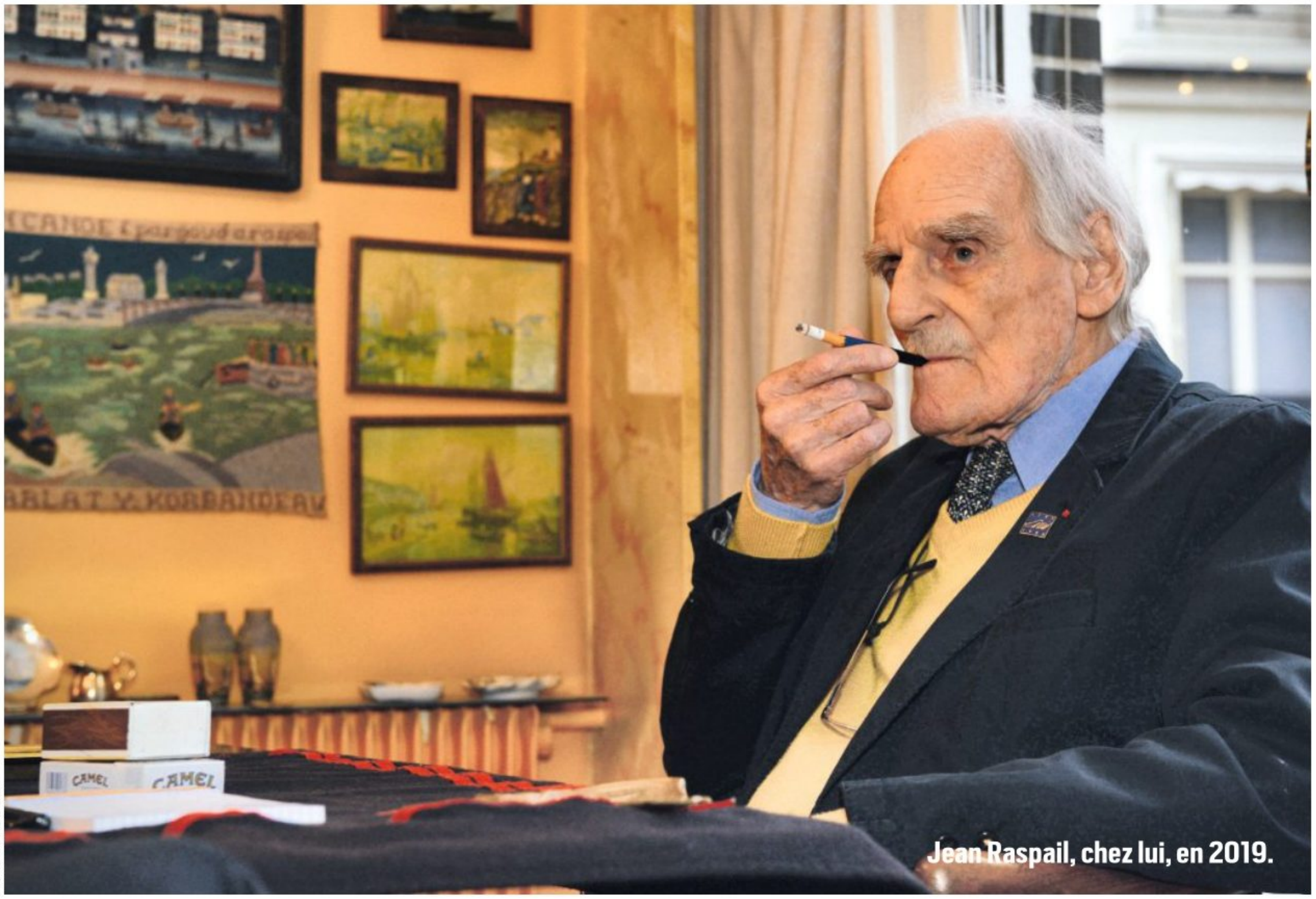
Ses lecteurs prirent au mot ce "jeu du roi" (titre d'un premier roman consacré à la Patagonie en 1976), les demandes de naturalisation affluèrent, au point qu'il fallut mettre sur pied une chancellerie, la seule chancellerie au monde sans doute où l'esprit de camaraderie frondeuse tienne lieu de protocole. Spontanément, sans se consulter, beaucoup virent en ce royaume rêvé de Patagonie un

"On vous adjure, et tout à l'heure encore le pape d'une chrétienté malade, d'ouvrir largement vos portes. Moi je vous dis, je vous supplie, fermez-les, fermez-les vite, s'il en est encore temps !"

Jean Raspail, "Le Camp des saints" (1973)



Jean Raspail, par Jacques Terpant. Dessin paru dans “Sept cavaliers” (Delcourt, 2009).



Jean Raspail, chez lui, en 2019.

ROMAIN ROUGER

espace de dissidence intérieure, *« la patrie refuge de ceux qui croient en la transcendance »* comme nous l'avait confié Jean Raspail — un refuge non pour renier la patrie charnelle, mais pour y cultiver des valeurs morales de gratuité, de noblesse, de dévouement, de liberté d'esprit qui risqueraient de sécher sur pied en une terre française qui n'y est plus propice : non pour tourner le dos à la France douloureusement aimée, mais dans l'espoir de pouvoir l'ensemencer un jour de ces vertus cultivées dans la patrie du songe…

La rencontre avec la Patagonie a lieu en 1951, à l'occasion d'une expédition automobile qui relie la Terre de Feu à l'Alaska. Un jour de février 1951, le jeune Raspail se tient sur le pont d'un bateau, quelque part dans le détroit de Magellan. Il neige, il vente, il fait un froid de gueux, mais aucune tempête ne pourrait détourner son regard d'un petit esquif de bois qui s'approche du navire. À son bord, quelques-uns des derniers survivants d'un peuple en voie d'extinction, les Alakalufs, ces Indiens repoussés, au fil des millénaires et des invasions d'autres peuples plus belliqueux, toujours plus au sud, jusqu'à devenir des nomades maritimes qui ne quittaient plus leurs canots naviguant sur les chenaux de la Terre de Feu que lors de rares incursions pour dévorer des baleines échouées sur le rivage. Maigres, deminus, *« le regard mort »*, réduits à la mendicité, ces derniers spécimens d'un peuple laissé pour compte de l'évolution humaine projetaient une image pathé-

L'ATTITUDE, COMME COLONNE VERTÉBRALE DE L'ÂME

Les personnages de Raspail cheminent en un itinéraire qui est moins physique que spirituel, sur un chemin qui souligne nos manques et montre la voie qui pourrait les combler : la mystique de la grandeur dans *Moi, Antoine de Tounens, roi de Patagonie*, la dimension sacrale de la politique dans *Sire*, l'importance de la foi et de la transmission dans *L'Anneau du pêcheur*, l'esprit chevaleresque dans *Sept cavaliers quittèrent la ville au crépuscule par la porte de l'Ouest qui n'était plus gardée*… Et toujours, le souci de la dignité, la protestation altière de l'individu libre contre la bêtise ahurie de la masse, la nécessité vitale de rompre en visière devant la pression de la meute et le conformisme de l'époque, l'importance de l'attitude comme colonne vertébrale de l'âme, la conviction que chaque homme est roi, souverain absolu de son âme ; toutes vertus incarnées par les Pikkendorff, cette famille européenne mythique que l'on croise dans la plupart de ses livres. L. D.

tique qui fit sur Jean Raspail une impression profonde, qui le hanta sa vie durant.

La rencontre avec ces pauvres diables, *« d'une saleté repoussante et d'une laideur tragique »*, de qui *« dix mille ans nous séparaient »*, il va la transposer dans plusieurs de ses romans. Elle va surtout lui inspirer l'un de ses plus beaux livres, *Qui se souvient des hommes…* (1986), roman d'un peuple misérable, pourvu d'*« une langue très riche où manquaient seulement tragiquement les mots qui expriment le bonheur et la beauté »*, alors qu'*« ils en ont cent pour exprimer l'angoisse »*; *« perdus, abandonnés, condamnés à errer aux confins les plus désolés, exactement immuables d'un millénaire à l'autre depuis le paléolithique, oubliés au pied de l'échelle illusoire où tous les peuples se sont hissés à différents degrés »*, les Alakalufs sont devenus pour Jean Raspail, à cause de leur déréliction même, *« le peuple élu »*.

Une protestation en forme de rêve

Les peuples oubliés, disparus, martyrisés par l'histoire et les hommes, ce fut dans ces années de globe-trotteur la grande affaire de Jean Raspail, qui l'a racontée notamment dans *La Hache des steppes* (1974) : *« S'il reste un survivant, je veux le voir et lui parler, lui saisir la main, savoir à quoi ça ressemble un homme vieux de milliers d'années et qui le sait. »* Serrer la main des oubliés de l'histoire, les honorer d'un salut plein d'empathie pour éviter que leur mémoire ne sombre tout à fait dans l'oubli, voilà une facette qui corrige l'image que la bien-pensance médiatique s'est empressée de déduire du *Camp des saints* (1976), dont la réputation n'a cessé de grandir à mesure que le réel se pliait à ses visions que d'aucuns, à l'époque, jugeaient fantasmatiques, est prophétique, plus encore que par ses images de cargos entiers de migrants déferlant sur l'Europe, par le tableau d'un pays exténué qui implose sous le choc, dont les élites s'agenouillent devant une invasion qu'elles n'ont plus le courage ni l'envie de repousser.

Le livre a valu à Raspail, de la part d'une gauche prompte aux anathèmes, une solide réputation de prophète haineux d'un racisme congénital, ridicule pour qui a lu *Qui se souvient des hommes…* Tout comme pour qui a eu le privilège, en terre et en amitié patagonne, de converser chez l'ami Jean autour de généreuses rasades d'excellent whisky, et d'apprécier sa chaleureuse gentillesse, sa délicatesse qui effaçait les décennies d'écart pour vous faire entrer dans l'intimité malicieuse de sa camaraderie — et son humilité de gamin à qui son œuvre paraissait donnée par quelque tutélaire, bienveillante et incompréhensible puissance supérieure.

Dans *Sept cavaliers…* (1993), le plus énigmatique et le plus fascinant peut-être de toute son œuvre, sorte de songerie poétique sur l'écroulement d'une civilisation, un personnage constate mystérieusement : *« C'est la fin du monde rêvé. »* Pessimiste par nature, cabré contre la tentation du désespoir qui l'assaillait sans trêve, Jean Raspail a bâti toute son œuvre comme une protestation en faveur du rêve, une bastide où l'on puisse trouver un refuge inexpugnable contre les sirènes de l'à-quoi-bon et les infatigables gros bataillons de la médiocrité.

Et lui, Raspail, vers quoi pérégrinait-il? Lui à qui toute forme de soumission était radicalement étrangère, qui ne comprenait pas que l'on puisse envisager s'agenouiller devant quoi que ce soit d'autre que Dieu et son roi, aura rêvé toute sa vie, sans y croire, d'un jour où il puisse dire "Sire" à quelqu'un, un monarque aux pieds duquel il puisse déposer son fardeau de loyauté, de dévotion et de constance. Et à la fin de la route, comme il s'éclipse à l'heure où l'actualité semble confirmer ses plus effrayantes et sinistres intuitions, voici que lui qui n'était pas sûr d'y croire pénètre aujourd'hui dans le Royaume, pose un genou en terre, et peut enfin dire "Sire" à son roi — le Roi des rois. ●

41

C'est le nombre total de livres publiés par Jean Raspail, de *Terre de feu* (1952) à *La Miséricorde* (2019). Leur auteur est récipiendaire de nombreux prix littéraires, dont le Grand Prix du roman de l'Académie française pour *Moi Antoine de Tounens, roi de Patagonie* (1981).

Ce texte est repris, parmi d'autres portraits littéraires, dans le dernier livre de Laurent Dandrieu, *"la Confrérie des intranquilles"*, à paraître début novembre aux éditions de l'Homme nouveau.

“France, ô ma France...”

Renan, Barrès, Malraux, Giono... Sélection de quelques-uns des plus beaux textes dédiés à notre pays, à son histoire, sa géographie et ses traditions. Mais aussi retour sur l’art si français de la repartie, et l’enracinement de certains de nos mots usuels ou en passe d’être oubliés. Afin, justement, de ne pas oublier.

“Coucher de soleil sur Etretat” (1883), de Claude Monet.

AKG-IMAGES

Ernest Renan :
“Une nation est une âme”

Considéré comme l’un des textes fondateurs de la conception française de la nation, cette conférence sur le thème “Qu’est-ce qu’une nation ?”de l’historien et philosophe Ernest Renan a été donnée à la Sorbonne le 11 mars 1882.

Le Français n’est ni un Gaulois, ni un Franc, ni un Burgonde. Il est ce qui est sorti de la grande chaudière où, sous la présidence du roi de France, ont fermenté ensemble les éléments les plus divers. Un habitant de Jersey ou de Guernesey ne diffère en rien, pour les origines, de la population normande de la côte voisine. Au XIe siècle, l’œil le plus pénétrant n’eût pas saisi des deux côtés du canal la plus légère différence. D’insignifiantes circonstances font que Philippe Auguste ne prend pas ces îles avec le reste de la Normandie. Séparées les unes des autres depuis près de sept cents ans, les deux populations sont devenues non seulement étrangères les unes aux autres, mais tout à fait dissemblables. La race, comme nous l’entendons, nous autres, historiens, est donc quelque chose qui se fait et se défait. L’étude de la race est capitale pour le savant qui s’occupe de l’histoire de l’humanité. Elle n’a pas d’application en politique. (…)

Ce que nous venons de dire de la race, il faut le dire de la langue.

La langue invite à se réunir ; elle n’y force pas. Les États-Unis et l’Angleterre, l’Amérique espagnole et l’Espagne parlent la même langue et ne forment pas une seule nation. Au contraire, la Suisse, si bien faite, puisqu’elle a été faite par l’assentiment de ses différentes parties, compte trois ou quatre langues. Il y a dans l’homme quelque chose de supérieur à la langue : c’est la volonté. La volonté de la Suisse d’être unie, malgré la variété de ses idiomes, est un fait bien plus important qu’une similitude. (…)

La religion ne saurait non plus offrir une base suffisante à l’établissement d’une nationalité moderne.

À l’origine, la religion tenait à l’existence même du groupe social. Le groupe social était une extension de la famille. La religion, les rites étaient des rites de famille. La religion d’Athènes, c’était le culte d’Athènes même, de ses fondateurs mythiques, de ses lois, de ses usages. Elle n’impliquait aucune théologie dogmatique. Cette religion était, dans toute la force du terme, une religion d’État. On n’était pas athénien si on refusait de la pratiquer. C’était au fond le culte de l’Acropole personnifiée. Jurer sur l’autel d’Aglaure, c’était prêter le serment de mourir pour la patrie. Cette religion était l’équivalent de ce qu’est chez nous l’acte de tirer au sort, ou le culte du drapeau. Refuser de participer à un tel culte était comme serait dans nos sociétés modernes refuser le service militaire. C’était déclarer qu’on n’était pas athénien. (…)

De nos jours, la situation est parfaitement claire. Il n’y a plus de masses croyant d’une manière uniforme. Chacun croit et pratique à sa guise, ce qu’il peut, comme il veut. Il n’y a plus de religion d’État ; on peut être français, anglais, allemand, en étant catholique, protestant, israélite, en ne pratiquant aucun culte. La religion est devenue chose individuelle ; elle regarde la conscience de chacun. La division des nations en catholiques, protestantes, ➤

“Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime ; les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes.”

Ernest Renan

Ernest Renan.

COLLECTION DUPONDT / AKG-IMAGES

RENAN EN 10 DATES

1823 Naissance à Tréguier (Côtes-d'Armor)
1848 Major de l'agrégation de philosophie
1852 Docteur ès lettres
1856 Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres
1857 Études d'histoire religieuse
1859 Essais de morale et de critique
1862 Professeur d'hébreu au Collège de France
1863-1882 *Histoire des origines du christianisme* (7 tomes)
1878 Élection à l'Académie française
1892 Mort à Paris

“Une grande agrégation d’hommes, saine d’esprit et chaude de cœur, crée une conscience morale qui s’appelle une nation.”

Ernest Renan

n’existe plus. La religion, qui, il y a cinquante-deux ans, était un élément si considérable dans la formation de la Belgique, garde toute son importance dans le for intérieur de chacun ; mais elle est sortie presque entièrement des raisons qui tracent les limites des peuples.

La communauté des intérêts est assurément un lien puissant entre les hommes.

Les intérêts, cependant, suffisent-ils à faire une nation ? Je ne le crois pas. La communauté des intérêts fait les traités de commerce. Il y a dans la nationalité un côté de sentiment ; elle est âme et corps à la fois ; un *Zollverein* n’est pas une patrie.

La géographie, ce qu’on appelle les frontières naturelles, a certainement une part considérable dans la division des nations.

Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime

La géographie est un des facteurs essentiels de l’histoire. Les rivières ont conduit les races ; les montagnes les ont arrêtées. Les premières ont favorisé, les secondes ont limité les mouvements historiques. Peut-on dire cependant, comme le croient certains partis, que les limites d’une nation sont écrites sur la carte et que cette nation a le droit de s’adjuger ce qui est nécessaire pour arrondir certains contours, pour atteindre telle montagne, telle rivière, à laquelle on prête une sorte de faculté limitante *a priori* ? Je ne connais pas de doctrine plus arbitraire ni plus funeste. Avec cela, on justifie toutes les violences. Et, d’abord, sont-ce les montagnes ou bien sont-ce les rivières qui forment ces prétendues frontières naturelles ? Il est incontestable que les montagnes séparent ; mais les fleuves réunissent plutôt. Et puis toutes les montagnes ne sauraient découper des États. Quelles sont celles qui séparent et celles qui ne séparent pas ?

(…) Non, ce n’est pas la terre plus que la race qui fait une nation. La terre fournit le substratum, le champ de la lutte et du travail ; l’homme fournit l’âme. L’homme est tout dans la formation de cette chose sacrée qu’on appelle un peuple. Rien de matériel n’y suffit. Une nation est un principe spirituel, résultant des complications profondes de l’histoire, une famille spirituelle, non un groupe déterminé par la configuration du sol. (…)

Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n’en font qu’une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L’une est dans le passé, l’autre dans le présent. L’une est la possession en commun d’un riche legs de souvenirs ; l’autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l’héritage qu’on a reçu indivis. L’homme, Messieurs, ne s’improvise pas. La nation, comme l’individu, est l’aboutissant d’un long passé d’efforts, de sacrifices et de dévouements. Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime ; les ancêtres nous ont fait ce que nous sommes. Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j’entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée

Guerre franco-prussienne de 1870 : “le Combat de Villejuif”, par Édouard Detaille.

AKG-IMAGES / ERICH LESSING

nationale. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple. On aime en proportion des sacrifices qu’on a consentis, des maux qu’on a soufferts. On aime la maison qu’on a bâtie et qu’on transmet. (…)

Dans le passé, un héritage de gloire et de regrets à partager, dans l’avenir un même programme à réaliser ; avoir souffert, joui, espéré ensemble, voilà ce qui vaut mieux que des douanes communes et des frontières conformes aux idées stratégiques ; voilà ce que l’on comprend malgré les diversités de race et de langue. Je disais tout à l’heure : *« avoir souffert ensemble »* ; oui, la souffrance en commun unit plus que la joie. En fait de souvenirs nationaux, les deuils valent mieux que les triomphes, car ils imposent des devoirs, ils commandent l’effort en commun.

Une nation est donc une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu’on a faits et de ceux qu’on est disposé à faire encore. Elle suppose un passé ; elle se résume pourtant dans le présent par un fait tangible : le consentement, le désir clairement exprimé de continuer la vie commune. (…)

“En fait de souvenirs nationaux, les deuils valent mieux que les triomphes, car ils imposent des devoirs, ils commandent l’effort en commun.”

Ernest Renan

L’homme n’est esclave ni de sa race, ni de sa langue, ni de sa religion, ni du cours des fleuves, ni de la direction des chaînes de montagnes. Une grande agrégation d’hommes, saine d’esprit et chaude de cœur, crée une conscience morale qui s’appelle une nation. Tant que cette conscience morale prouve sa force par les sacrifices qu’exige l’abdication de l’individu au profit d’une communauté, elle est légitime, elle a le droit d’exister. ●

“Souviens -toi du vase de Soisson” : la sentence de Clovis, en 486, première phrase immortelle de notre histoire.

Ces mots qui ont fait l’histoire

“Les mots historiques sont des mots que de grands personnages prononcèrent après leur mort”, a écrit l’abbé Prévost. Il n’empêche : si nombre de citations sont enjolivées, voire apocryphes, s’y retrouve au moins, toujours, la magie du verbe.

Par Philippe Delorme

“FRANCE, Ô MA FRANCE…”

En 390 avant J.-C., le chef gaulois Brennus envahit l’Italie et impose aux Romains un énorme tribut de mille livres d’or. Jetant son glaive dans la balance, il s’exclame: « Vae victis » (“Malheur aux vaincus”). C’est du moins ce que rapporte Tite-Live. Au sortir de l’Antiquité, le chroniqueur Grégoire de Tours gratifie Clovis de la première sentence immortelle de notre histoire: *« Souviens-toi du vase de Soissons! »*, lancée à l’un de ses soldats, juste avant de lui fendre le crâne d’un coup de francisque. Dix ans plus tard, à la Noël 496, Clovis reçoit le baptême chrétien à Reims. L’évêque saint Remi lui ordonne: *« Courbe la tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. »*

Si Charlemagne, bien entendu, n’a pas inventé l’école, il a œuvré pour la diffusion du savoir, prévenant en ces termes les rejetons de la noblesse: *« Sachez que vous n’aurez ni gouvernements ni évêchés si vous n’êtes pas plus instruits que les autres. »* En 987, Hugues Capet est élu à Senlis par les grands du royaume. Couronne fragile et contestée, et quand il s’avisera de demander au puissant Adalbert de Périgueux: *« Qui t’a fait comte? »*, l’autre lui rétorquera du tac au tac: *« Et toi, qui t’a fait roi? »* Un siècle plus tard, Pierre l’Ermite prêche la croisade au cri de *« Dieu le veut »* (ou plutôt “*Deus lo vult*” en bas latin. En 1119, Louis VI le Gros échappera à un archer normand en lui rappelant qu’*« on ne prend jamais le roi, pas même aux échecs »*.

“Qui m’aime me suive !”

Après les morts successives de Philippe le Bel, de son fils aîné Louis X le Hutin et du petit Jean Ier le Posthume, les barons hésitent à qui décerner la couronne. Jeanne, fille du Hutin et de la sulfureuse Marguerite de Bourgogne, l’héritera-t-elle? Outre qu’elle passe ➤

HENRI IV

■ **“Pends-toi brave Crillon, nous avons vaincu à Arques et tu n’y étais pas!”** *(1589).*

■ **“Soldats! si vous perdez vos guidons, regardez mon panache blanc, vous le trouverez toujours au chemin de l’honneur et de la gloire.”** *(Bataille d’Ivry-sur-Eure contre les Ligueurs, 14 mars 1590.)*

■ **“Paris vaut bien une messe!”** *(Commentant son ultime conversion, en 1593.)*

■ **“Je veux que le paysan puisse mettre la poule au pot tous les dimanches.”** *(Déclaration au duc de Savoie.)*

LOUIS XIV

■ **“L’État c’est moi.”** *(Lors d’une séance du Parlement, le 13 avril 1655, où le roi était arrivé en costume de chasse, cravache en main.)*

■ **“J’ai failli attendre.”** *(À un palefrenier qui tardait à lui amener son carrosse.)*

■ **“Si je n’étais roi je me mettrais en colère.”** *(Vers 1679, exaspéré par les impertinences du duc de Lauzun.)*

■ **“Le travail n’épouvante que les âmes faibles.”**

■ **“Il n’y a plus de Pyrénées.”** *(1700, après la désignation de son petit-fils Philippe d’Anjou comme roi d’Espagne.)*

AKG-IMAGES ; MARC DEVILLE / AKG-IMAGES ; AKG-IMAGES / NIMATALLAH

GAUMONT / TF1 FILMS PRODUCTION / S F P C / GEORGE PIERRE / AFP ; AKG-IMAGES ; LEE/LEEMAGE

NAPOLÉON Ier

■ **“Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent!”** *(Campagne d’Égypte, 21 juillet 1798.)*

■ **“Soldats, je suis content de vous!”** *(Au soir de la victoire d’Austerlitz, le 2 décembre 1805.)*

■ **“Un bon croquis vaut mieux qu’un long discours.”**

■ **“Du sublime au ridicule il n’y a qu’un pas.”**

■ **“Impossible n’est pas français.”**

■ **“Le boulet qui doit me tuer n’est pas encore fondu.”** *(Le 29 janvier 1814, à la bataille de Brenne, dans l’Aube.)*

Sans oublier le célèbre “La Garde meurt et ne se rend pas… Merde!”, du général Cambronne à Waterloo…

pour bâtarde, le connétable Gaucher de Châtillon s’insurge: *« La France est trop noble royaume pour tomber en quenouille et être remis à femelle. Les lys ne filent point! »* Ainsi naîtra la loi salique, prétexte à la guerre de Cent Ans, fertile elle aussi en phrases immortelles. Philippe VI de Valois, avant d’écraser les Flamands à Cassel, harangue ses vassaux: *« Qui m’aime me suive! »* Dix-huit ans après, le 26 août 1346, au soir de la défaite de Crécy, le même frappera à la porte du château de Broye, mendiant un abri: *« Ouvrez! C’est la fortune de la France! »* À Poitiers, en 1356, son successeur Jean II le Bon, encore plus malheureux, tombera entre les mains des Anglais. Au plus fort de la bataille, son jeune fils — le futur duc de Bourgogne Philippe le Hardi — avait pourtant tenté de le protéger: *« Père, gardez-vous à droite!; Père, gardez-vous à gauche! »* La geste héroïque de Jeanne d’Arc sauvera la France et c’est à

Gérard Depardieu dans le film "Danton" d'Andrej Wajda.

bon droit qu'elle assistera au sacre de Charles VII, son étendard au poing: *« Il avait été à la peine,* dira la Pucelle lors de son procès en 1431, *c'était bien raison qu'il fût à l'honneur! »*

"Tout est perdu, fors l'honneur"

Nouvelle page sombre de notre épopée nationale, François Ier, prisonnier de Charles Quint après Pavie, le 25 février 1525, écrit à sa mère, la duchesse d'Angoulême: *« Tout est perdu, fors l'honneur. »* Plus tard, ce séducteur impénitent gravera au couteau sur une vitre du château de Chambord deux vers désabusés: *« Souvent femme varie, bien fol qui s'y fie. »* Son petit-fils Charles IX aura l'humeur moins folâtre lorsque, à la veille du massacre de la Saint-Barthélemy, le 23 août 1572, il hurlera dans un accès de fureur meurtrière: *« Tuez-les tous, qu'il n'en reste pas un pour me le reprocher! »* Quant à son frère Henri III, il lâchera cette remarque singulière devant le cadavre de son ennemi, le duc de Guise, assassiné sur son ordre à Blois, le 23 décembre 1588: *« Mon Dieu qu'il est grand! Il paraît encore plus grand mort que vivant! »*

Le premier Bourbon — le "Vert Galant" — se montrera un maître ès communication, attentif à se forger l'image d'un monarque populaire et bienveillant. Son fils Louis XIII, plus timide, contentera de s'étonner: *« C'est chose étrange que la légèreté des Français. »* Plus pragmatique, Mazarin ne s'émeut guère des pamphlets de la Fronde: *« Qu'ils chantent pourvu qu'ils paient! »* Le Roi-Soleil prononcera quelques majestueuses paroles, tandis que son arrière-petit-fils Louis XV laissera plutôt babiller ses favorites. C'est en effet à la Pompadour que l'on doit le fameux *« Après moi le déluge! »* à l'annonce des revers de la guerre de Sept Ans. De son côté, la Du Barry s'adressera familièrement à son royal amant afin de l'avertir que sa cafetière débordait: *« La France, ton café fout le camp! »*

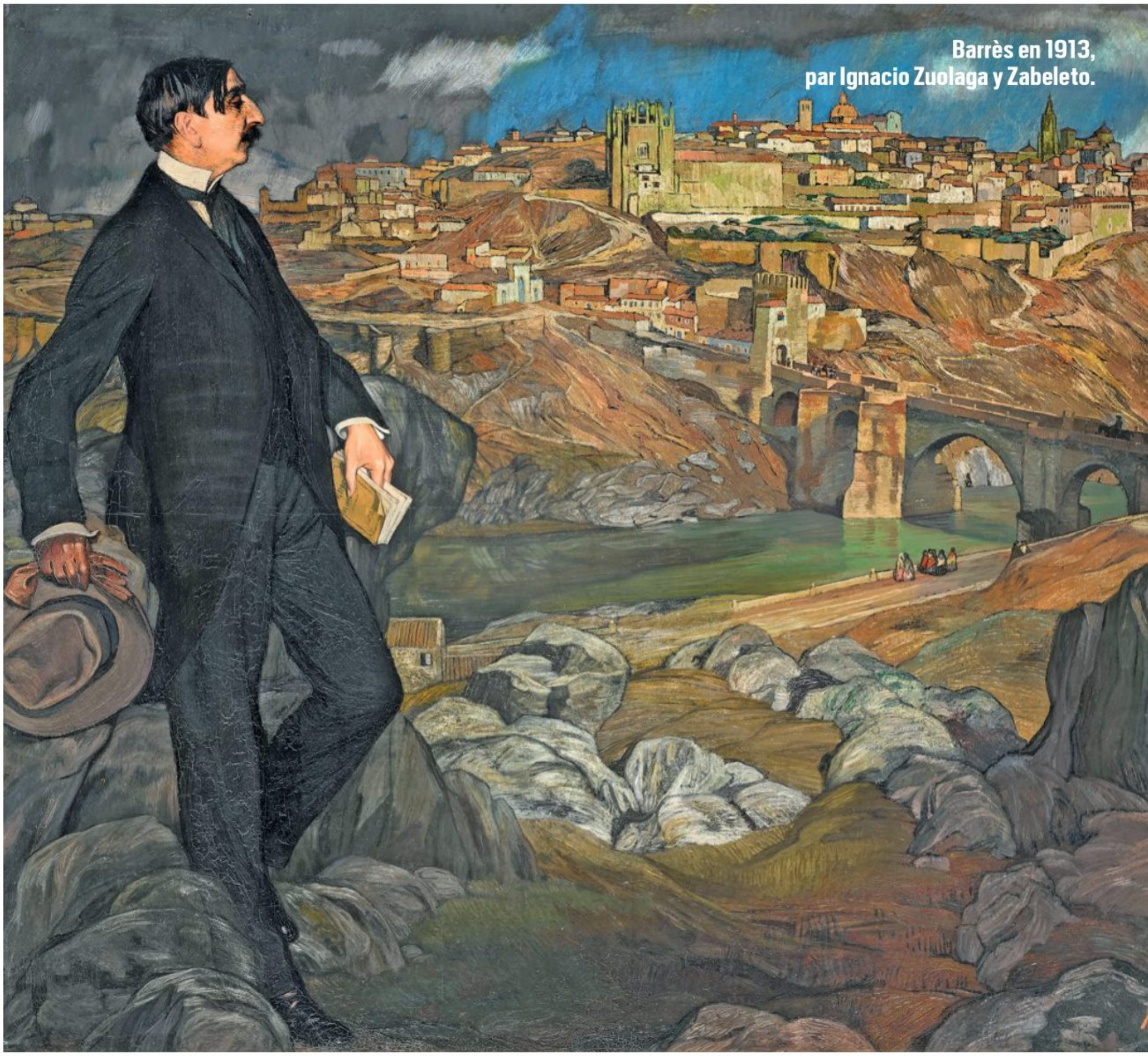
La Révolution ramène un peu de gravité dans les propos. *« C'est une révolte? »,* interroge Louis XVI, anxieux, au soir du 14 juillet 1789. *« Non sire, c'est une révolution »*, rectifie le duc de Liancourt. Quelques semaines auparavant, Mirabeau avait renvoyé le marquis de Dreux-Brézé, qui prétendait dissoudre l'Assemblée nationale: *« Allez dire à ceux qui vous envoient que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes! »* En septembre 1792, face au péril étranger, Danton martèle: *« De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace et la France est sauvée! »*

Au lendemain de la saga napoléonienne, Louis XVIII, qui avait attendu son trône près de vingt ans, rappellera que *« l'exactitude est la politesse des rois »*. Et au moment de trépasser, cet amateur de calembours soufflera à ses médecins: *« Allons, finissons-en, charlatans! »* ●

"FRANCE, Ô MA FRANCE..."

GEORGES CLEMENCEAU

- **"La guerre c'est une chose trop grave pour la confier à des militaires."**
- **"On ne ment jamais tant qu'avant les élections, pendant la guerre et après la chasse."**
- **"La vie m'a appris qu'il y a deux choses dont on peut très bien se passer: la présidence de la République et la prostate."**



Barrès en 1913, par Ignacio Zuolaga y Zabeleto.

HERITAGE IMAGES / FINE ART IMAGES / AKG-IMAGES ; BRIDGEMAN IMAGES

Maurice Barrès : “Les lieux où souffle l’esprit”

Né à Charmes, dans les Vosges, Maurice Barrès (1862-1923) cultive d’abord l’individualisme avec “Le Culte du moi”, avant de renouer avec ses racines lorraines et d’aboutir à un nationalisme fondé sur “la terre et les morts”.

Il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse. L'étroite prairie de Lourdes, entre un rocher et son gave rapide ; la plage mélancolique d'où les Saintes-Maries nous orientent vers la Sainte-Baume ; l'abrupt rocher de la Sainte-Victoire tout baigné d'horreur dantesque, quand on l'aborde par le vallon aux terres sanglantes ; l'héroïque Vézelay, en Bourgogne ; le puy de Dôme ; les grottes des Eyzies, où l'on révère les premières traces de l'humanité ; la lande de Carnac, qui parmi les bruyères et les ajoncs dresse ses pierres inexpliquées ; la forêt de Brocéliande, pleine de rumeur et de feux follets, où Merlin par les jours d'orage gémit encore dans sa fontaine ; Alise-Sainte-Reine et le mont Auxois, promontoire sous une pluie presque constante, autel où les Gaulois moururent aux pieds de leurs dieux ; le Mont-Saint-Michel, qui surgit comme un miracle des sables mouvants ; la noire forêt des Ardennes, toute inquiétude et mystère, d'où le génie tira, du milieu des bêtes et des fées, ses fictions les plus aériennes ; Domrémy enfin, qui porte encore sur sa colline son Bois Chenu, ses trois fontaines, sa chapelle de Bermont, et près de l'église la maison de Jeanne. Ce sont les temples du plein air. Ici nous éprouvons, soudain, le besoin de briser de chétives entraves pour nous épanouir à plus de lumière. Une émotion nous soulève ; notre énergie se déploie toute, et sur deux ailes de prière et de poésie s'élance à de grandes affirmations. (…)

Illustres ou inconnus, oubliés ou à naître, de tels lieux nous entraînent, nous font admettre insensiblement un ordre de faits supérieurs à ceux où tourne à l'ordinaire notre vie. Ils nous disposent à connaître un sens de l'existence plus secret que celui qui nous est familier, et, sans rien nous expliquer, ils nous communiquent une interprétation religieuse de notre destinée. Ces influences longuement soutenues produiraient d'elles-mêmes des vies rythmées et vigoureuses, franches et nobles comme des poèmes. Il semble que, chargées d'une mission spéciale, ces terres doivent intervenir, d'une manière irrégulière et selon les circonstances, pour former des êtres supérieurs et favoriser les hautes idées morales. C'est là que notre nature produit avec aisance sa meilleure poésie, la poésie des grandes croyances. Un rationalisme indigne de son nom veut ignorer ces endroits souverains. Comme si la raison pouvait mépriser aucun fait d'expérience !

Seuls des yeux distraits ou trop faibles ne distinguent pas les feux de ces éternels buissons ardents. Pour l'âme, de tels espaces sont des puissances comme la beauté ou le génie. Elle ne peut les approcher sans les reconnaître. Il y a des lieux où souffle l'esprit. ●

"La Colline inspirée".

"LE PAIN DE BOULANGER"

« Les soldats partageront leur pain avec les grévistes ! »* Aux destinées prodigieuses de ce mot sur tous les chemins de la France, il apparut que ce jour-là le général Boulanger avait parlé en français. Non seulement il s'exprimait avec la générosité, la netteté, la cordialité du Français, mais il employait à la tribune du Palais-Bourbon des expressions vraiment françaises, en place de ce jargon vague, que chacun écoute, recueille avec admiration peut-être, sans que personne touche une réalité. Il ne déclara pas : "Dans une démocratie, tous les éléments sont coordonnés et solidaires", ou bien encore : "L'armée saura s'inspirer des grands principes qui sont communs à toute la nation." Il dit que la gamelle — humble nourriture, la vie du soldat, l'instant de son repos et le signe de sa fraternité — nos troupiers la partageraient avec les ouvriers au lieu de les fusiller. Et cela composait une image profondément humaine, un peu sentimentale, morale, juste et dont tout le pays fut ému parce que son imagination la recomposait très fortement et très clairement. Dans ce mot-là, les principes d'humanité, de fraternité, si flottants et tout abstraits à l'ordinaire, simples morceaux de bravoure, pénétraient la vie réelle. Ce n'était point une expression de tribune, qui meurt dans le *Journal officiel* après avoir éveillé des "Très bien ! très bien !" sur les bancs de la Chambre, chez des êtres artificiels, chez des députés. Tous les Français la recueillirent, les ouvriers, les paysans dont le fils est à la caserne, et les bonnes femmes, et les petits vicaires, et les cabarets où l'on discute indéfiniment à la manière gauloise, et tous dirent : *« Voilà qui est bien. »

"L'Appel au soldat".

Maurras, romancier et poète

Figure majeure de l’Action française, royaliste et nationaliste, Charles Maurras (1868-1952) est plus connu pour ses écrits politiques que pour son œuvre littéraire et poétique, pourtant très riche. Extraits.

“Et si loin que s’en va la lande et son mystère…”

Beaux soirs ensanglantés, où toute vie achève
De souffrir afin de dormir,
Quel exterminateur agite en vous son glaive
Et fait le choix de ses martyrs?

Le vent dur, assuré des espaces friables,
Les laboure tous, à longs cris,
Le jonc fleuri s’accroche au tendre lys des sables
La salicorne au tamaris,

Et, si loin que s’en va la lande et son mystère,
Les sombres pourpres du couchant
Roulent dans leur bûcher le sanglot que la terre
Hausse et mesure comme un chant.
“Plages mortes”.

“Ô galbe impérieux d’une forme éternelle…”

— Quel est le matelot du Nord qui t’a donné
Ce grand œil d’émeraude aux tempêtes tourné
Comme pour y chercher un pôle magnétique
Et quelle est la médaille, ou le camée antique,
Dont ta mère a rêvé pour cet ovale pur
Que ton visage ami découpe dans l’azur?

Ô galbe impérieux d’une forme éternelle,
Qu’aspire d’insensé ton avide prunelle
Et quel monstre amoureux pleure, à tes pieds dompté,
La loi, la dure loi de l’hybride beauté?
“Voyageuse”.

“POUR L’AMOUR DE LA PATRIE”

L’amour de la Patrie est un effet. D’où naît-il? De la Patrie elle-même, la patrie connue, si l’on commence par le commencement, qui est d’initier les jeunes Français à la notion de la France, à leur dette envers elle, à la haute valeur de tout ce que leur a donné cette mère de leur chair et de leur esprit, à ses honneurs, à ses bienfaits, à sa gloire et à ses trésors, à la bonté de sa terre, la plus vieille terre d’Europe, le charme de ses arts, de sa langue et de son esprit.
***« La France est peut-être de tous les pays de la Terre celui qui jouit au plus haut degré de toutes les faveurs de la Providence: sol, climat, productions, elle possède tout. »* Qui dit cela? William Pitt, qui fut un de nos plus grands ennemis, au Parlement de l’Angleterre. On ferait des volumes et des volumes avec les hommages de même valeur rendus à la France depuis les premiers linéaments de son unité. Dante, qui ne nous aimait pas plus que Pitt, parle comme lui, même quand il flétrit le mauvais plant de nos Capétiens fondateurs.**
La faveur d’être nés français compose une bonne fortune incomparable.
— Mais je n’ai rien, je ne possède rien en France, disait un intellectuel qui, en effet, n’était pas riche.
On lui répondit:
— Pardon! vous possédez en France. Quoi? Votre culture, votre langue, vos traditions, votre goût, et vous n’avez rien fabriqué ni mérité de ces biens. Ils vous ont tous été donnés gratuitement, avec quantité d’autres qui font de vous un privilégié de la mappemonde, et ce privilège immatériel vaut plus cher que le grand domaine ou les gros sous dont vous ne savez pas faire votre deuil.
“Français, aimons-nous nous-mêmes”, 1941.

BRIDGEMAN IMAGES ; DR

Maurras à Martigues, en 1930.

“MARTIGUES, QUELQUES DISQUES DE TERRE ENTOURÉS PAR LA MER”

Natif de Martigues, admirateur et ami de Frédéric Mistral, félibre et fédéraliste, Maurras a consacré de très belles pages à sa ville natale. Ainsi, ces lignes tirées des* Trente Beautés de Martigues *(1888).

Savez-vous ce que me rappellent vos causeries, savez-vous ce qu’elles me disent et me retracent? Puisque nous sommes ici pour parler de nos pays d’origine, je puis bien vous le dire: c’est Martigues que je vois dans ces moments-là, quelques disques de terre entourés par la mer, trois petites îles qui font la chaîne au couchant de l’étang de Berre, avec un ruban de maisons qui flotte sur les deux rives; on dirait qu’elles sont là pour amarrer au continent les trois perles que l’eau emporterait, ou qu’elle engloutirait.
J’aime mon village mieux que ton village, nous chante Félix Gras. Je le crois bien, que je l’aime! Et tous mes compatriotes sont comme moi. Nos hommes de mer en savent quelque chose. Autrefois, qu’un vaisseau sortît de Marseille et qu’un des nôtres y commandât, avec le meilleur vent, la mer juste assez émue pour le charrier tout doucement à Sète, à Barcelone ou à Majorque, croyez-vous que notre capitaine pût s’éloigner ainsi? Ah! mais non! Là-bas, miroitaient les trois clochers de la patrie; vite un coup de barre sur Bouc, vite, le canot à la mer pour le mener jusqu’à Martigues, et embrasser une dernière fois les places vives de son cœur!

“Nous bâtissons l’arche nouvelle, catholique, classique”

Nous bâtissons l’arche nouvelle, catholique, classique, hiérarchique, humaine, où les idées ne seront plus des mots en l’air, ni les institutions des leurres inconstants, ni les lois des brigandages, les administrations des pilleries et des gabegies — où revivra ce qui mérite de vivre, en bas les républiques, en haut la royauté, et, par-delà tous les espaces, la papauté. (…)

Elle attestera, dans la corruption universelle, une primauté invincible de l’Ordre et du Bien. Ce qu’il y a de bon et de beau dans l’homme ne se sera pas laissé faire. Cette âme du bien l’aura emporté, tout de même, à sa manière, et, périssant dans la perte générale, elle aura fait son salut moral et peut-être l’autre. Je dis peut-être, parce que je ne fais pas de métaphysique et m’arrête au bord du mythe tentateur, mais non sans foi dans la vraie colombe, comme au vrai brin d’olivier, en avant de tous les déluges. ●

Lettre à Pierre Boutang, 1950.

André Malraux : “Ô Jeanne de France”

Prononcé à Rouen le 31 mai 1964, ce discours est l’un des plus beaux textes jamais écrits sur notre sainte nationale.

Dans ce monde où Isabeau de Bavière avait signé à Troyes la mort de la France en notant seulement sur son journal l’achat d’une nouvelle volière, dans ce monde où le dauphin doutait d’être dauphin, la France d’être la France, l’armée d’être une armée, elle refit l’armée, le roi, la France. Nous connaissons tous son supplice. Mais les mêmes textes qui peu à peu dégagent de la légende son image véritable, son rêve, ses pleurs, l’efficace et affectueuse autorité qu’elle partage avec les fondatrices d’ordres religieux, ces mêmes textes dégagent aussi, de son supplice, deux des moments les plus pathétiques de l’histoire universelle de la douleur.

Le premier est la signature de l’acte d’abjuration — qui reste d’ailleurs mystérieux. La comparaison du court texte français avec le très long texte latin qu’on lui faisait signer proclamait l’imposture. Elle signe d’une sorte de rond, bien qu’elle ait appris à signer Jeanne. *« Signez d’une croix! »*, lui ordonne-t-on. Or, il avait naguère été convenu entre elle et les capitaines du dauphin, que tous les textes de mensonge, tous les textes imposés, auxquels leurs destinataires ne devaient pas ajouter foi, seraient marqués d’une croix. Alors, devant cet ordre qui semblait dicté par Dieu pour sauver sa mémoire, elle traça la croix de jadis, en éclatant d’un rire insensé…

Le second moment est sans doute celui de sa plus affreuse épreuve. (…) Elle attendait, un crucifix fait de deux bouts de bois par un soldat anglais posé sur sa poitrine, le crucifix de l’église voisine élevé en face de son visage au-dessus des premières fumées. (Car nul n’avait osé refuser la croix à cette hérétique et à cette relapse…) Et la première flamme vint, et avec elle, le cri atroce qui allait faire écho, dans tous les peuples chrétiens, au cri de la Vierge lorsqu’elle vit monter la croix du Christ sur le ciel livide.

Alors, depuis ce qui avait été la forêt de Brocéliande jusqu’au cimetière de Terre sainte, la vieille chevalerie morte se leva dans ses tombes. Dans le silence de la nuit funèbre, écartant les mains jointes de leurs gisants de pierre, les preux de la Table ronde et les compagnons de Saint Louis, les premiers combattants tombés à la prise de Jérusalem et les derniers fidèles du petit roi lépreux, toute l’assemblée des rêves de la chrétienté regardait, de ses yeux d’ombre, monter les flammes qui allaient traverser les siècles, vers cette forme enfin immobile, qui devenait le corps brûlé de la chevalerie. (…)

Il y a trois ans, à la reprise d’*Antigone*, la princesse thébaine avait coupé ses

AFP ; AKG-IMAGES/ERICH LESSING

André Malraux, en 1960. Page de droite : Jeanne d’Arc, enluminure du XVe siècle.

“Ô Jeanne sans sépulcre et sans portrait, toi qui savais que le tombeau des héros est le cœur des vivants.”
André Malraux

cheveux comme elle et disait, avec le petit profil intrépide de Jeanne, la phrase immortelle : *« Je ne suis pas venue pour partager la haine, mais pour partager l’amour. »* Le monde reconnaît la France lorsqu’elle redevient pour tous les hommes une figure secourable, et c’est pourquoi elle ne perd jamais toute confiance en elle. Mais dans la solitude des hauts plateaux brésiliens, Jeanne d’Arc apportait à la république de Fleurus une personne à défaut de visage, et la mystérieuse lumière du sacrifice, plus éclatante encore lorsqu’elle est celle de la bravoure. (...)

“Comment vous parlaient vos voix?”, lui avait-on demandé quand elle était vivante.

— Elles me disaient “Va, fille de Dieu, va, fille au grand cœur...”

“L’image la plus pure et la plus émouvante de France”

Ce pauvre cœur qui avait battu pour la France comme jamais cœur ne battit, on le retrouva dans les cendres, que le bourreau ne put ou n’osa ranimer. Et l’on décida de le jeter à la Seine, *« afin que nul n’en fît des reliques »*.

(...) Alors naquit la légende. Le cœur descend le fleuve. Voici le soir. Sur la mer, les saints et les fées de l’arbre aux Fées de Domrémy l’attendent. Et à l’aube, toutes les fleurs marines remontent la Seine, dont les berges se couvrent de chardons bleus des sables, étoilés par les lys...

La légende n’est pas si fausse. Ce ne sont pas les fleurs marines que ces cendres ont ramenées vers nous, c’est l’image la plus pure et la plus émouvante de France. Ô Jeanne sans sépulcre et sans portrait, toi qui savais que le tombeau des héros est le cœur des vivants, peu importent tes vingt mille statues, sans compter celles des églises : à tout ce pour quoi la France fut aimée, tu as donné ton visage inconnu. Une fois de plus, les fleurs des siècles vont descendre. Au nom de tous ceux qui sont ou qui plus tard seront ici, qu’elles te saluent sur la mer, toi qui as donné au monde la seule figure de victoire qui soit aussi une figure de pitié ! ●

Camus, l’Algérois

Né en 1913 en Algérie française, l’écrivain se servira de celle-ci comme cadre dans plusieurs de ses œuvres majeures: “L’Étranger”, “La Peste”, etc. Dans “Les Noces” et “L’Été”, il exprime l’amour de sa terre natale.

“La mer au tournant de chaque rue, la beauté de la race”

Ce qu’on peut aimer à Alger, c’est ce dont tout le monde vit: la mer au tournant de chaque rue, un certain poids de soleil, la beauté de la race. Et, comme toujours, dans cette impudeur et cette offrande se retrouve un parfum plus secret. À Paris, on peut avoir la nostalgie d’espace et de battements d’ailes. Ici, du moins, l’homme est comblé, et assuré de ses désirs, il peut alors mesurer ses richesses.

Il faut sans doute vivre longtemps à Alger pour comprendre ce que peut avoir de desséchant un excès de biens naturels. Il n’y a rien ici pour qui voudrait apprendre, s’éduquer ou devenir meilleur. Ce pays est sans leçons. Il ne promet ni ne fait entrevoir. Il se contente de donner, mais à profusion. Il est tout entier livré aux yeux et on le connaît dès l’instant où l’on en jouit. Ses plaisirs n’ont pas de remède, et ses joies restent sans espoir. Ce qu’il exige, ce sont des âmes clairvoyantes, c’est-à-dire sans consolation. Il demande qu’on fasse un acte de lucidité comme on fait un acte de foi. Singulier pays qui donne à l’homme qu’il nourrit à la fois sa splendeur et sa misère!

“Noces”, 1939.

“La terrasse du café des Facultés, rue Michelet”

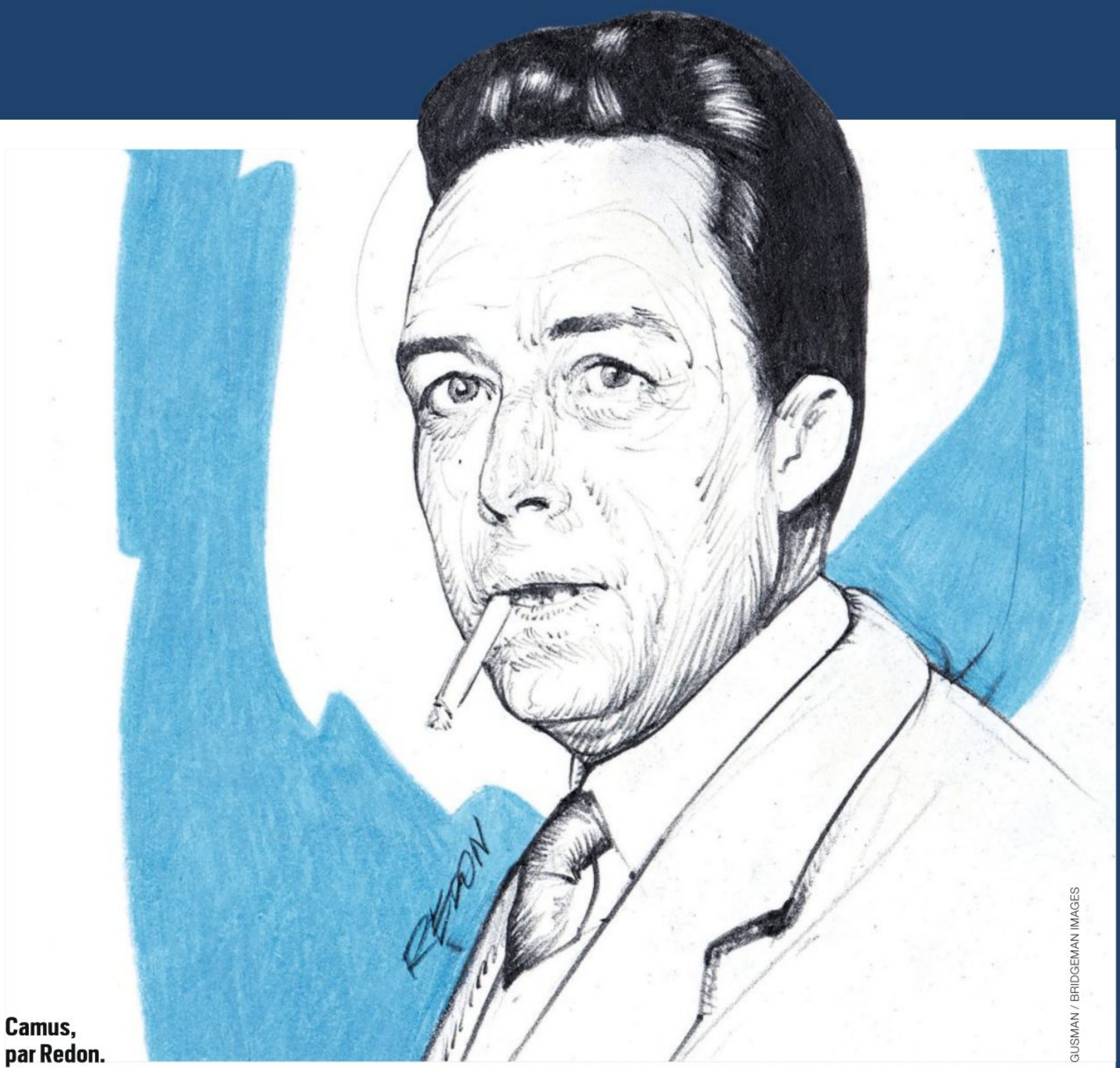
Est-ce qu’on fait la nomenclature des charmes d’une femme très aimée? Non, on l’aime en bloc, si j’ose dire, avec un ou deux attendrissements précis, qui touchent à une moue favorite ou à une façon de secouer la tête. J’ai ainsi avec l’Algérie une longue liaison qui sans doute ne finira jamais, et qui m’empêche d’être tout à fait clairvoyant à son égard. Simplement, à force d’application, on peut arriver à distinguer, dans l’abstrait en quelque sorte, le détail de ce qu’on aime dans qui on aime. C’est cet exercice scolaire que je puis tenter ici en ce qui concerne l’Algérie. (…)

Le voyageur encore jeune s’apercevra aussi que les femmes y sont belles. Le meilleur endroit pour s’en aviser est la terrasse du café des Facultés, rue Michelet, à Alger, à condition de s’y tenir un dimanche matin, au mois d’avril. Des cohortes de jeunes femmes, chaussées de sandales, vêtues d’étoffes légères et de couleurs vives, montent et descendent la rue. On peut les admirer, sans fausse honte: elles sont venues pour cela. (…)

“L’Été”, 1954.

LA LANGUE POPULAIRE DES PIEDS-NOIRS DE BAB EL-OUED

Tiré de *Noces* (1939), récit d’une bagarre entendu à Bab el-Oued et reproduit mot à mot par Camus. « Alors Coco y s’avance et y lui dit: *“Arrête un peu, arrête.”* L’autre y dit: *“Qu’est-ce qu’y a?* Alors Coco y lui dit: *“Je vas te donner des coups. — À moi tu vas donner des coups?”* Alors y met la main derrière, mais c’était scousa. Alors Coco y lui dit: *“Mets pas la main darrière, parce qu’après j’te chope le 6-35 et t’y mangeras des coups quand même.”* L’autre il a pas mis la main. Et Coco, rien qu’un, y lui a donné — pas deux, un. L’autre il était par terre. *“Oua, oua”*, qu’y faisait. Alors le monde il est venu. La bagarre, elle a commencé. (…) Alors les agents y sont venus. Y nous ont mis les chaînes, dis. La honte à la figure, j’avais, de traverser tout Bab el-Oued. Devant le Gentleman’s Bar, y avait des copains et des petites, dis. La honte à la figure. Mais après, le père à Lucien y nous a dit: *“Vous avez raison.”* »



Camus, par Redon.

“Des bonheurs brusques et sans pitié”

À Belcourt, comme à Bab el-Oued, on se marie jeune. On travaille très tôt et on épuise en dix ans l’expérience d’une vie d’homme. Un ouvrier de trente ans a déjà joué toutes ses cartes. Il attend la fin entre sa femme et ses enfants. Ses bonheurs ont été brusques et sans merci. De même sa vie. Et l’on comprend alors qu’il soit né de ce pays où tout est donné pour être retiré. Dans cette abondance et cette profusion, la vie prend la courbe des grandes passions, soudaines, exigeantes, généreuses. (…) On a sa morale, et bien particulière. On ne “manque” pas à sa mère. On fait respecter sa femme dans les rues. On a des égards pour la femme enceinte. On ne tombe pas à deux sur un adversaire, parce que “ça fait vilain”. Pour qui n’observe pas ces commandements élémentaires, “il n’est pas un homme”, et l’affaire est réglée. Ceci me paraît juste et fort. Nous sommes encore beaucoup à observer inconsciemment ce code de la rue, le seul désintéressé que je connaisse. Mais en même temps la morale du boutiquier y est inconnue. J’ai toujours vu autour de moi les visages s’apitoyer sur le passage d’un homme encadré d’agents. Et, avant de savoir si l’homme avait volé, était parricide ou simplement non-conformiste: *« Le pauvre »*, disait-on, ou encore, avec une nuance d’admiration: *« Celui-là, c’est un pirate. »* ●

“Noces”.

Albert Camus

Jean Giono, conteur de la terre

Lire du Giono, c’est se promener dans la garrigue, laisser les pages, animées par la magie des mots, se mettre à sentir le thym et onduler sous le mistral…

Par Nicolas Gautier

Fils d’un cordonnier anarchiste d’origine piémontaise, Jean-Antoine Giono, et de Pauline Pourcin, fille d’une Picarde et d’un Provençal, Jean Giono (1895-1970) voit le jour à Manosque. Autodidacte, il commence à écrire dès l’âge de 16 ans et c’est en lui lisant ses poèmes qu’il séduit la jolie Élise Maurin, sa future épouse. Nombre de ses livres seront adaptés au cinéma, discipline artistique qu’il tient en haute estime (*La Femme du boulanger*, 1937, et *Regain*, 1938, de Marcel Pagnol).

Rétif à toute forme d’embrigadement depuis sa terrible expérience dans les tranchées de la Grande Guerre, son pacifisme lui vaut d’être emprisonné en 1939. Six ans plus tard, il repart au cachot pour avoir écrit dans la presse collaborationniste, quoique ayant caché, dès 1940, communistes, juifs et résistants. Pourtant, même placé sur liste noire par le Comité national des écrivains, d’obédience communiste, il continue de voler de succès en succès.

Au gré de ses dizaines de romans, d’essais, de pièces de théâtre, de scénarios, un fil conducteur : la langue, mise au service de cette nature qu’il révère et de cet homme qu’il aimerait voir libéré des pesanteurs du monde moderne. Ainsi écrit-il, en 1953, dans *Le Voyage en Italie* : *« Ce n’est pas seulement l’homme qu’il faut libérer, c’est toute la terre… la maîtrise de la terre et des forces de la terre, c’est un rêve bourgeois chez les tenants des sociétés nouvelles. Il faut libérer la terre et l’homme pour que ce dernier puisse vivre sa vie de liberté sur la terre de liberté. »* ●

“Le bruit des charrettes, le parfum du thym”

Dans le vrai fond, je suis de la terre, de celle-là comme Marigrate, lourde de blés, avec des cyprès contre des bastidettes, avec des touffes de chênes verts, avec de l’herbe roussie de soleil et des ruisseaux vides où coule, à la place de l’eau, le bruit des charrettes, le parfum du thym et le rire des gardeuses de chèvres.
“Un de Baumugnes”.

“C’est le nuage à pluie, c’est le vent des quatre coins”

C’est la nuit de ce jour-là qu’il y a eu la grande débâcle du ciel. Tout ce que le froid avait gelé et durci, tout ce qu’il retenait immobile : tout ça, subitement s’est délivré et a repris la vie. C’est le nuage à pluie, c’est le vent des quatre coins, c’est la grande chanson des arbres aux feuilles sèches, ces chênes têtus qui ont gardé le pelage de l’an passé et qui parlent dans le vent avec la voix du torrent.
“Regain”.

“De l’herbe, et de l’herbe, et de l’herbe”

Sur le plateau, on n’y va pas souvent et jamais volontiers. C’est une étendue toute plate à perte de vue. C’est de l’herbe, et de l’herbe, et de l’herbe, sans un arbre. C’est plat. Quand on est debout, là-dessus et qu’on marche, on est seul à dépasser les herbes. Ça fait une drôle d’impression. Il semble qu’on est toujours désigné par quelque chose. Ça commence par les dernières maisons du haut d’Aubignane et ça s’en va. En réalité, ça s’en va jusqu’à Blaine, à quarante-deux kilomètres en tirant droit, mais on n’est pas forcé de le savoir et, ce que ça montre d’habitude, ça n’indique pas que ça s’en aille vers une chose humaine. Ça montre au loin, là-bas, une barrière grise faite de la poussière qui marche contre le vent.
“Regain”.

Giono par Maurice Henry.

BRIDGEMAN IMAGES

“Le ronron sauvage des genévriers”

Comme on arrive sur le dos du mamelon, on entend le ronron sauvage des genévriers. C’est là-bas, de l’autre côté d’un petit val. La terre est nue. Il n’y a, au fond de ce pli, qu’un vieux peuplier. On remonte de l’autre côté sur un sentier qu’il a fallu tailler à la barre à mine. Plus d’herbes, seules, quelques touffes de thym, un plant de sauge et son abeille; la roche gronde sous les pieds. On monte, on tourne, plus de village, plus de peupliers. Encore dix pas qui comptent, dix pas où tout est utile, l’épaule qui pèse en rière. On est en plein dans la terre libre. C’est le plateau: voilà le plateau!
“Regain”.

“Là, près de la table…”

Là, près de la table, il y a une grande Sainte Vierge de plâtre tout éclairée. La Mamèche l’a prise avec elle depuis que l’église est quasiment une bauge de loups avec toutes ces herbes… La Vierge s’est bien habituée; on la dirait chez elle, là, avec ses pieds nus, son rosaire en noyaux d’olives, sa robe qui est comme le ciel, de même couleur et toute raide

À la source historique des mots

Nombre des mots parmi les plus courants de la langue française ont des origines historiques, le plus souvent méconnues. Voyage dans le temps.

Par Arnaud Folch

Assassin

Déformation du mot “haschischins”, surnom donné au XIe siècle à une tribu de musulmans dissidents adeptes du haschich (alors utilisé en breuvage).

Baldaquin

Vient de Bagdad (Baldacco en toscan), la capitale de l’Irak, réputée aux VIIIe et IXe siècles pour ses tissus, dont des dais recouvrant les lits, surnommés baldaquins (*baldacchino*).

Béchamel (sauce)

Du nom du marquis Louis de Béchameil, célèbre gourmet du temps de Louis XIV, dont le cuisinier inventa cette sauce lors d’un banquet.

Belote

Variante du jeu de cartes “manille”, inventée au XIXe siècle par un Français nommé Belot.

Bicoque

Vient de la défaite méconnue de François Ier lors de la bataille de La Bicocca, en Italie (1522). Dès lors, ce nom devint celui d’une place mal fortifiée, puis d’une modeste maison.

Bougie

Vient de la ville algérienne de Bougie (Béjaïa), d’où était notamment importée de la cire fine pour fabriquer les chandelles.

Bourse

Ce nom donné aux places financières vient de la famille flamande Van den Burse (XVe siècle), dont l’immeuble de Bruges était consacré aux activités de banque.

Cabotin

Nom d’un célèbre marchand ambulant, Monsieur Cabotin, connu pour son bagout à l’époque de Louis XIII *(ci-contre)*.

Céréale

Vient de la divinité latine Cérès, sœur de Jupiter. Parcourant le monde à la recherche de sa fille enlevée, elle découvrit la culture du blé. Chez les Romains, les fêtes de Cérès, célébrées chaque année en avril, étaient aussi surnommées les Céréalies.

Chauvin

Nom d’un personnage de fiction inventé en 1821 par les auteurs de la pièce *Le Soldat laboureur*: grognard de Napoléon, Nicolas Chauvin y est blessé pas moins de 17 fois pour la gloire de l’Empereur.

Colin-maillard

Ce jeu, dans lequel l'un des participants a les yeux bandés, vient du nom du redoutable chevalier de Robert Ier Jean Colin, dont l'arme favorite était le maillet. Les deux yeux crevés au cours d'une bataille, il continua de combattre, simplement guidé de la voix par ses écuyers.

Cordonnier

Vient de la ville de Cordoue, en Italie, spécialisée au XIIIe siècle dans le commerce du cuir, et dont les artisans étaient surnommés "cordouaniers".

Cravate

Désignant d'abord les chevaux croates (XIe siècle), le terme s'étendit en France, vers 1640, aux cavaliers croates engagés dans notre armée, puis à leur signe de reconnaissance: un petit foulard autour du cou, par la suite adopté dans le pays à la place du collet plissé.

Dauphin

Ce titre, donné au fils aîné du roi, remonte au blason, orné de ce poisson, arboré par les comtes du Viennois au XIIe siècle. En 1343, sans héritier, Humbert II vendit ses États à Philippe VI à une condition: que tous les premiers prétendants prennent le nom de dauphin. Intronisé six ans plus tard, le futur Charles V a été le premier Capétien à porter ce titre.

Draconien

Provient du nom du légiste athénien Dracon, auteur du premier "code pénal", au VIIe siècle avant J.-C.: particulièrement sévère, celui-ci préconisait la peine de mort y compris pour… oisiveté.

Esclave

Déformation du mot "slave", utilisé au Ier siècle avant J.-C. pour désigner les prisonniers hongrois, d'origine slave, capturés puis vendus par le roi de Germanie Othon Ier.

Faramineux

Issu de vieilles légendes, le mot est un dérivé de "Faramine", bête extraordinaire et sanguinaire censée avoir sévi en Bretagne et en Bourgogne.

Fiacre

Vient de la rue Saint-Fiacre, à Paris, où étaient garées, au début du XVIIe siècle, les premières voitures à cheval mises en location.

Géant

Nom donné aux gigantesques fils de la Terre qui tentèrent, en vain, d'escalader l'Olympe pour détrôner Jupiter.

Godillot

Vient du chausseur Alexis Godillot qui, au XIXe siècle, avait créé un modèle de chaussure peu élégant mais particulièrement résistant, qui sera rapidement adopté par l'armée.

Grève

Vient de la place du même nom, située à Paris, devant l'Hôtel de Ville, où se sont longtemps déroulées les exécutions, et où se réunissaient les ouvriers sans emploi attendant une embauche. En 1805, les tailleurs de pierre décidèrent aussi d'une journée de grève, c'est-à-dire de quitter l'ouvrage, afin d'obtenir des augmentations.

GRANGER / BRIDGEMAN IMAGES ; GUSMAN / BRIDGEMAN IMAGES ; LUX-IN-FINE/LEEMAGE VIA AFP

Gringalet

Nom (*Keinkaled*, en gallois) du très petit cheval du chevalier Gauvin, l’un des héros de la légende du roi Arthur.

Guillemet

Invention typographique datant de 1672, créée par un imprimeur dénommé Guillaume.

Javel (eau de)

Vient de l’ancien village annexé à Paris (aujourd’hui situé dans le XVe arrondissement) où se trouvait, au début du XIXe siècle, une importante usine de produits chimiques utilisés en particulier pour blanchir le linge.

Jérémiade

Vient de Jérémie (627-587 avant J.-C.), l’un des quatre grands prophètes d’Israël, qui prédisait notamment la destruction de Jérusalem. C’est Voltaire *(lire page XX)* qui a popularisé le mot en France en l’utilisant dans *L’Enfant prodigue*.

Limoger

Vient de la décision du général Joffre, en pleine bataille de la Marne (1914), de se séparer de plusieurs gradés incompétents, lesquels furent envoyés à l’arrière du front, dans la ville de Limoges. Proust sera l’un des premiers à utiliser ce terme en littérature, dans *A la recherche du temps perdu*.

ERIC VANDEVILLE / AKG-IMAGES ; AKG-IMAGES ; LEBRECHT MUSIC ARTS / BRIDGEMAN IMAGES

Lynchage

Issu du nom d’un riche planteur d’origine irlandaise, John Lynch, qui, installé en Virginie, prit une part active dans la guerre d’indépendance américaine contre les Anglais. Juge de paix durant celle-ci, il prononça de très nombreuses pendaisons, parfois même sans procès.

Mansarde

Vient de l’architecte, François Mansart, qui traça notamment les plans du Val-de-Grâce, avec des chambres aménagées sous les combles. Au mot “mansarde” s’ajoute depuis le XIXe l’adjectif “mansardé”.

Martial

Vient du dieu Mars, considéré à l’époque d’Homère comme le dieu de la Guerre: il était alors représenté sous la forme d’un guerrier viril et déterminé.

Mouchard

Vient du philosophe et théologien Antoine de Mouchy, professeur à la Sorbonne au XVIe siècle. Farouche anticalviniste, il prit une part très active à leur traque, allant jusqu’à se doter d’une “armée” d’espions personnels — lesquels seront surnommés les “mouchards”.

Musée

À l’origine, temple consacré aux Muses, déesses protectrices des arts, des sciences et des lettres.

Pactole

Nom d’une rivière d’Asie Mineure (aujourd’hui rebaptisée) qui charriait, dit-on, des flots d’or depuis que Midas (convertissant en or ce qu’il touchait) s’y était baigné. Selon la légende, c’est à ce même cours d’eau que Crésus doit son immense fortune.

Pamphlet

Issu du nom d’un auteur comique français du XIIe siècle nommé Pamphile, dont les textes, brefs et acérés, étaient surnommés “pamphilets”.

Pantin

Ce petit personnage en bois doit son nom à la ville de Pantin, en région parisienne, spécialisée, au XVIIIe siècle, dans l’assemblage d’éléments reliés par une ficelle.

Ci-contre : pantins italiens. Page de droite, en haut : “La Fête des Rois” par Jacob Jordaens.

Pinard

À l'origine : le Dr Adolphe Pinard, né en 1844, qui, inquiet des maladies provoquées chez nos soldats par la piètre qualité du vin, préconisa de lui adjoindre du mercure. Guère du goût de ses utilisateurs, ce breuvage hérita du nom de son inventeur.

Praline

Vient du comte, puis duc et maréchal de France de Plessis-Praslin, du nom d'un village de l'Aude, dont le cuisinier inventa au XVIII[e] siècle ce bonbon à base d'amandes et de caramel.

DIMANCHE, JOUR DU SEIGNEUR

Les Romains ont donné aux jours de la semaine le nom des sept astres qu'ils connaissaient. Ainsi, lundi est le jour de la Lune; mardi, le jour de Mars; mercredi, celui de Mercure; jeudi, le jour de Jupiter; vendredi, celui de Vénus. Mais, avec la christianisation de la Gaule, Saturne disparaît le sixième jour au profit du sabbat, d'où samedi (*sambati dies*), de même qu'au jour du Soleil se substitue le jour du Seigneur (*dies dominicus*), qui deviendra le dimanche. À noter que, contrairement à la France, les pays anglo-saxons ont gardé les formes originelles pour ces deux derniers jours la semaine. A. F.

Puritain

Nom d'une "assemblée" de presbytériens d'Angleterre, partisans au XVII[e] siècle d'une religion "plus pure" II en réaction aux mœurs dissolues de la Cour.

Ripaille (faire)

Vient du duc de Savoie Amédée VIII (XV[e] siècle) qui, à la mort de sa femme, décida de se retirer dans son château de Ripaille, à côté de Thonon-les-Bains, où il s'adonna à de nombreux festins.

Sardine

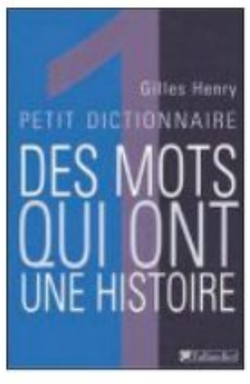
Désigne, depuis le XIII[e] siècle, les poissons de Sardaigne — devenu sardine.

Silhouette

Vient du nom du contrôleur général des finances sous Louis XV Étienne de Silhouette, qui augmenta les taxes payées par les nobles. Rapidement renvoyé, il devient objet de moqueries, son patronyme étant utilisé pour désigner les pauvres habits, étriqués et sans plis, dont il s'affublait. Réduites elles aussi à quelques traits, ses caricatures prendront le nom de "portraits à la silhouette".

Sucre

Issu du premier président de la Bolivie indépendante (1826), puis de la Colombie, Antonio José de Sucre (prononcer "soucré"). Peu après sa mort, en 1830, le sucre est devenu la monnaie nationale de l'Équateur. ●



Petit Dictionnaire des mots qui ont une histoire, de Gilles Henry, Tallandier (2012), 352 pages, 9,50 euros.

Dictionnaire des mots méconnus ou oubliés

Voyage régénérateur dans le passé à la recherche de la signification initiale de certains de nos mots les plus anciens.

Par François Cote

Alacrité
État, disposition de celui qui est allègre.

Aubaine
Succession aux biens d’un aubain, d’un étranger non naturalisé. Droit d’aubaine: droit en vertu duquel le souverain recueille la succession de l’étranger qui meurt dans ses États.

Affidé
En qui on a confiance; sur qui l’on compte.

Avanie
Vexations qu’exerçaient les Turcs contre ceux qui n’étaient pas leurs coreligionnaires pour leur extorquer de l’argent. Aussi, traitement humiliant, affront public.

Baderne
Terme de marine. Tresse plus ou moins large, faite de fils de caret et employée à recouvrir les mâts, les vergues, les câbles, dans les parties que des frottements pourraient détériorer. Aussi, toute chose ou tout individu hors d’état de servir.

Bluette
Petite étincelle. Aussi, petit ouvrage d’esprit, agréable, sans prétention; bluettes amusantes.

Cacique
Chef, prince des Indigènes de Haïti, de Cuba et de contrées appartenant au continent d’Amérique.

Cacochyme
D’une constitution détériorée et débile. Aussi, mal disposé, mal né, d’humeur inégale: un esprit cacochyme.

Chafouin
Celui ou celle qui ressemble à une fouine, d’apparence grêle et sournoise. Petit chafouin. À ne pas confondre avec “chagrin” — un esprit ou un air chagrin — au sens de renfrogné.

Chevau-légers
Nom qu’on donnait à une compagnie de cavalerie composée de gens de naissance et d’honneur, qui faisaient partie de la garde du roi. Au singulier: un cavalier de ces compagnies.

Dauber
Frapper à coups de poing. Familièrement: railler quelqu’un, mal parler de lui, l’injurier.

Démiurge
Terme de philosophie ancienne. Nom donné par les platoniciens à l’intelligence créatrice.

Diatribe
Dissertation critique Par extension: écrit, discours violent et injurieux; critique amère.

Ébaubi
Terme très familier. Interdit, surpris au point de bégayer.

Épigone
Successeurs; imitateurs. Terme de mythologie grecque. Nom des héros qui firent la seconde expédition contre Thèbes et prirent cette ville; nom donné parce qu’ils étaient les fils de ceux qui avaient fait la première guerre.

Étiage

Le plus grand abaissement des eaux d'une rivière. L'étiage est marqué par un zéro, et les chiffres mis plus haut que le zéro font connaître les diverses élévations des eaux au-dessus de l'étiage, qui est susceptible de varier. On ne saurait donc parler de "plus bas étiage".

Faraud

Terme populaire. Celui qui porte de beaux habits et en est fier.

Galimatias

Discours embrouillé, confus, obscur. Aussi: imbroglio.

Gémonies

Terme d'antiquité. À Rome, escalier sur lequel on exposait les corps des condamnés qui avaient été exécutés (étranglés) dans la prison.

Godelureau

Familièrement et par dénigrement, jeune homme d'une conduite étourdie, qui fait le joli cœur auprès des femmes.

Hagard

Terme de fauconnerie. Faucon hagard, faucon qui a été pris après plus d'une mue et qui ne s'apprivoise pas aisément. Figuratif: qui a l'air farouche et sauvage comme ces faucons.

Histrion

Nom, chez les Romains, des acteurs qui jouaient dans les bouffonneries grossières importées d'Étrurie. Aujourd'hui: comédien, mais avec un sens de mépris. Figuratif: éphémère histrion qui sait son rôle à peine.

Incunable

Édition incunable: édition qui date des commencements de l'imprimerie.

Ingambe

Qui est bien en jambes, léger, dispos, alerte.

Irénisme

Volonté œcuménique de tout réconcilier.

Jaboter

Parler beaucoup, d'une voix peu élevée et de choses peu intéressantes.

“FRANCE, Ô MA FRANCE…”

Jactance
Hardiesse à se vanter, à se faire valoir. Paroles de jactance. Ses jactances.

Kyrielle
Ancienne pièce de poésie française formée de vers octosyllabes à rimes plates, divisée en petits couplets égaux et terminés par le même mot qui servait de refrain.

Lige
Terme de féodalité. Qui promet à son seigneur toute fidélité contre qui que ce soit, sans restriction. Homme lige. Par extension: fief lige, héritage lige, terre lige, terre possédée sous la charge de l’hommage lige et des obligations qu’il imposait.

Madrague
Grand filet à thons.

Matois
Terme familier. Qui a, comme le renard, la ruse et la hardiesse.

Morigéner
Former les mœurs de quelqu’un (vieilli en ce sens). Aussi: réprimander, remettre dans l’ordre et dans le devoir.

Naïade
Divinité inférieure qui, suivant le polythéisme, présidait aux fontaines et aux rivières.

Obérer
Accabler de dettes. Cette entreprise l’obéra. Les guerres obèrent les nations. Int. S’obérer: s’endetter.

Objurgation
Figure de rhétorique par laquelle on adresse à quelqu’un des reproches.

Palinodie
Chez les Anciens, poème dans lequel on rétractait ce qu’on avait dit dans un poème précédent. Figuratif: rétractation de ce qu’on a dit.

Panader
Marcher avec ostentation comme un paon.

Pavane
Danse grave venue d’Espagne, où les danseurs font la roue l’un devant l’autre, comme les paons avec leur queue.

Pérégrin
Terme d’antiquité romaine. Étranger vivant à Rome, ou dans les pays soumis à sa domination, par opposition à citoyen romain. D’où les pérégrinations.

Prébende
Revenu ecclésiastique attaché à un canonicat; le canonicat même.

Questeur
Terme d’antiquité romaine. Magistrat chargé de l’administration des finances.

Queux
Cuisinier.

Quincaille
Toute sorte d’ustensiles, d’instruments de fer ou de cuivre. Par mépris: la monnaie de cuivre.

Ratiociner
Terme usité seulement dans le style dogmatique. User de la raison.

Ravauder
Dire, écrire des bavardages.

Salmigondis
Ragoût de plusieurs viandes réchauffées. Familièrement: se dit de choses qui n’ont ni liaison ni suite, de personnes réunies au hasard.

Saynète
Petite pièce bouffonne du théâtre espagnol.

Sigisbée
Homme, dit aussi cavalier servant, qui fréquente assidûment une maison et se montre très empressé auprès de la maîtresse.

Stipendier
Avoir à sa solde. Il ne se dit plus guère qu’en mauvaise part. Stipendier des assassins.

Suborner
Porter à faire une action contre le devoir, une mauvaise action.

Sybarite
Habitant de Sybaris. Figuratif: homme qui mène une vie molle et voluptueuse.

Sycophante
Nom qu'on donnait à Athènes aux dénonciateurs qui livraient aux passions de la foule les citoyens éminents, et surtout ceux dont elle redoutait le plus la raison ou la vertu. Par ext. Fourbe, menteur, fripon, délateur, coquin.

Tapinois
Celui ou celle qui se cache pour faire quelque chose. En tapinois: sourdement, en cachette. Figuratif: d'une manière rusée, dissimulée.

Thuriféraire
Clerc qui dans les cérémonies de l'Église porte l'encensoir et la navette où est l'encens. Figuratif: flatteur, louangeur.

Ubiquiste
Dans l'université de Paris, docteur en théologie qui n'était attaché à aucune maison particulière. Familièrement: Il est ubiquiste, se dit d'un homme qui se trouve bien partout.

Uchronie
Reconstitution fictive de l'histoire, relatant les faits tels qu'ils auraient pu se passer.

Univoque
Qui n'est susceptible que d'une seule interprétation. Terme de musique. Consonances univoques, celles qui portent le même nom, comme l'octave et ses répliques.

Vade-mecum
Ce qu'on porte ordinairement et commodément sur soi. Se dit surtout d'un livre portatif destiné à rappeler en peu de mots les notions principales d'une science, d'un art, etc.

Valétudinaire
Qui est souvent malade.

Vaticiner
Mot forgé du latin. Faire des vaticinations, des prédictions, des prophéties.

Vernaculaire
Langue vernaculaire: langue parlée seulement à l'intérieur d'une communauté, parfois restreinte (par opposition à langue véhiculaire).

Vicinal
Usité seulement dans l'emploi suivant: chemin vicinal, chemin qui met en communication plusieurs villages.

Vulgate
Version latine de la Bible, qu'on croit faite de l'hébreu, vers la fin du IVe siècle et le commencement du Ve, et qui est autorisée par le concile de Trente (avec un V majuscule).

Waste
Terrain nu et sans culture. Avant de pénétrer dans le village,

Youyou
Terme de marine. Canot chinois. Se dit, en général, d'une très petite embarcation employée par les bâtiments de guerre.

Zélotisme
Excès de zèle religieux.. ●

Petit dictionnaire des mots rares et anciens de la langue française, établi par Didier Méral, e-Book gratuit.

VALEURS ACTUELLES

Fondateur Raymond Bourgine
24, rue Georges-Bizet 75116 Paris
Pour obtenir votre correspondant, composer directement le 01.40.54 suivi des quatre chiffres entre parenthèses.
Abonnements : 09.69.39.66.46.
www.valeursactuelles.com

GROUPE VALMONDE
Président Erik Monjalous

COMMISSION ÉDITORIALE
Président Francis Morel
Charles Villeneuve, Jean-Claude Dassier, François d'Orcival, Erik Monjalous, Geoffroy Lejeune

RÉDACTION
Directeur de la rédaction Geoffroy Lejeune
Directeur adjoint de la rédaction Tugdual Denis (1150)
Directeurs délégués de la rédaction
Arnaud Folch (1151), Cyril de Beketch (1207)
Rédacteurs en chef France: Raphaël Stainville (1160), Mickaël Fonton (1157).
Grandes enquêtes: Bastien Lejeune (1163).
Monde: Antoine Colonna (1149).
Économie-Finance: Frédéric Paya (1155).
Culture: Laurent Dandrieu (1136).
Art de vivre: Virginie Jacoberger-Lavoué (1134).

CHRONIQUEURS
Catherine Nay, Denis Tillinac, Philippe Barthelet, Michel Gurfinkiel.

France Rédacteur en chef adjoint: Solange Bied-Charreton (1147).
Grand reporter: Charlotte d'Ornellas (1139).
Reporter: Patricia de Sagazan (1182).
Économie et Entreprises Rédacteur en chef adjoint: Marie de Greef-Madelin (1152). Chef de service politique économique: Josée Pochat (1166).
Culture Reporter: Olivier Maulin (1206).
Histoire François d'Orcival (1169).
L'incorrect Anne-Laure Debaecker (1165).
Hors-séries Rédacteur en chef: Yves Le Bescond (1168).
Web Chefs de service: Amaury Brelet (1198), Thomas Morel (1194).
Rédacteurs: Amaury Bucco (1197), Éloi Roche-Bruyn, Nicolas Clément (1109), Victor-Isaac Anne (1142).
Vidéo Baudouin Wisselmann (1138), Raphaël de Berlhe (1138), Georges Matharan (1138).
Iconographie Chef de service: Patrick Iafrate (1192).
Adjoints: Élisabeth Ham (1211), Romain Rouger (1167).
Documentation Chef de service et responsable de la diffusion numérique: Marie Vercelletto (1196).

RÉALISATION ET FABRICATION
Rédacteur en chef technique Nicolas Gigaud (1187).
Secrétaires de rédaction Diane Manière (1208), Patrick Mané (1188), Emmanuelle Barbou des Places (1199), Josiane Ruiz (1189).
Premier rédacteur-graphiste, conception graphique Yves Le Bescond (1168).
Rédacteurs-graphistes Fabrice Fournier (1183), Nicolas Lemay (1184).
Responsable de la photogravure, rédacteur infographe Olivier Aujean (1148).

ADMINISTRATION – GESTION – DÉVELOPPEMENT
24, rue Georges-Bizet 75116 Paris. Fax: 01.40.54.11.81.
Président du Directoire, directeur de la publication Erik Monjalous
Directeur administratif et financier Éric Baracassa (1130)
Comptabilité Corinne Brice (1116), Chantal Kientzy (1118), Nathalie Locart (1119), Bérangère Blanchard (1108).
Services généraux Corinne Landry (1113), Joseph Agius (1110), Armelle de la Vergne (1298).

PUBLICITÉ
Directeur de publicité Christophe Petitjean (1153).
Planning medias.figaro 01.56.52.20.60.

DIFFUSION – ABONNEMENTS – LIBRAIRIE
Directeur marketing clients abonnés Sébastien Loison (1161).
Chargé du marketing digital Charles Bonnet (1193).
Service diffusion Valérie Dubuy (1159), Sophie Roland (1135).
Service abonnements : 09.69.39.66.46.
Ventes kiosques
Gilles Marti (01.40.54.12.19) — e-mail: gilles.marti@valmonde.fr

SERVICE ABONNEMENT
CS 20011, 59895 Lille Cedex 9
Tél.: 09.69.39.66.46.
France: 1 an, 4 n°s, 29,90 € - 2 ans, 8 n°s, 55,90 €
Tarif étranger: nous consulter

Copyright 2020 - Valeurs actuelles - Le Spectacle du Monde. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Sauf dans les cas où elle est autorisée expressément par la loi et les conventions internationales, toute reproduction totale ou partielle du présent numéro est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.
ADAGP, Paris 2019, pour les œuvres de ses membres.

Impression Roto France
N° de commission paritaire 0920 C 79794
N° ISSN 0049-5794
Valmonde et Cie,
SAS au capital de 1410497 €
Associé unique PIDEVMEDIAS FRANCE.
RCS Paris B 775 658 412 **Siret** 775 658 412 00 165

Origine du papier: Allemagne
Taux de fibres recyclées: 0 %
Certification: PEFC
"Eutrophisation" Ptot: 0,016 kg/tonne

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
PEFC
10-31-1282
pefc-france.org

BIBLIOGRAPHIE

Collection littéraire, 6 volumes : "Moyen Âge", "XVIe siècle", "XVIIe siècle", XVIIIe siècle", "XIXe siècle", "XXe siècle"
Lagarde et Michard
Bordas.

Histoire de la littérature française, 2 volumes : "Des origines épiques au siècle des lumières" et "Des orages romantiques à la Grande Guerre"
Paul Guth
Fayard, 1967.

Une histoire de la littérature française
Kléber Haedens, préface de Michel Déon
Grasset, 1970.

Mille ans de langue française : histoire d'une passion
Alain Rey, Frédéric Duval, Gilles Siouffi
Perrin, 2007.

Le Dictionnaire Historique de la langue française

Alain Rey
Dictionnaires Le Robert, 4 416 pages

Histoire de la langue française
Jacques Chaurand
PUF, coll. "Que sais-je ?", 1969.

Le Robert des grands écrivains de langue française
sous la direction de Philippe Hamon et Denis Roger-Vasselin
2000, Dictionnaires Le Robert.

Guide des auteurs, de la critique, des genres et des mouvements
Christian Biet, Jean-Paul Brighelli, Jean-Luc Rispail
Magnard, 1984.

Les bras m'en tombent des mains
Bernard Plasait
Éditions Les Aldières, 2020.

Nouvelle histoire de la langue française
sous la direction de Jacques Chaurand
Seuil, 1999.

Les 1001 Expressions préférées des Français
Georges Planelles
Éditions de l'Opportun, 2012.

La Puce à l'oreille : anthologie des expressions populaires avec leur origine
Claude Duneton
Stock, 1978.

Anthologie de la repartie, les 1000 meilleures répliques
Julien Colliat, préface d'Éric Naulleau
Cherche-Midi, 2019.

Dictionnaire des mots qui ont une histoire
Gilles Henry
Tallandier, 1989.

Paroles d'immortels
François Léotard et Patrick Wajsmann
avant-propos de Jean-Denis Bredin
Jean Picollec, 2016.

Histoire de la littérature française
Xavier Darcos
Hachette, 1992.

Combat pour le français
Claude Hagège
Odile Jacob, 2006.

La Mort du français
Claude Duneton
Plon, 1999.

Petit dictionnaire du français familier : 2000 mots et expressions d'Avoir la pétoche à Zigouiller
Claude Duneton
Points, 2012.

La Langue bretonne des origines à nos jours
Serge Plenier
Éditions Ouest-France, 2010.

ABONNÉ AU MAGAZINE

Créez votre compte Club Valeurs actuelles pour accéder à l'intégralité de nos contenus numériques

Sur le site valeursactuelles.com...

1 Cliquez sur « se connecter »

2 Cliquez sur « activer votre compte »

3 Remplissez les champs muni de votre numéro d'abonné

4 Bienvenue au Club Valeurs actuelles ! Vous avez désormais accès à notre espace abonné

Service abonnement Valeurs actuelles

Courrier: Valeurs actuelles, CS 20 011, 59 895 LILLE CEDEX 9
Téléphone : 09 69 39 66 46
Mail : abonnement@valeursactuelles.com

BRIMONCOURT

CHAMPAGNE

BRIMONCOURT

PRODUCE OF FRANCE
CHAMPAGNE
BRIMONCOURT
BRUT RÉGENCE
À AY, FRANCE
750ml
BRUT - ÉLABORÉ PAR BRIMONCOURT, REIMS, FRANCE. NM-572-001
Alc. 12.5% vol.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

www.brimoncourt.com